



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



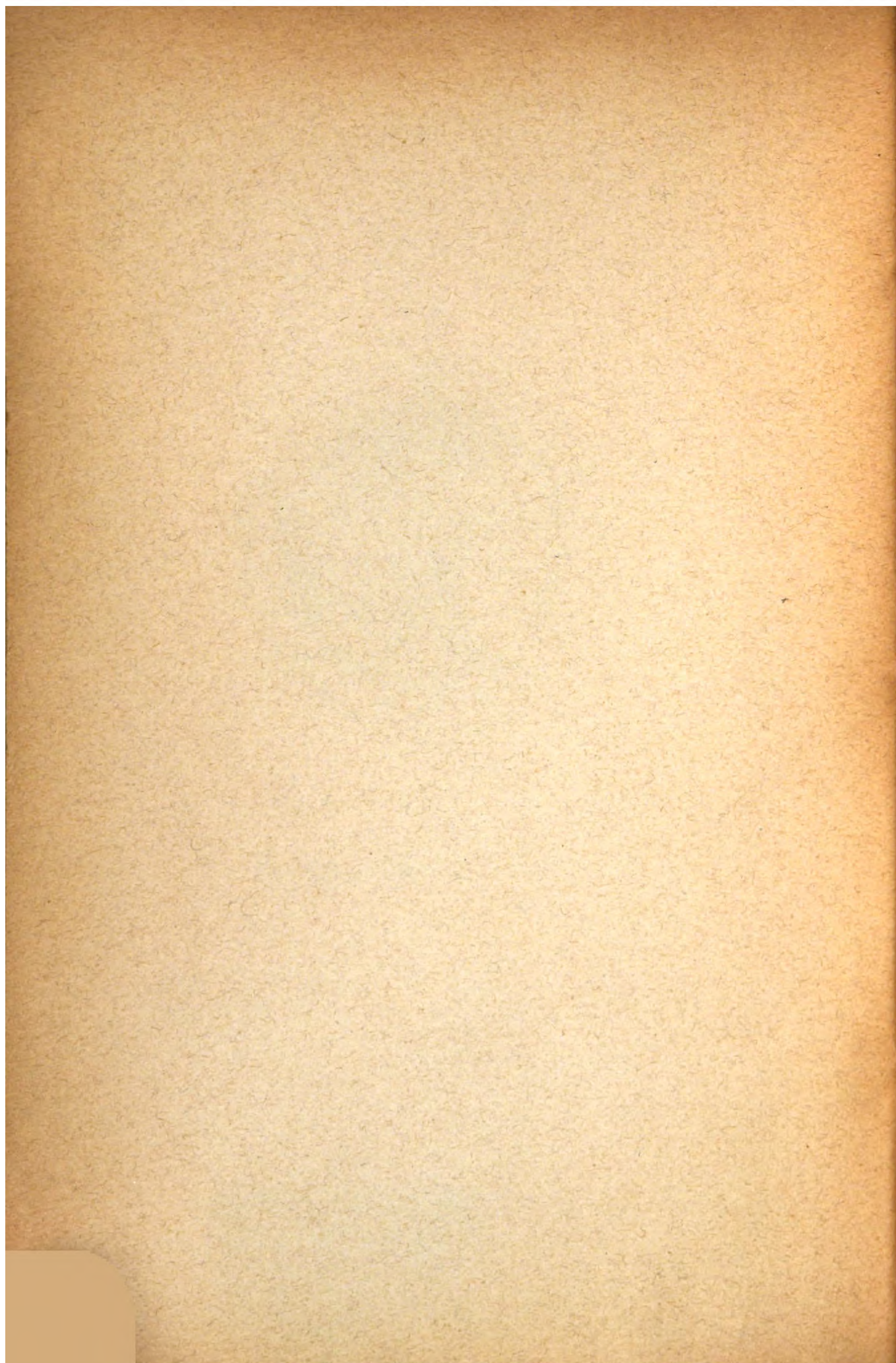
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-
ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

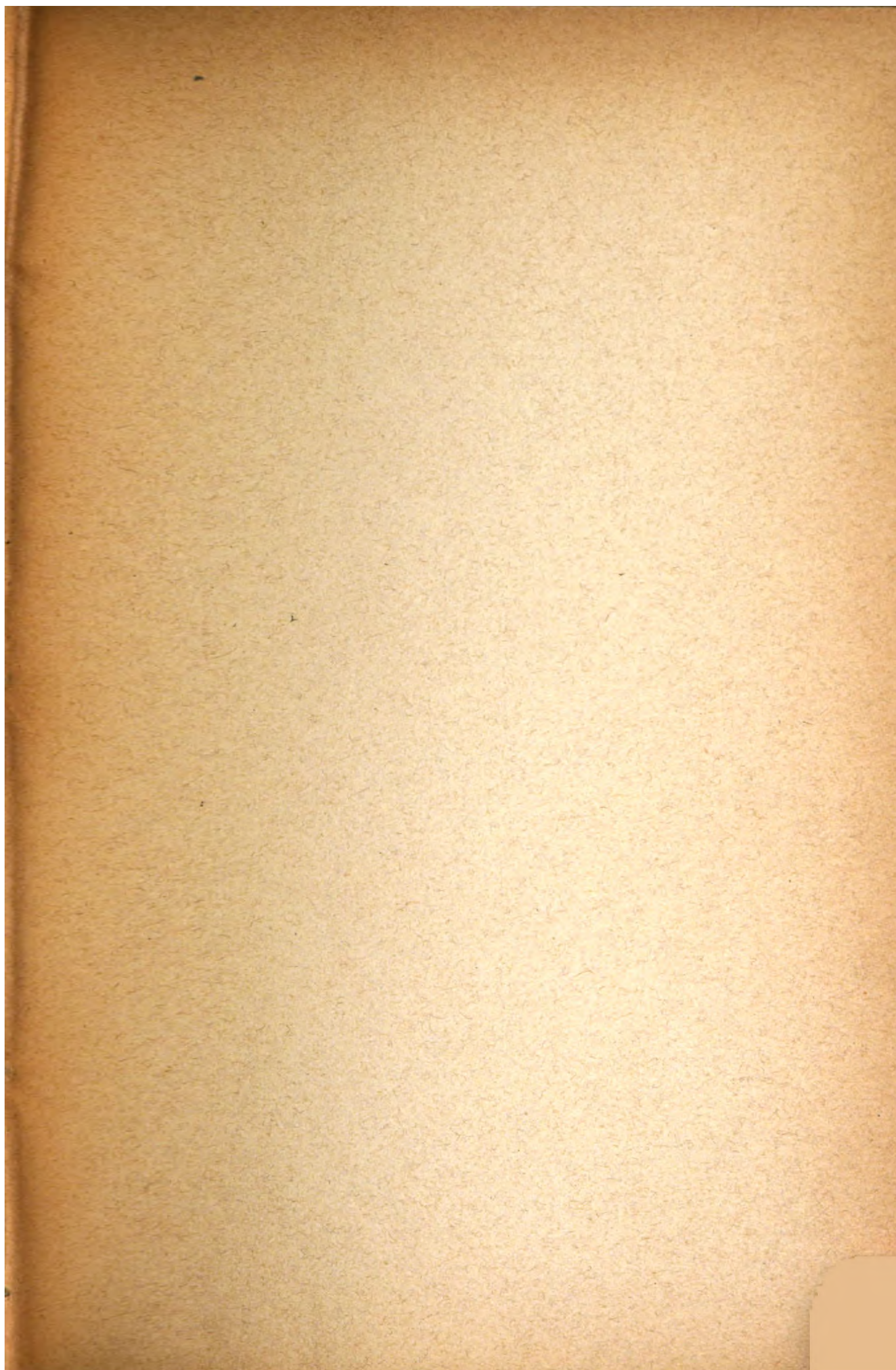


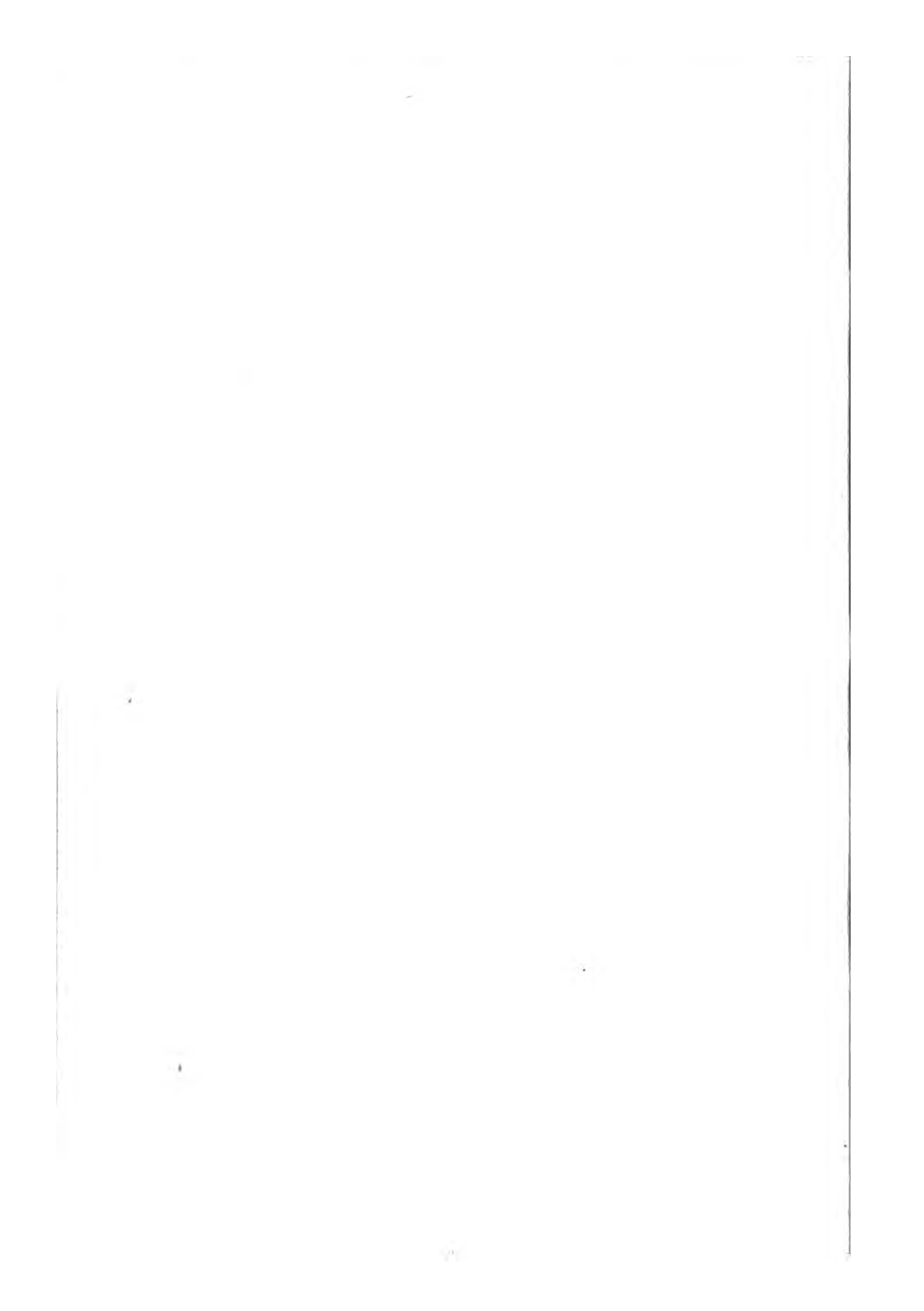


Vet. Fr. III B. 3584

~~Arch. V D. 25~~









A Charles Laureat

amicalment

auvriem, 1864

FRUITS

DÉFENDUS

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DESTENAY.

AURÉLIEN SCHOLL

FRUITS

DÉFENDUS



PARIS
VICTOR-HAVARD, ÉDITEUR
175, BOULEVARD SAINT-GERMAIN 175,

1885

Droits de traduction et de reproduction réservés



FRUITS DÉFENDUS

I

DRAMES DE LA VIE

FILLE DE JOIE

C'est une chose connue que, vers la fin du souper, quand les hommes sont ivres, ils se plaisent à causer de l'immortalité de l'âme. La discussion est souvent fort vive ; l'un verse des larmes en parlant de sa mère ; l'autre, cœur endurci, se plaît et s'exalte dans le blasphème.

Les jeunes filles d'amour, étoiles des cabinets particuliers, mangeuses de pommes, d'écrevisses et d'amandes vertes, s'occupent peu de l'autre monde. Elles pensent avec raison que l'avenir est à Dieu et aiment à évoquer le passé. Pour chacune d'elles, l'histoire de sa chute est le gros événement. Aussi

n'y a-t-il guère de souper au champagne sans que ces demoiselles racontent comment elles sont tombées.

L'une s'est jetée à l'eau par amour ; on l'a repêchée, et prenant son parti de la vie, elle s'est lancée dans les aventures.

L'autre a été mariée ; au bout de six mois, son mari est devenu fou ; elle l'a remplacé par tout le monde.

Les débuts sont rarement dramatiques ; le tempérament, la curiosité, la misère sont les grands recruteurs des bataillons de Vénus.

L'autre nuit, au premier étage d'un grand restaurant du bois de Boulogne, dans un petit salon qui ouvre sur la terrasse, une demi-douzaine de Parisiens en rupture de Trouville faisaient la fête avec des capitonneuses.

La petite Eliane, qui supporte mal les vins d'Espagne, promenait un regard vague sur l'assistance et se contentait de repousser son amant, chaque fois que celui-ci faisait mine de vouloir l'embrasser.

— Et toi, lui demanda une grande fille de l'Hippodrome, qui pose pour la vertu (dans les ateliers), une nous as jamais dit comment tu as laissé tes parents pour « faire la noce. »

--- Moi ? fit Eliane, je suis devenue votre cama-

rade parce que je ne comprenais pas, dans ma jeunesse, qu'une femme pût avoir un amant...

Il y eut une hilarité générale.

— Comme je vous le dis, continua Eliane. Mon père était percepteur dans une petite ville. Nous avions une jolie maison avec un jardin, des allées de rosiers et un petit bouquet d'arbres dans le fond.

Je vivais là avec ma mère. La proximité de Paris nous privait de la société de M. le percepteur, qui préférait le boulevard à sa résidence. Quand on laisse une place vide, il se trouve toujours quelqu'un qui la prend. Un voisin, un certain M. d'Albessard, qui posait pour l'homme du monde parce qu'il lisait les journaux de mode, était devenu le commensal habituel de la maison. J'avais surpris entre lui et ma mère quelques familiarités qui m'avaient choquée. Cet homme me portait sur les nerfs ; sa présence m'était odieuse, ses politesses m'irritaient. J'avais beaucoup de tendresse pour mon père, bien que je ne le visse que rarement, et je ne comprenais pas que M. d'Albessard se tint d'une certaine façon qui ne pouvait convenir qu'au maître de la maison. Il y a de ces haines instinctives. Les enfants prennent en horreur tout homme qui fait l'empressé jusqu'à la galanterie auprès de leur mère. Or, j'allais avoir dix-sept ans et je commençais à comprendre.

Un soir, il y avait quelques personnes chez nous.

Un thé de petite ville. Mon père, par hasard, était à la maison. La société vaguait dans le jardin ; c'était à la fin de juin. Ma mère avait pris le bras de M. d'Albessard et tous deux s'étaient éloignés. Je suivais dans l'ombre et j'écoutais leur conversation.

Quand tout le monde fut rentré au salon et que je vis arriver à son tour M. d'Albessard, je m'élançai au-devant de lui ; ce fut comme un mouvement de folie :

— Allez-vous en, misérable ! lui criai-je. Je vous chasse...

Les assistants se regardèrent comme pour se dire : La petite sait tout.

D'Albessard balbutiait, ne sachant quelle contenance tenir.

— Mais allez-vous-en donc ! repris-je ; attendez-vous que je vous crache au visage ?

Là-dessus, je m'évanouis. On me transporta dans ma chambre. La tête cachée dans mon oreiller, je sanglotais et je tâchais d'étouffer mes cris. J'étais en proie à une violente crise nerveuse.

Ma mère, fort inquiète, m'avait suivie et me prodiguait ses soins.

Tandis que mes dents serraient le bord du verre plein d'eau fraîche qu'elle m'avait tendu, ma mère disait :

— Qu'as-tu, mon enfant ? Tu as besoin de repos

sans doute ? Tout le monde est parti, je vais rester avec toi.

Elle était assise au pied de mon lit.

Après une demi-heure de silence, elle sembla faire, pour parler, un violent effort sur elle-même.

— Que t'a donc fait M. d'Albessard ? demanda-t-elle avec un léger tremblement dans la voix.

Je ne répondis pas.

— Eliane, reprit ma mère, je veux savoir le motif de ta haine.

Que lui dire ? L'accuser en face, lui jeter la raison de mon emportement, de mon dégoût, cela me parut impie.

— Eh bien ! lui dis-je, M. d'Albessard m'a dit qu'il m'aimait...

— Toi ? fit ma mère avec épouvante.

— Je l'ai cru, continuai-je.

Ma mère tremblait.

— Et alors ? fit-elle, les dents serrées.

— Un soir, il m'a prise par les mains...

Je n'eus pas la peine de continuer. Ma mère, après s'être levée, frémissante, était tombée de tout son long sur le tapis. Deux jours après, elle était morte.

Mon père obtint son changement. On l'envoya dans une jolie ville de l'Ouest, un port de mer. Il était de toutes les fêtes ; il jouait gros jeu au cercle

de la Marine et menait grand train. Il eut sa voiture. Je ne comprenais pas que ses appointements pussent lui suffire. Il tint cependant trois ou quatre ans.

Un soir, il me dit :

— Fais vite tes malles. Emporte tout ce que tu pourras. Nous partons ce soir.

— Et où allons-nous ?

— Cela ne te regarde pas.

Nous étions prêts à partir quand deux gendarmes conduits par le commissaire central, vinrent arrêter mon père.

Oh ! l'horrible moment que celui-là.

Pauvre cher père ! qu'allait-on faire de lui ?

Je connaissais la faiblesse de son caractère ; il avait cédé à la frivolité, au désir de paraître, de briller. Il n'était pas coupable pour moi.

Je le serrai sur mon cœur. Il m'embrassait de toutes ses forces, il pleurait. — On l'entraîna, et je rentrai seule à la maison. Seule, à vingt ans ! Seule, avec un remords ! Seule, avec une tache !

Une fois l'instruction terminée, je pus le voir. C'est triste et sombre, une prison ! La voûte y a des retentissements de beffroi...

J'avais tendu la permission au gardien, et, à travers une grille, j'aperçus mon père, pâle et maigri.

Après quelques instants, il me dit à voix basse :

— Si tu pouvais me sauver, le ferais-tu ?

— Oh ! vous n'en doutez pas !

— Eh bien ! approche. Le faux sera écarté. Je me servais d'une griffe... Je n'en avais pas le droit, mais enfin je puis me tirer de cette accusation. Restent l'abus de confiance et le détournement. Or, l'instruction a fourni la preuve absolue que mon ancien caissier, qui est mort, était coupable lui-même de détournements importants. Je pourrais donc tout mettre sur son compte, s'il m'était possible de justifier des dépenses que j'ai faites.

— Et bien ?

Mon père me parla plus bas encore.

Je pâlis d'abord, puis le sang me monta au visage
— et je m'enfuis.

Le grand jour arriva, le jour des assises. Je fus appelée comme témoin, et là, devant tous, le visage sans voile, je déclarai que l'argent dépensé était le fruit de mon inconduite... que je m'étais vendue !...

Je trouvai le doute chez les juges, l'indignation autour de moi.

Je répétai, j'insistai, m'accusant hautement, avec impudence.

L'avocat profita de ce qu'il appelait « ma douloureuse confession ».

Il plaida longuement. Mon père, dit-il, avait laissé à sa fille les soins de l'intérieur, il puisait sans compter...

Mon père échappa au bagne. Il en fut quitte pour cinq ans de prison. Il sort dans quinze mois, et, d'ici-là, je voudrais compléter dix mille francs de rente pour aller vivre au loin, dans un pays où l'on se cache, où l'on ne connaît pas les noms des condamnés de France. Voilà l'histoire que vous m'avez demandée. Il y a des gens qui m'appellent *filles de joie*... Je suis une fille de douleur !

LES COULISSES DU MONDE

Tous les drames n'aboutissent pas à la *Gazette des Tribunaux*, et il y aurait beaucoup à gagner pour un observateur sérieux qui renoncerait à connaître ce qui éclate et devient public, pour savoir ce qui s'étouffe et reste secret.

Que de vols restent impunis ! Que de chantages odieux n'ont pour témoins que l'exploiteur et sa victime ! Que d'assassins inconnus et de cadavres sans étiquette !

Il était six heures du soir quand une femme voilée et vêtue de deuil entra dans le cabinet de M^e Dubrassard, avoué, rue des Petits-Champs.

M^e Dubrassard se leva et salua sa cliente en lui offrant un fauteuil. Celle-ci rejeta son voile et se laissa tomber, plutôt qu'elle ne s'assit, sur le siège qui lui était offert.

— Madame la comtesse de Prémédès ! dit l'avoué avec étonnement.

— Oui, monsieur, moi, murmura la comtesse en portant son mouchoir à ses yeux.

— Q'arrive-t-il donc ? reprit l'avoué. Vous semblez sous le coup d'une impression terrible...

— Ah ! monsieur ! que faire ? que devenir ? Sauvez-moi !

— Calmez-vous, madame, je vous en prie. Vous savez que vous pouvez compter sur mon dévouement le plus absolu...

— Eh bien ! monsieur, voici ce qui m'arrive... je suis bigame !

— Vous ? s'écria l'avoué avec stupéfaction.

— Ecoutez-moi, et vous verrez s'il y a quelque chose à faire. Vous m'avez connue heureuse, riche, recherchée, et voilà que tout s'écroule...

La comtesse respira longuement, comme si elle eût été près d'étouffer, et commença son récit. — Je suis fille d'un officier supérieur, le colonel Vallière. Mon père était veuf quand il prit sa retraite, et, pour des raisons d'économie, il se fixa à L..., petite ville de l'Ouest que les chemins de fer n'ont pas encore affamée. C'est là que mon éducation s'est faite, c'est là que j'ai grandi. La sœur de M. de Prémédis, Caroline, mariée depuis au baron de Laroque d'Estay, était ma camarade de pension, ma meilleure amie. Depuis l'âge de douze ans, M. de Prémédis, Louis, comme nous l'appelions familièrement, était le com-

pagnon de nos jeux. Nous grandîmes à côté l'un de de l'autre. Un jour, il me dit tout bas qu'il m'aimait... Il fut convenu que je serais sa femme. Mais, quand il eut vingt-deux ans et qu'il parla de ses idées de mariage, le comte et la comtesse de Prémédís poussèrent les hauts cris. Ils traitèrent mon père d'intrigant, et il lui fallut fermer sa porte à mon bien-aimé.

Cédant à la volonté de ses parents, Louis partit pour la Guadeloupe, où M. de Prémédís avait conservé des propriétés.

Six mois, un an se passèrent. J'étais sollicitée de divers côtés ; puis, un certain sentiment de fierté vis-à-vis de ceux qui m'avaient dédaignée me poussait à prendre un mari. J'acceptai donc le nom d'un lieutenant de vaisseau, M. Desgrigny. Bon garçon, mais facile à l'entraînement, joueur, léger jusqu'à la folie, M. Desgrigny eut bien vite dissipé les quelques milliers de francs qui constituaient ma dot. Il me demanda pardon en pleurant, déclara dramatiquement à mon père qu'il allait se faire tuer ; après quoi, il partit pour le Sénégal.

Quelques mois plus tard, un chirurgien renvoyé de la marine, le docteur Barthez, qui avait été l'un des témoins de M. Desgrigny lors de son mariage, se présenta chez nous. Il nous raconta qu'il ramenait d'Afrique mon mari dévoré par les fièvres. Il

avait cru devoir débarquer à Santander, pour conduire le malade à je ne sais quelles eaux des Pyrénées.

Enfin, mon mari était mort à Figuieras, petit village de la frontière, et enterré à Palalda, sur le sol français, aux confins des Pyrénées-Orientales, le 16 février 1873. Le docteur Barthez remit à mon père un extrait mortuaire en langue espagnole, où il n'y avait de clair qu'un cachet de la capitainerie générale de Catalogne. Tout le reste, écrit à la main, était absolument illisible.

La comtesse passa de nouveau sur ses yeux mouillés de larmes la fine batiste qu'elle tenait à la main, et continua rapidement et presque à voix basse :

M. et M^{me} de Prémédís moururent à quelques jours de distance. Louis revint des Antilles, accourut chez mon père, me serra dans ses bras... et je devins sa femme.

Alors commença pour moi le bonheur le plus vrai, le plus complet qu'une femme puisse envier. Oh ! je puis mourir, j'ai eu ma part. Mais... mourir, ce n'est rien à côté de ce qui me menace...

M^{me} de Prémédís eut un mouvement d'épouvante et d'horreur.

— Vous avez su, continua-t-elle, la mort de M. de Prémédís...

— Oui, madame, une chute de cheval... dont les journaux ont donné le récit.

— Je suis restée veuve à trente ans pour la deuxième fois et, quoi qu'il arrive, pour la dernière fois. Louis m'a laissé deux enfants ; l'aîné a huit ans, le deuxième en a trois... Eh bien ! monsieur, ces enfants sont menacés dans leur nom, dans leur fortune... Ce Barthez, ce misérable s'est présenté chez moi, ayant, disait-il, à me faire une communication de la plus haute importance. Et il m'a appris que M. Desgrigny n'était pas mort quand a eu lieu mon mariage avec M. de Prémédis. Nous avons mal lu le papier qu'il avait remis à mon père, et la croix qui est plantée sur la tombe de M. Desgrigny, à Palalda, porte : décédé le 13 février 1874, c'est-à-dire deux mois après mon second mariage. Donc, ce mariage est nul...

— Mais interrompit l'avoué, qui aurait intérêt à poursuivre cette affaire ?

— Oh ! M. de Prémédis avait des parents éloignés, qu'il ne connaissait même pas. Mais, s'ils sont mis en possession des papiers qui prouvent que j'étais bigame...

— Alors, M. Barthez veut vous les vendre ?

— Hé ? monsieur, je lui ai offert la moitié, les deux tiers de la fortune de mes enfants. Ce n'est pas cela qu'il veut. Il a osé me dire qu'il m'aimait... et, pour se taire, il exige que je l'épouse ?

— Voyons, voyons, dit l'avoué, ne nous montons

pas la tête. Demandez quinze jours de répit. M. Barthez ne manquera pas de penser qu'une imprudente précipitation pourrait entraîner la ruine de ses projets.

— Que comptez-vous faire ? demanda M^{me} de Prémédis.

— Je vous le dirai à mon retour.

— Où allez-vous donc ?

— A Palalda.

M^{me} de Prémédis passa quatorze jours dans des transes mortelles, priant, pleurant, pressant ses enfants dans ses bras.

Elle reçut enfin une lettre de M^e Dubrassard et, suivant ses instructions, elle écrivit à M. Barthez pour l'informer qu'elle l'attendrait le lendemain chez elle.

Le docteur fut introduit chez M^{me} de Prémédis, qui lui présenta M^e Dubrassard.

— Je suis, dit celui-ci, l'avoué de M^{me} la comtesse, et je crois devoir vous déclarer, monsieur, que je n'ajoute aucune foi à vos allégations.

— Le registre de l'état civil de Niguieras peut en fournir une première preuve, répondit hautement Barthez.

— Malheureusement non, continua l'avoué. Vous n'ignorez point que, lors de la dernière insurrection,

la maison de l'alcade a été pillée et incendiée par une bande carliste. Il ne reste plus aucune trace de la constatation du décès de M. Desgrigny. Un seul témoin en a le souvenir, le sieur Thomas Sanguino, aubergiste, chez lequel a demeuré Desgrigny. Ce Thomas Sanguino affirme que le voyageur français est décédé au commencement de l'année 1873.

— Il a sans doute été payé pour cela, fit Barthez.

— Restent, continua froidement l'avoué, l'entrée du corps à Palalda et l'inscription gravée sur la croix. Eh bien ! le sieur Jean Etchegoyen, sacristain et bedeau à Palalda, raconte qu'il y a quelques mois un étranger demanda à être introduit dans le cimetière accroché au flanc de la montagne. Il donna la pièce au gardien et, à la croix de bois placée sur le tertre qui recouvre les restes de Desgrigny, il en substitua une autre fabriquée plus récemment à Céret et peinte par un certain Pierre Soubalos, dont la boutique se trouve au pied de la vieille tour.

— C'est un roman que vous racontez là, monsieur l'avoué ! s'écria Barthez.

— Peut-être, monsieur, mais vous devez savoir que la mode est aux romans naturalistes. Aussi ai-je eu soin de convoquer les personnages, pour que personne ne puisse mettre en doute leur authenticité.

M^e Dubrassard se leva et ouvrit la porte de communication avec la pièce voisine.

— Entrez, messieurs, dit-il.

Et il ajouta :

— J'ai l'honneur de vous présenter M. Thomas Sanguino, hôtelier à Figuiéras ; M. Jean Etchegoyen, bedeau à Palalda, et M. Soubalos, peintre-décorateur à Céret.

Barthez s'était levé, pâle et l'écume aux lèvres.

— Reconnaissez-vous cet homme ? demanda l'avoué.

— Oui, oui, répondirent les nouveaux entrés, c'est bien lui.

— Maintenant, continua M^e Dubrassard, il y a dans une autre pièce un personnage que les Français désignent sous le nom de commissaire de police...

Barthez eut un geste d'angoisse.

— Mais, fit toujours Dubrassard, ma cliente ne tient pas à vous punir au prix d'un scandale et vous autorise à sortir.

Barthez se précipita vers la porte.

— A la condition que vous ne reveniez pas, poursuivit l'impitoyable avoué.

— Je pars pour l'Amérique, répondit solennement Barthez.

— Et vous avez raison, conclut Dubrassard, puisque c'est un des pays où l'on pend !

M^{me} de Prémédís serrait les mains de son avoué, embrassait ses enfants avec une joie folle.

— Messieurs, dit Dubrassard aux témoins qu'il avait amenés, vous allez recevoir une indemnité de déplacement qui vous est bien due. Vous pourrez dire, en revenant chez vous, que vous avez fait une bonne action. Quand voulez-vous repartir ?

— Ce soir, répondirent-ils tous les trois.

— Comment ! vous avez assez vu Paris ?

— Oh ! vous savez, monsieur l'avoué, on a ses habitudes !

— Paris ne vous a pas semblé beau ?

— Si... si... mais, ça ne vaut pas Perpignan !

SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE

CLOPORTIGNY — *petite ville du département de.....
arrosée par la Boueuse, 4.629 habitants. Citadelle, tri-
bunal de 1^{re} instance. Château en ruines. Huile, nou-
gats, tanneries, chanvres. Société d'Agriculture. A sou-
tenu un siège en 1314.*

A quelques variantes près, l'indication précédente peut s'appliquer à des milliers de localités en France. L'une a un vieux château, l'autre un volcan éteint ; celle-ci une source minérale qu'elle voudrait bien mettre en bouteilles, celle-là des carrières de plâtre qu'elle espère mettre en actions. C'est la véritable province, comme l'entendent les romanciers.

Marseille, Lyon, Bordeaux, Nantes et plusieurs autres villes constamment en rapport avec Paris, dotées de théâtres et de concerts, ont cessé d'être « province » depuis que les chemins de fer y versent chaque jour une population flottante, qui traîne après elle le bruit, le mouvement, et égalise les

niveaux entrè la place de la Concorde et les allées de Tourny, entre les Champs-Élysées et le cours Belzunce.

C'est dans la petite ville, la toute petite, qu'on trouve encore des préjugés inattendus et d'épaisses naïvetés. Les idées y arrivent péniblement, tronquées en route par le conducteur de la diligence ou par un étudiant qui passe naturellement pour un mauvais sujet.

Il n'est personne qui, pour une raison ou pour une autre, ne soit allé passer quelques jours dans une petite ville.

J'en ai vu plusieurs, pour ma part, une entre autres, une surtout dont le souvenir m'inspire encore une hilarité mêlée de terreur. J'y retrouvai un ami du temps passé, du temps où nous avions dix-huit ans à nous deux. Il était alors blond et pétulant, gentil comme une petite fille.

Quand je le revis, c'était un *mossieu* pétri de suffisance, lourd, commun, bête, ignare. Il tenait les bras éloignés du corps, comme s'il avait craint de se mettre de la peinture aux mains en frôlant son pantalon ; il posait son chapeau sur le derrière du crâne et il marchait en se dandinant. Des favoris énormes exagéraient l'ampleur paysannesque de sa grosse figure. Il riait fort en se tordant. Ses

oreilles rouges et demesurées se déployaient comme si sa tête allait prendre son vol.

Eh bien ! je vous le jure en conscience, dans ce pays-là il était beau.

C'est à cet être qu'échut l'honneur de me promener.

Il me montra *l'église, le port* ; il me fit voir l'étalage du marchand de nouveautés, m'indiqua le *pâtissier* et me présenta à un bourgeois qui avait un tableau.

M. le maire nous donna à dîner. Soupeaux choux, poulet sauté, poulet à la sauce blanche, canard de basse-cour à la broche, fromage du pays et des fruits à discrétion.

On causa de la fortune de M^{lle} Machin. M. le maire nous fit entendre, en clignant de l'œil, que M. Bourchot était un *vieux malin* et qu'il *avait de quoi* ; il ajouta que M. Michelard était un homme conséquent, et M. Dutourtois un homme bien capable.

Mon *ami* me poussa du coude dans la *Grand' Rue*, en me désignant d'un air malin une jeune femme qui passait les yeux baissés.

— C'est, me dit-il, la femme de l'ancien médecin d'ici. On ne la reçoit nulle part. Elle a une *mauvaise vie*.

Et il m'apprit que, mariée fort jeune à un homme

dont l'âge ne pouvait faire oublier la laideur, elle avait eu un *sentiment* pour un damoiseau du voisinage.

Elle avait lutté contre son cœur et lui avait écrit :
« Je ne serai jamais à vous, parce que je veux dormir en paix dans notre petit cimetière, à côté de ma mère, qui a toujours été vertueuse. Je ne serai jamais à vous, et cependant je vous aime... »

En effet, elle résista. Mais le lâche montra sa lettre qui fit le tour de la ville. Et cette épouse martyre, cette héroïne, fut persiflée et honnie par ce bétail humain pour qui le sacrifice est chose fermée.

Les dames de la ville se croyaient vertueuses parce qu'elles n'avaient jamais aimé, — pas même leurs maris.

Pauvre femme ! toujours seule, pâlie et dévorée par une souffrance sans confident, je la vois encore, le front penché et les paupières fermées — comme les volets d'une maison dans laquelle il y a un mort.

Elle expiait son renoncement sublime et personne, sur son passage, ne lui faisait l'aumône d'un salut.

Les brutes qui la coudoyaient se regardaient d'un air goguenard.

Quelques instants après, nous rencontrâmes, mon *ami* et moi, un homme jeune encore, qui cheminait mélancoliquement et dont la physionomie me frappa.

— Quel est ce monsieur ? demandai-je.

Mon compagnon fit une moue dédaigneuse.

— Ça, c'est le journaliste.

Le journaliste... malheureux ! il était seul de son espèce dans toute la ville. Personne qui pût lui donner une idée en échange des siennes ! Comment et à la suite de quelles infortunes était-il venu s'échouer dans ce trou ?

Quand l'homme de lettres s'est vainement épuisé en efforts pour arracher à l'indifférence du public quelque lambeau de célébrité, il arrive souvent qu'il se condamne à un exil volontaire et va, pendant quelques années, rédiger le canard politique d'une petite ville.

Il y avait autrefois à Paris une pépinière de journalistes qui s'appelait *le bureau de l'esprit public*.

C'est de là que sont partis, pendant une période de trente années, tous les journalistes ministériels des départements. Quelques-uns on fait leur chemin. Les uns ont été nommés préfets, d'autres sous-préfets ; quelques-uns ont siégé à la Chambre des députés...

Le lendemain, j'avais fait connaissance avec le *journaliste*, et voici ce qu'il me raconta : Mon premier journal a été *l'Indépendant de M...* Il faut vous dire que *l'Indépendant* justifiait assez peu son titre, puisqu'il était vendu à la préfecture.

A mon arrivée dans la ville, j'allai rendre visite

aux *autorités* qui me reçurent avec une gravité que je tâchai d'imiter de mon mieux.

J'annonçai dans mon premier-M... que le journal allait entrer dans une nouvelle voie. J'augmentai le format, je promis des caractères neufs, et une multitude d'améliorations successives. Le journal, qui avait été rempli maladroitement jusqu'alors d'articles d'emprunt, prit bientôt une certaine tournure, et après trois mois, il fut constaté que le nombre des abonnements avait augmenté de vingt-sept.

J'eus recours aux affiches ; je multipliai le nombre des échanges, afin qu'on vît dans les départements voisins. « Nous lisons dans l'*Indépendant*, etc. » Je tâchai de convaincre les commerçants de l'utilité des annonces : tout cela amenait bien quelque chose ; mais si peu de chose !... J'imaginai alors d'intéresser le public par des faits locaux. Je criais tous les jours :

« La ville est mal éclairée. Les rues sont mal pavées. Les trottoirs sont insuffisants, le marché est trop petit, etc. »

Le préfet me fit demander et me déclara que la ville, endettée, ne pouvait faire mieux et qu'il fallait mettre un terme à des plaintes qui blessaient la municipalité.

Cette mine précieuse une fois épuisée, à quels faits locaux pouvais-je me livrer »

Il ne se passait rien dans la ville.

A peine si, de loin en loin, un paysan des environs jetait sa femme dans un puits ! J'offris cent francs par mois à un mauvais drôle de M.... pour y commettre quelques bris de clôture, et s'il était possible quelques tentatives d'incendie. Il accepta, et cela me réussit d'abord. Je donnais à ces petits événements une couleur qui en faisait autant de drames.

« La rue Saint-Dizier a été le théâtre d'une tentative épouvantable... »

Ou bien :

« Tout le quartier de la Rive est plongée dans la consternation.... »

Les habitants n'osaient plus sortir de chez eux passé huit heures, mais l'*Indépendant* était rempli d'intérêt.

On finit par s'apercevoir que je racontais quelquefois les événements avant qu'ils ne fussent arrivés.

L'autorité s'en émut, et je crus prudent de laisser la ville, qui retomba aussitôt dans la torpeur.

Je fondai alors le *Franc-Parleur* de B..., journal qui paraissait de temps en temps. Mais j'avais beau me multiplier, la population restait fidèle à l'*Echo départemental*, journal rédigé par un vicaire de la cathédrale et une vieille maîtresse de pension.

Je voulus alors frapper un grand coup. Un pâtre

des environs ayant disparu mystérieusement, je racontai en quel endroit précis et de quelle manière il avait été dévoré par trois loups.

On remarqua dans la ville que le *Franc-Parleur* était mieux renseigné que l'*Echo*.

Mais l'*Echo* me demanda le lendemain, comment, en admettant que le pâtre eût été dévoré par les loups, je pouvais savoir qu'il y en avait justement trois ; j'affirmai d'une façon péremptoire qu'il y avait trois loups et qu'ils s'étaient enfuis à l'approche d'un gendarme.

On commençait à me croire, quand le cadavre du pâtre fut trouvé dans la rivière. Encore une ville qui devenait impossible !

Je pris alors la rédaction du *Courrier de R...* Un amateur de la ville, membre correspondant de l'Académie de Cauterets, m'offrit une somme de mille francs pour publier en feuilleton un roman russe intitulé :

L'OURS

OU

L'ORIGINE D'UN GRAND PEUPLE

C'était vraiment mauvais : il y eut un *tolle* général dans le pays. Les abonnés me firent des menaces de mort ; les boutiquiers sortaient sur mon passage.

— Hé ! me criaient-ils avec cette familiarité des gens du Midi, est-ce que vous vous f... du monde ?

Je dus interrompre cette publication pendant quelques jours. Après trois semaines, je risquai un feuilleton. On me donna un charivari.

Toutefois, je n'en eus pas le démenti ; l'*Ours* fut publiée en entier, un feuilleton par mois ! Cela dura deux ans et demi. Chaque fois qu'un feuilleton de l'*Ours* paraissait, je me condamnais à rester deux ou trois jours sans sortir, et je ne me risquais dans les rues que quand l'irritation était calmée.

Aujourd'hui j'ai pris mon parti des tristesses bouffonnes de cette existence. Je veux mourir ici, rédacteur du *Mémorial*. La femme du médecin et moi, nous sommes les deux êtres les plus malheureux de la ville — tous les deux incompris !

LA FLÈCHE D'OR

Qui ne se rappelle la *Messe de l'athée*, cette page qui a l'air d'un béquet dans l'œuvre de Balzac ? Le docteur Bianchon surprend son ancien maître Desplein assistant en cachette à la messe. Or, Desplein était un apôtre du matérialisme le plus absolu. « Pour lui, dit Balzac, l'atmosphère terrestre était un sac générateur ; il voyait la terre comme un œuf dans sa coque. Il ne croyait ni en l'animal antérieur, ni en l'esprit postérieur à l'homme. Desplein n'était pas dans le doute : il affirmait. Cette opinion ne devait pas être autrement chez un homme habitué depuis son jeune âge à disséquer l'être par excellence, avant, pendant et après la vie, à le fouiller dans tous ses appareils sans y trouver l'âme unique, si nécessaire aux théories religieuses.

— Me direz-vous, mon cher, dit Bianchon à Desplein, la raison de votre capucinade ?

Et Desplein raconte à son élève l'histoire de sa jeunesse. Pauvre jusqu'au dénûment, sans famille,

sans ressources, sans espoir, il s'est rencontré avec un Auvergnat, un porteur d'eau nommé Bourgeat. L'homme du peuple, simple, naïf, sans instruction, comprend que l'autre avait une mission. Il sacrifie ses économies pour lui fournir l'argent nécessaire à ses examens ; il lui prête de l'argent pour acheter des livres ; il le nourrit, le sert, devient à la fois pour lui un père et un domestique. Il meurt enfin sans avoir eu la joie de contempler son ouvrage achevé ; il meurt avant que Desplein fût devenu l'illustre chirurgien, le savant admiré de sa génération.

Or, cet Auvergnat avait la foi du charbonnier ; il aimait la sainte Vierge, le petit Jésus, les saints. Il était convaincu qu'il y avait quelque part, dans le ciel, un palais des Tuileries où vivait la famille divine avec les anges pour cent-gardes et saint Pierre pour concierge.

Bourgeat avait timidement parlé de messes pour le repos des morts. Et, comme la seule chose que Desplein pût lui offrir était la satisfaction de ses pieux désirs, le célèbre professeur faisait dire à Saint-Sulpice quatre messes par an. Il y assistait, disant avec la bonne foi du douteur : « Mon Dieu, s'il est une sphère où tu mettes après leur mort ceux qui ont été parfaits, pense à Bourgeat ! »

Bianchon, qui soigna Desplein dans sa dernière maladie, n'ose pas affirmer que l'illustre chirurgien soit mort athée.

J'ai relu dernièrement cette histoire en sortant de chez l'un des hommes les plus instruits de notre époque, un philosophe, un professeur, qui a été l'ami de Littré et de Claude Bernard.

Comme il m'avait laissé seul quelques instants dans une pièce attenante à son cabinet de travail, je feuilletais les épreuves d'un de ses premiers ouvrages, dont l'éditeur prépare une nouvelle édition.

Le chapitre V est intitulé : « La nature de l'âme. Doctrine de l'émanation et de l'absorption. »

X..., rentrant, me surprit au milieu de ma lecture.

— Vous connaissez, me dit-il, avec un sourire qui présageait une confidence, vous connaissez la plupart de mes ouvrages !

— Je les connais tous, répondis-je.

— Eh bien, continua-t-il en s'asseyant, la nature humaine est si faible, si accessible aux faits extérieurs, qu'une impression forte reçue dans le premier âge peut s'imposer à l'homme jusqu'à la fin de sa vie sans que l'étude et le raisonnement triomphent jamais même d'une absurdité. Notre élévation

intellectuelle et morale ne nous soustrait point aux opérations naturelles de notre organisme, pas plus que notre perfectionnement matériel ne nous soustrait à la maladie et à l'infirmité. Sauvages ou civilisés, nous portons avec nous un mécanisme qui nous montre le souvenir ou l'image de ce que nous avons éprouvé d'important dans notre vie. Ce mécanisme ne respecte personne. Les plus orgueilleux sont contraints de subir les avertissements qu'il leur donne. Ce mécanisme, puisant sa force dans ce qui nous paraît la source la plus invraisemblable, nous conduit insensiblement à une croyance, au moyen de fantômes dès longtemps évanouis !

Ce professeur de matérialisme, cet athée célèbre, cet auteur mis à l'index, excommunié, frappa de la main sur la table qui se trouvait auprès de lui.

— Regardez-moi bien, me dit-il, je ne suis pas fou. Vous avez lu mon ouvrage sur l'indestructibilité de la matière et de la force ?

— Oui.

— Vous connaissez mon étude du système d'Averroës ?

— Oui.

— Eh bien ! mon cher ami, le soir, quand je suis seul, assis ou couché ; quand la lumière est éteinte, quand j'ai perdu le souvenir de ma bibliothèque... il

me prend une soif inexplicable de mystérieux et il me semble que je sens un Dieu !

— Comment expliquez-vous cette contradiction de vos œuvres avec votre croyance intime ?

— Ce n'est pas une croyance, c'est une superstition, un rêve, une folie, une vision qui, précisément, se rattache à ce mécanisme dont je vous parlais tout à l'heure...

X... passa la main sur son front et reprit :

— Mon père, vous le savez, était percepteur dans une petite ville du centre.

La maison où je suis né avait un grand jardin où je passais une partie de mes journées à jouer avec mes sœurs. Quand Mathilde, l'aînée, fut mise en pension, je restai avec la petite Berthe, de deux ans moins âgée que moi. Notre dialogue commençait à sept heures du matin pour ne s'arrêter qu'à huit heures du soir, quand la voix de notre mère se faisait entendre pour dire : Allons, mes enfants, il est temps de se coucher !

Alors, j'embrassais Berthe sur les deux joues, puis elle m'embrassait à son tour. Ne pouvant me résigner à la quitter, je disais : Encore ! et je recommençais. Puis elle reprenait : A moi, maintenant ! Il fallait nous arracher des bras l'un de l'autre.

Cette petite sœur était tout pour moi. Il me

semblait que je ne vivais que par elle. Le matin, on nous habillait séparément, elle dans la chambre qu'elle partageait avec notre aînée, moi dans un cabinet où je couchais à côté de la chambre de notre mère.

Et comme les portes restaient ouvertes, je criais : Berthe, es-tu prête ?

— Tout à l'heure, répondait-elle. On me passe mon jupon. Et toi ?

— Moi, je n'ai plus que ma veste à mettre.

— Il fait très-beau, ce matin.

— Dépêche-toi, nous irons dans la charmille.

On faisait le panier de Mathilde. Un morceau de viande froide et quelques fruits pour son déjeuner. Puis nous allions l'accompagner jusqu'à la porte et la bonne la conduisait à sa pension.

Alors seulement commençait notre journée. Berthe et moi, nous faisons un bouquet pour maman ; nous allions cueillir des fraises ou des groseilles, des raisins ou des pêches, suivant les ordres reçus.

Une fois ce devoir accompli, les jeux commençaient. Les voisins nous faisaient de nombreux cadeaux à l'époque du jour de l'an ; aussi, avions-nous toute sorte d'amusements ; cordes à sauter, raquettes et volants, toupies, bilboquet, ballons de toutes

les dimensions et même une boîte à couleurs pour les jours de pluie.

Nous savions diviser et varier nos plaisirs, tantôt assis sur un banc de bois peint en vert qu'ombrageait un épais feuillage. Là, les poupées de Berthe s'exprimaient, par sa bouche, comme des personnes naturelles, auxquelles répondaient avec à-propos mon polichinelle, mon pantin ou mes soldats de bois, moustachus comme des Brésiliens et raides comme la discipline.

Un jour, Berthe tomba malade. Elle avait une méningite. A peine me laissait-on entrer dans sa chambre une fois par jour l'embrasser. Elle était brûlante et appuyait péniblement ses lèvres sur ma joue ; après quoi, elle se tournait avec un petit soupir.

Je sortais le cœur gros et les yeux mouillés de larmes.

— Quand sera-t-elle guérie ? demandais-je.

— Bientôt, mon ami, bientôt.

Oh ! que les journées, alors, me parurent longues ! Je les passais presque entièrement assis sur une marche de la porte d'entrée, ne sachant que faire ni que devenir.

Puis, on m'interdit même l'entrée de la chambre... et, un jour, je vis « maman » se jeter en sanglotant dans les bras de mon père. Celui-ci la serrait sur

son cœur ; il semblait respirer péniblement, sa poitrine avait des soubresauts et de grosses larmes coulaient sur son visage.

— Que se passait-il donc ? J'entendis une des servantes dire à la voisine : « M^{lle} Berthe est morte... »

Morte ? qu'est-ce que c'est que cela d'être morte ? pensais-je.

Je demandai à ma pauvre mère :

— Berthe reviendra, n'est-ce pas ?

Et ma mère ne me répondit point.

Le soir, après avoir longuement réfléchi, je résolus de revoir ma petite sœur. Ce projet m'avait absorbé toute la journée et j'avais fait mon plan. Je pensais qu'à l'heure du dîner des domestiques je pourrais me glisser jusque dans la chambre mortuaire.

Il devait être six heures du soir quand, sur la pointe des pieds, j'arrivai devant la porte. J'ouvris tout doucement. C'était à la fin du mois d'août ; le soleil avait tourné la maison, mais il faisait encore jour. On avait laissé la fenêtre ouverte ; pas un nuage au ciel, un bleu pâle, profond, l'image de l'infini.

Mes yeux allèrent droit au lit. Berthe était là, immobile, blanche comme le marbre. C'était bien

encore le visage bien-aimé ; mais qu'il me parut changé ! La nuit était tombée sur ces yeux naguère si pleins de vie et d'éclat. Les mains étaient jointes, comme pétrifiées. Un petit christ d'ivoire sur une croix d'ébène avait été placé sur la poitrine... Alors, je me penchai sur le cadavre et j'appuyai en pleurant mes lèvres sur le front glacé de ma petite Berthe...

Je ne sais quelle intuition m'avait élargi le cœur et le cerveau. Je comprenais...

Tout à coup... oh ! j'en suis sûr !... quand, dans l'égarément de ma douleur, je posais comme un fou mes lèvres sur ses lèvres, il me sembla voir s'élancer une petite flèche de feu, bleu et or, mais d'une telle ténuité qu'on eût dit un brin de fil tissé d'un feu follet...

Mon cœur d'enfant se souleva, comme porté par une vague, pour s'élancer à la poursuite éternelle de cette flèche. Mais la flèche disparut dans le ciel et je la suivis longtemps des yeux par la fenêtre ouverte...

Le professeur me regarda d'un air presque anxieux.

— Il y a de cela quarante-neuf ans, dit-il. Eh bien ! quand j'ai fini mes travaux, quand je me sens loin du monde, quand ma solitude est complète,

absolue, je revois la petite flèche d'or qui s'envo-
lait des lèvres de la morte... Et il me prend une
soif d'au delà... un besoin de me cramponner à une
corde qui tomberait du ciel... Je regarde en haut
par la fenêtre, dans le creux... et bêtement, malgré
moi, tandis que je me ris au nez et que j'ai honte de
ma faiblesse, j'éprouve une fascination... je vois les
tombeaux s'ouvrir... et furieux contre moi-même,
je déchire mes livres et mes manuscrits !

ABOMINATION!

En passant une nuit dans un phare, on assiste à un spectacle des plus intéressants. Des milliers de papillons et d'insectes de tous genres, de toutes dimensions et de toutes couleurs accourent des quatre points cardinaux à cette lumière vivace qui s'élève au-dessus de la mer. Tous les oiseaux voyageurs, cygnes noirs, albatros, spatules, canards sauvages, et aussi mouettes et goëlands se précipitent, éblouis, fascinés, éperdus, sur ce soleil de nuit et se brisent le bec la tête ou l'aile contre les vitres épaisses de la lanterne.

Le matin, les gardiens peuvent ramasser au pied de la tour des oiseaux étranges, quelquefois inconnus dans la contrée.

Paris est comme un phare qui attire de tous les bouts du monde les animaux humains les plus extraordinaires. Les chercheurs d'or de Californie, les chasseurs des pampas, les nababs de l'Inde, les pachas, les princes du Caucase et les brigands des

steppes, les généraux persans et les juifs polonais débarquent de toutes les mers et descendent de tous les wagons, attirés par la grande lueur centrale, Paris, phare du monde.

Les monstres de la fable ont depuis longtemps disparu ; mais il y a encore des hydres et des minotaures en redingote et en habit noir.

Le Paris mondain, celui qui se trouve le matin dans l'allée des Acacias, le mardi à la Comédie-Française et le vendredi à l'Opéra, ce monstre d'orgueil et d'hypocrisie, composé d'usuriers prodigues et de clubmen suspects qui tirent à cinq et se tirent à quatre épingles, le Paris des loges à vingt-cinq louis et des ventes de charité où un cigare coûte plus cher que celle qui le vend, ce Paris spécial a connu, adopté presque, un aventurier de l'Amérique du Sud, une face de maugrabin avec des yeux qu'une marchande de journaux mettrait, l'hiver dans sa chaufferette.

Qui n'a entendu parler de Sporello ? Il avait fait le coup de fusil dans les guerillas, creusé des mines dans la Cordillère, tué, volé un peu partout. De Rio de Janeiro à Valparaiso, de San-Francisco à Mazatlan, on racontait des traits d'audace et de brigandage de cet aventurier.

A peine arrivé à Paris, Sporello s'installa somptueusement. Il eut des équipages, un nombreux domestique. Les journaux complaisants parlèrent du « marquis Sporello ». On est facilement marquis à dix francs la ligne !

Quel est l'imprudent — ou le *courtier mondain* qui présenta le premier M. de Sporello à un homme du monde ? On l'ignore. Il y a des gens qui ne trichent jamais au jeu mais qui présentent des tricheurs dans un cercle. Ils partagent, et si le tricheur est pincé, celui qui l'a présenté crie plus fort que les autres et déclare qu'il ne se laissera plus prendre aux dehors brillants ni aux recommandations venant de l'étranger.

En attendant, le coup est fait.

Voici le marquis de Sporello, le pain d'épice blasonné, naturalisé homme du monde. Les plus grandes dames vont déjeuner chez lui. Il est veuf, c'est vrai, mais il a deux fils et une fille. Les fils sont légitimes, la fille passe pour être le fruit d'un amour de jeunesse. Elle fait l'office de maîtresse de maison. Et les Parisiennes qui assistent aux fêtes de Sporello acceptent la situation comme l'Espagnol matiné d'Indien la leur présente. Il vient au secours de plusieurs d'entre elles, règle des notes de couturière : on le dit l'amant d'une duchesse... Pauvre femme !

Puis, Sporello marie sa fille. Un demi-million de dot et beaucoup de promesses.

Un an après, elle quitte son mari, ne pouvant vivre avec un débauché qui l'insulte et la bat. Elle revient chez son père.

Et c'est ici que le drame commence.

L'homme sombre se fait raconter en détail le martyre subi par la jeune femme ; comment son mari l'a prise, ce qu'il voulait exiger d'elle...

Elle dit tout ; ses fantaisies quand il rentrait ivre et qu'il la traitait comme une esclave, ses colères quand elle lui résistait...

Alors Sporello, l'œil allumé, les narines fumantes, se grise à ces récits sadiques. Il se lève, s'agenouille aux pieds de sa fille, lui saisit les poignets et, haletant, veut la jeter sur un lit.

D'abord, elle ne comprend pas...

Puis, regardant le monstre à face humaine dont l'haleine lui brûle la figure, elle pousse un cri, un cri de honte et de désespoir !

Une lutte s'engage.

Profitant d'un moment de fatigue de son persécuteur, la jeune femme saisit le cordon de la sonnette et l'agite convulsivement. Les domestiques accourent... Sporello a eu le temps de se composer un maintien.

— Apportez vite de l'eau et de la fleur d'oranger, dit-il, madame s'est trouvée mal.

... Et comme elle veut sortir avec les gens :

— Un instant, dit l'Espagnol. Puisque vous m'y forcez, je vais tout vous dire. Votre mère était une fille. Elle m'a appartenu comme à tous ceux qui en ont voulu à San-Francisco. Je l'ai aimée avec fureur et je vous ai donné mon nom, pensant que ce serait un moyen de l'attacher à moi... Même cela n'a pas réussi. Elle a continué sa vie de courtisane et de bacchante ; elle a roulé jusqu'aux derniers degrés du vice. Je vous faisais beaucoup d'honneur en voulant vous prendre pour maîtresse !...

Il disait tout cela, les dents serrées, l'œil terrible ; les paroles sifflaient sur ses lèvres comme un jet de vapeur qui s'échappe d'une fissure.

Quant à la jeune femme, au lieu de bondir sous l'injure, elle se calmait peu à peu et son front semblait se rasséréner.

— Ah ! tu n'es pas mon père, misérable ! s'écria-t-elle, je suis heureuse de le savoir. Et quelle que fût ma mère, je lui suis reconnaissante de s'être donnée à celui, fût-ce un passant, un matelot, un portefaix, qui est cause que je ne suis pas ta fille !... Me voici dégagée... je puis tout dire. Tu as empoisonné ta femme pour en hériter ; après la mère, le

fil aîné pour grossir ta fortune... Il t'en reste deux, l'un est mourant, et je ne donnerais pas cher de la vie de l'autre, si la main de la justice ne s'abat pas une bonne fois sur ton épaule !...

— Tais-toi ! tais-toi ! murmura Sporello épouvanté.

— Me taire ? allons donc ! je ne suis pas ta fille !...

— Mais tu portes mon nom...

— Je le foulerai aux pieds ! .. Ah ! si nous étions dans quelque gorge de montagne ou dans un endroit désert du Texas ou des terres chaudes, comme tu aurais vite fait de me planter un poignard dans la poitrine !... mais nous sommes à Paris. Tu as voulu y venir, marquis ! Et, tant pis pour toi, je vais te dénoncer...

— Tu ne feras pas cela..., par égard pour tes frères...

— Tu les feras mourir comme l'autre, mon pauvre José, dont le sourire était si triste !

— Non, non, je te le jure !... mais tais-toi, tais-toi !

Le lendemain, le marquis de Sporello partait pour le Havre et de là, pour l'Amérique. M^{me} de... (celle qui passait et passe encore pour sa fille) adressa au parquet un récit détaillé de la vie et des crimes de

l'aventurier auquel le monde parisien avait si libéralement ouvert ses portes.

Mais il était déjà loin. Je ne pense pas qu'une enquête ait été même commencée. Et l'un de ces jours nous lirons dans les *échos* des feuilles de *high-life* :

« Le marquis de Sporello vient de rentrer à Paris après une absence de quelques mois. Nous reverrons donc les magnifiques équipages de cet hidalgo vingt fois millionnaire.

» Le marquis ne tardera pas à reprendre ses réceptions si assidûment suivies par tout ce que Paris compte de noms brillants et de femmes élégantes. »

Bravo, toro !

FILS DE DIEU

A Benoit Malon.

J'ai passé la soirée avec un ancien magistrat qui a longtemps présidé une chambre de police correctionnelle et qui, devenu conseiller à la cour, s'est fait remarquer par la netteté avec laquelle il a mené les affaires d'assises, grandes et petites.

C'est à la tête du tribunal qu'il a lentement amassé l'expérience et le haut dédain qui ont caractérisé sa manière de présider la cour d'assises.

Après avoir parlé de la situation politique, de l'impuissance de la République à améliorer le sort des classes misérables et finalement de la réunion de la salle Lévis, où la révolution sociale a été proclamée :

— Proclamer la révolution sociale, s'est écrié l'ex-magistrat, c'est comme si l'on proclamait le mouvement terrestre et le cours des planètes. La révolution sociale a commencé le premier jour de la première société et ne s'est jamais arrêtée. Les moyens

« extrêmes et expéditifs » dont parlait hier un orateur ne sont pas plus nouveaux que les souffrances du prolétariat. On sait à quoi conduisent ces moyens. Ils ne soulagent la masse qu'en la diminuant. Il est certain que si, sur cinquante mille insurgés, vingt-cinq mille restent sur le pavé, les vingt-cinq mille survivants auront une plus grande somme de travail à se partager et, partant, plus de bien-être. Sous le premier empire, il n'y avait ni souteneurs ni rôdeurs de barrière, parce que tout le monde avait le sac au dos, le shako sur la tête et s'en allait faire le coup de fusil sur tous les points de l'Europe.

C'est à peine s'il restait assez de vieillards, d'enfants et d'estropiés pour la besogne agricole et industrielle du pays. Au milieu de ces guerres sans cesse renouvelées, le travail n'a pas manqué un seul instant. On était pauvre, accablé d'impôts extraordinaires, de réquisitions de toute sorte, et cependant on vivait. On vivait parce qu'il y avait ailleurs beaucoup de morts.

Napoléon aussi employait des moyens « extrêmes et expéditifs ».

La guerre des rues ne vaut pas mieux que la guerre lointaine. L'une et l'autre affaiblissent le pays, épuisent ses finances, diminuent ses ressources.

— Il n'y a donc pas de justice sociale à espérer ?

— L'équilibre finira bien par établir, mais scientifiquement et non violemment. Il est certain que le jour où, devenu maître de l'électricité, l'homme pourra voyager par air, transporter ses marchandises sur des chemins sans limites, à mille mètres au-dessus du sol, il n'y aura plus de douaniers, partant plus de frontières. La suppression des frontières, c'est la suppression de la monarchie, car les rois et les princes ne sont que les conservateurs intéressés des nationalités. Le fou qui s'écrie aujourd'hui : Plus de patrie ! — ne fait donc que devancer l'avenir. Vous parliez de justice. La justice n'est qu'un mot. On ne la trouve nulle part dans la création, ou plutôt dans la nature, car le mot de « création » est un non-sens. Du haut en bas de l'échelle animale, tout se détruit, tout se dévore. Le monde semble être une invention du génie du mal. L'empire est à l'atrocité. Aux petits oiseaux, l'aigle, le vautour, l'épervier. Aux petits poissons, la baleine, le requin, dix races de gloutons et de destructeurs. Aux agneaux, le loup ; aux poules, le renard ; à la gazelle, le lion et le tigre. Aux hommes, l'homme.

Il n'y a, du reste, ni coupables ni criminels.

— Et cependant vous avez condamné bien des accusés à la prison et à la mort.

— Pour sauver le plus grand nombre possible des atteintes de quelques-uns.

Les magistrats sont des lieutenants de louveterie. La police et la gendarmerie organisent des battues de voleurs et d'assassins comme on organise des battues de renards et de sangliers. Au fond, l'humanité, vicieuse, corrompue, criminelle, ne fait que suivre sa voie. C'est la loi de l'atavisme : une tendance générale de l'homme, des animaux et des plantes, à retourner au type primitif. Les voleurs descendent des compagnons de Romulus. Les hommes qui ont des goûts contre nature remontent, par une ascendance possible à reconstruire, aux foudroyés de Sodome et de Gomorrhe. Si vous parvenez à rétablir l'arbre généalogique des demoiselles Giraud de notre époque, vous les ramènerez à leur berceau, qui fut Lesbos. On reproche aux juifs de dédaigner le travail manuel ; ce n'est pas leur faute si ce travail leur répugne. Ils ont conservé le goût des nomades, allant devant eux avec leurs troupeaux et plantant leur tente là où ils trouvaient des pâturages et de l'eau douce. Toutes les races sont logiques...

Et moi, moi qui vous parle, je descends certainement de Ponce-Pilate, d'Hérode Antipas ou de Caïphe, car, il n'y a pas longtemps, *j'ai condamné Dieu !*

— Comment cela ?

— L'humanité n'est pas aussi vieille qu'elle le paraît. Il n'y a que dix-huit cent quatre-vingt-cinq ans que Jésus-Christ a été supplicié. Superposez la vie de trente-huit hommes ayant vécu chacun cinquante ans, et vous êtes ramené à l'époque du rachat du péché originel. Eh bien ! il y a de cela deux ou trois ans, un révolutionnaire comparut devant la cour d'assises de... Il était signalé comme un homme des plus dangereux. Il avait conspiré en Russie avec les nihilistes, en Irlande avec les fenians, en France avec tous les révolutionnaires et tous les socialistes de nuances diverses et de moyens différents. La cour le condamna à mort.

— Et il a été exécuté ?

— Pas en France, au moins, car il trouva moyen de s'évader, mais on m'a affirmé qu'il avait été pendu dans une petite ville de Russie. Les papiers trouvés chez lui étaient restés entre mes mains, et, en les examinant avec soin, j'y retrouvai une légende qui m'a toujours laissé rêveur... Vous avez lu la *Vie de Jésus*, de Renan ?

— Oui.

— Et *Sainte Marie-Madeleine*, du père Lacordaire ?

— Également.

— Permettez-moi de vous en rappeler — de mémoire — certains passages... Même de nos jours, Nazareth est encore un délicieux séjour, le seul

endroit peut-être de la Palestine où l'âme se sente un peu soulagée du fardeau qui l'opprime au milieu de cette désolation sans égale... L'horizon de la ville est étroit ; mais, si l'on monte et qu'on atteigne le plateau, caressé d'une brise perpétuelle, la perspective est splendide. A l'ouest se déploient les belles lignes du Carmel, terminées par une pointe abrupte qui semble se prolonger dans la mer. Puis se déroulent les montagnes du pays de Sichem et le Thabor, avec sa belle forme arrondie. On entrevoit la vallée du Jourdain et les hautes plaines de la Pétrée... Au nord des montagnes de Safed, en s'inclinant vers la mer, dissimulent Saint-Jean-d'Acre, mais laissent se dessiner aux yeux le golfe de Kaïfa. Tel fut l'horizon de Jésus...

Plus loin, Renan nous dit :

« Il n'avait aucune affectation extérieure, ni montre d'austérité. Un de ses miracles fut fait pour égayer une noce de petite ville. Les noces, en Orient, ont lieu le soir. Chacun porte une lampe ; les lumières qui vont et viennent sont d'un effet fort agréable. Jésus aimait cet aspect gai et animé...

» La religion naissante fut un mouvement de femmes et d'enfants. »

Toute la vie de Jésus fut une vie d'indulgence, de bonté, d'amour. Elevé dans le doux paysage de Nazareth, il en sortit pour prêcher tous les par-

donc et il osa absoudre même la femme adultère !

Le village de Béthanie, à une heure et demie de Jérusalem, était le lieu de prédilection de Jésus. Il y fit la connaissance d'une famille composée de trois personnes, deux sœurs et un frère. Des deux sœurs, l'une, nommée Marthe, était une personne obligeante bonne, empressée : l'autre, au contraire, nommée Marie, plaisait à Jésus par une sorte de langueur. Souvent, assise aux pieds de Jésus, elle oubliait, à l'écouter, les devoirs de la vie réelle.

Or, voici ce que raconte le père Lacordaire :

« Marie laisse tomber ses cheveux autour de sa tête et, faisant de leurs tresses magnifiques un instrument de sa pénitence, elle essuie de leur soie humide les larmes qu'elle répand...

» Elle a frappé le disciple de l'amour, tout initié qu'il était aux secrets intérieurs de l'holocauste, et voulant transmettre aux siècles à venir le signallement de Marie, il n'a rien trouvé de mieux pour la peindre et la faire reconnaître que de dire d'elle : *C'était cette Marie qui oignit le Seigneur d'un parfum et qui en essuya les pieds avec ses cheveux.* »

» Cela fait, la pécheresse s'enhardit. Elle approche des pieds du Seigneur ses lèvres déshonorées et les couvre de baisers.

» Pécheresse encore, elle a reconnu Dieu dans la chair du Fils de l'homme.

» Elle prend dans un vase d'albâtre un parfum précieux. Peut-être avait-elle déjà cherché dans ce vase un accroissement de ses honteux plaisirs... »

Alors, sans doute, l'homme oublia le Dieu. Enivré, il eut son instant de faiblesse, il succomba...

Après quoi, grave et repentant lui-même, il s'écria : « Simon, j'ai quelque chose à te dire. » Et Simon lui dit : « Maître, dites... »

Et, se tournant vers la femme, il dit à Simon : « Tu vois cette femme ?... Beaucoup de péchés lui seront remis, parce qu'elle a beaucoup aimé ! »

Le magistrat passa la main sur son front, un instant obscurci.

— Eh bien ! reprit-il, l'homme que j'ai condamné et que les bourreaux du Nord ont supplicié se nommait d'après les pièces de l'état civil, *Simon-Christ de Béthanie*. Et il n'y avait pas à dire, le nom s'était transmis de père en fils. Extraits de naissance, notes, manuscrits gothiques, palimpsestes en faisaient foi. Ce révolutionnaire, ce socialiste, ce martyr était issu de cette minute d'oubli ou de sacrifice pendant laquelle celui qui s'était fait homme avait connu la faiblesse de la chair. De trente-huit descendants, celui que j'avais condamné était le dernier, le petit-fils du Christ et de celle « à laquelle il devait être beaucoup pardonné parce qu'elle avait beaucoup

aimé !... » Cet accusé de cour d'assises, ce condamné de France, ce supplicié de Russie, en faisant la part du sang des trente-huit mères, était un soixante-dix-huitième de Dieu !...

L'ex-président me regarda d'un air égaré.

— Voilà pourquoi, ajouta-t-il, je n'ai plus voulu juger personne.

RÊVE D'UN AMBITIEUX

C'est le titre d'un des plus jolis sonnets de Joséphin Souvary, le poète lyonnais.

Si j'avais un arpent de sol, mont, val ou plaine,
Avec un filet d'eau, torrent, source ou ruisseau,
J'y planterais un arbre, olivier, saule ou frêne,
J'y bâtirais un toit, tuile, chaume ou roseau.

Sur mon arbre, un doux nid, gazon, duvet ou laine,
Retiendrait un chanteur, pinson, merle ou moineau.
Sous mon toit, un doux nid, hamac, natte ou berceau
Retiendrait une enfant blonde, brune ou châtaine.

Je ne veux qu'un arpent. Pour le mesurer mieux,
Je dirais à l'enfant la plus belle à mes yeux :
Tiens-toi debout devant le soleil qui se lève...

Aussi loin que ton ombre ira sur le gazon,
Aussi loin je m'en vais borner notre horizon.
Le bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve.

C'était un rêveur aussi ce jeune homme pâle aux joues creusées qui tenait dans sa main la main de Berthe Doris. Tout deux étaient assis auprès de la fenêtre d'une petite chambre située au cinquième étage d'une maison du quai Voltaire.

La fenêtre entr'ouverte livrait passage aux rayons du soleil. Il avait plu toute la matinée ; puis, le soleil s'était révolté, il avait percé la couche épaisse des nuages et il arrivait, tiède et radieux, jusqu'au lit des malades et au cœur des affligés.

Un lit en fer, deux chaises, une table et un portemanteau qui ne portait pas grand'chose : c'était tout l'ameublement de la mansarde du quai Voltaire.

Le jeune homme se nommait Maurice, Maurice Duchamp, un nom inconnu pour lequel il avait rêvé la gloire. Duchamp avait été envoyé à Paris pour y faire son droit. Au bout d'une année d'études, il s'était cru poète. Il avait fait des vers que les journaux avaient insérés. La gloire, c'est cela — avec du pain.

A l'époque des vacances, Maurice était retourné dans le Gers, où habitait sa famille. Il avait rencontré une jeune fille à l'âme ardente, aux yeux de feu, une créole de France, Berthe Doris. Ils s'aimèrent à première vue ; ce fut le coup de foudre. Maurice demanda sa main. — Et de quoi vivrez-vous ? dirent d'un commun accord les deux pères.

On renferma la jeune fille ; on fit partir le jeune homme. Mais il se tint caché dans une auberge des environs et, une nuit, Berthe sauta par la fenêtre, enjamba le mur du jardin et se jeta dans les bras de son amant. Deux jours après, ils étaient à Paris.

Les parents furent impitoyables. Toutes les lettres de Maurice et de Berthe restèrent sans réponse. Le jeune homme épuisa tous les crédits, et, au moment où un rayon de soleil entra dans la chambre qui contenait tant d'amour et si peu de monnaie, ils n'avaient pas mangé depuis vingt-quatre heures.

La fièvre ouvrait sur eux ses ailes de chauve-souris. Berthe défaillait ; Maurice avait des battements dans les tempes comme si un ressort de montre s'était blotti de chaque côté de son front.

— Qu'allons-nous faire ? demanda-t-elle.

— Il nous faudrait si peu de chose pour être heureux, murmura Maurice Duchamp. Une maisonnette, un abri, loin de ceux qui nous ont repoussés. Ce que nos parents nous refusent, la société l'accorde aux criminels.

— Comment cela ? murmura Berthe.

— Sans doute. Il y a de la terre plus qu'il n'en faudrait pour que chacun en eût un morceau. Tous les trois mois, des navires de l'Etat transportent

dans les colonies les gens dont on ne veut plus. Ils ont la mer, de grands arbres, des terres vierges... Dans les villes, il n'y a que des pierres, et les hommes y ont le cœur aussi dur que les pierres qui les enserrent. Les rues sont pavées, avec des murs des deux côtés. On vit dans une boîte dont le fond et les parois sont le roc. Il n'y a pas de couvercle, pour que les âmes puissent s'envoler.

— Je ne voudrais pourtant pas mourir, murmura la jeune fille.

— Il n'y a qu'un moyen, dit Maurice.

— Lequel ?

— C'est de commettre un crime.

La jeune fille frissonna.

— Un crime ?

— Sans doute... Nous serons arrêtés, poursuivis. Le bruit de cette affaire retombera sur nos parents impitoyables ; leur déshonneur sera notre vengeance.

— Mais nous serons séparés !

— Pour quelque temps seulement. Il faut nous arranger de façon à être condamnés à mort tous les deux. Aussitôt graciés, on nous fera partir pour la Nouvelle-Calédonie. Là, il faudra nous conduire de façon à éviter tout reproche, et au bout de quelque temps on nous laissera nous établir comme colons... Je travaillerai... C'est un beau pays, ma Berthe...

L'intérieur de l'île est traversé par une chaîne de hautes montagnes. Des torrents se précipitent en cascades de ces sommets vertigineux et forment plusieurs rivières d'une eau courante et limpide. Au centre de l'île, la grande vallée offre une végétation luxuriante. L'igname, la canne à sucre, le bananier, l'oranger, le cocotier, le gingembre y croissent comme sous les tropiques. Des forêts magnifiques couvrent la partie méridionale de l'île. Le climat y est sain et tempéré... Veux-tu que nous allions vivre là-bas ?

— Avec toi, partout !

— Les côtes abondent en tortues, huîtres à perles et poissons de toute espèce...

— J'irai chercher des coquillages dans le sable et sur les rochers...

— Une maisonnette entourée de verdure... avec un petit jardin, où je réunirai pour toi les fleurs les plus éclatantes...

— Et de grands horizons, des champs, des arbres gigantesques...

— Comme nous serons heureux là-bas !...

— Le soir, après une journée de grand air et de soleil, je me roulerai dans tes bras...

— Oui... mais il faut tuer quelqu'un !

— C'est vrai, je n'y pensais plus.

Maurice leva les yeux au plafond.

— Qui pourrions-nous bien tuer ?

— Qu'est-ce que cela nous fait ? dit Berthe ; le premier venu un passant qui aura une mauvaise figure...

— Pas de bêtises, interrompit Maurice, il faut qu'il y ait préméditation !

— Tu crois !

— C'est indispensable. Sans cela nous pourrions en être quittes pour cinq ans de prison.

— Ce serait horrible !

— Il faut que nous soyons condamnés, moi à mort, et toi au moins aux travaux forcés à perpétuité. C'est le seul moyen d'assurer notre avenir.

— Où prendre la victime ? Tâchons de frapper juste.

— Oh ! on n'a que l'embarras du choix parmi tous les gredins impunis qui se carrent dans les rues de Paris.

— Un banquier ?

— Il faudrait pouvoir pénétrer jusqu'à lui.

— Eh bien ! entrons à la Bourse et frappons celui qui aura le plus beau diamant à sa cravate ?

— Il faudrait attendre à demain... et où trouverons-nous à manger ce soir ?

— Tu as raison.

— J'ai envie de tuer une femme ; c'est plus facile, et l'on est presque sûr d'accomplir un acte de justice.

— Juliette Lamber ?

— Il y a toujours du monde chez elle.

— Sarah Bernhardt ?

— La lame glisserait.

— M^{lle} Van Zandt ?

— Elle mourrait en pleine jeunesse et sans avoir connu les désenchantements de la vie. Mieux vaut la laisser vieillir, se faner et souffrir comme les autres !

— Le directeur du Théâtre-Français, qui a refusé ton drame ?

— Dieu lui a pardonné. Il ne savait ce qu'il faisait !

— Un député ?

— Pourquoi l'arracher par une mort trop douce à la vengeance du peuple ?

— Un sénateur ?

— Pour être acquitté ? Merci !

Après avoir passé en revue les diverses classes de la société, Maurice Duchamp se décida pour un président de cour dont la carrière n'avait été qu'une suite de complaisances politiques, d'arrêts commandés et de forfaitures de toute sorte. En frappant cet homme, il était bien sûr de se mettre à l'abri du remords.

On a pu lire dans tous les journaux ce fait divers, qui a produit une certaine sensation :

« Hier, à cinq heures, au moment où M. Rodinière de Chafoinville s'apprêtait à monter dans sa voiture, qui l'attendait à la porte du Palais de Justice, cet honorable magistrat a été frappé de plusieurs coups de couteau. Il est tombé, baignant dans son sang.

» Les coupables, immédiatement arrêtés, sont un jeune homme et sa maîtresse, qui est, dit-on, d'une grande beauté. L'un et l'autre appartiennent, comme le duc d'Aumale à une excellente famille du Midi. Des lettres trouvées sur eux il résulte que leur crime était depuis longtemps prémédité.

» M. Rodinière de Chafoinville, ramené chez lui, a aussitôt demandé un prêtre, qui lui a refusé l'absolution. L'honorable magistrat a expiré en murmurant : « Damné ! damné ! »

» Le sieur Maurice D... et sa complice, à peine enfermés au dépôt, ont mangé avec un appétit prodigieux.

» Cette curieuse affaire passera probablement aux assises dans la dernière quinzaine de décembre.»

HISTOIRE D'UN FAIT DIVERS

I

Une chambre d'hôtel garni, au troisième étage, sur une de ces cours sombres et humides qui ont l'air d'un tuyau de cheminée. Pauvre hôtel, à trois fenêtres de façade, dans une rue qui a cinq mètres de large entre deux rangées de ces maisons étroites, tout en hauteur, offrant l'aspect d'immenses dominos placés debout et serrés les uns contre les autres.

Un escalier de bois, obscur, étroit, qu'on gravit en tâtonnant, la main appuyée sur un mur glacial et suant...

La chambre est petite. Un papier à seize sous le rouleau, effacé, déteint, se soulève par endroits.

Le plâtre, effrité, a des apparences de dartre.

Il y a des crevasses au plafond et une grande ride qui serpente avec des tons de rouille.

L'ameublement est sinistre. Un lit en noyer disjoint, une paillasse et un matelas de l'épaisseur d'une galette, avec des nœuds en saillie comme des genoux d'enfant pauvre.

Deux chaises de paille crevées, une commode sur laquelle sont placées une cuvette de faïence et un pot-à-eau sans anse. A la fenêtre pend un petit rideau sale, déchiré, avec des barbiches de charpie. Sur la cheminée, un bouquet de fleurs artificielles sous un globe de verre fendu et raccommodé avec du papier. Ces fleurs sont bien les fleurs qui conviennent à ce sépulcre ; les pavots ont dès longtemps cessé d'être rouges ; ils ont pris des tons de brique, et les bleuets sont d'un gris sale.

Sur l'une des chaises, une jeune femme est assise. A côté d'elle se trouve un berceau. La femme, jeune, pâle, a le coude appuyé sur un genou et le menton fortement posé sur sa main ouverte. Son regard est effaré, plein d'épouvante. Elle contemple l'enfant émacié dont la petite tête repose sur un oreiller de coutil. On ne sait si l'enfant dort ou si c'est un cadavre qui attend le cercueil.

La jeune femme a des frissons de fièvre ; de temps en temps elle tressaille de la tête aux pieds, comme un arbuste sous une rafale.

Une lettre est tombée, à demi froissée dans une crispation de désespoir.

Voici ce que dit cette lettre :

« *Poitiers, 21 octobre 1884.*

» Vous n'avez rien à espérer de nous, et désormais toute lettre que vous auriez l'impudence de nous adresser vous serait retournée sans avoir été ouverte.

» Quand vous avez quitté vos parents, les laissant plongés dans la désolation, vous avez emporté votre lingerie, vos toilettes et vos économies. Il paraît que le jeune homme que vous avez épousé contre notre volonté n'est parvenu à vous donner ni du pain ni des vêtements. Votre père a subvenu à vos besoins jusqu'au jour où vous l'avez fui pour suivre ce misérable. Votre père ne vous doit plus rien.

» Votre mari est parti, dites-vous, pour l'Amérique. Il reviendra quand il aura fait fortune ; eh bien ! attendez son retour.

» Vous croyez nous attendrir en nous parlant de votre enfant, Cet enfant n'est pas de la famille. C'est pour lui que vous nous implorez ; nous ne le reconnaissons pas. Il s'éteint dans vos bras ? Tant mieux ! comptez ses souffrances, assistez à son agonie. Vous ne pleurerez jamais autant qu'ont pleuré votre père et votre mère.

» Voilà bien ces gens sans cœur qui enlèvent une jeune fille, qui croient avoir tout fait quand ils l'ont épousée malgré ses parents et l'abandonnent

lâchement avec un enfant !... Vous ouvrir les bras, nous ? Vous recueillir avec ce témoignage vivant de notre déshonneur ? vous n'y songez pas. Vous offrez de rentrer comme domestique chez vos parents, de vous assujettir aux plus rudes travaux du ménage, espérant obtenir ainsi votre pardon ! Non, non ; si votre repentir est sincère, vous pouvez entrer comme domestique où vous voudrez, s'il se trouve quelque part des gens qui acceptent une femme de charge avec un nouveau-né...

» Vous avez une sœur, malheureuse ! L'avez-vous donc oublié ? Quel exemple aurait-elle sous les yeux ! Allez où vous voudrez, mourez de faim et de honte avec votre enfant sur les bras, nous ne vous connaissons plus !...

» ANTOINE-JULES LEVANNIER. »

... Une plainte, qui était à la fois un gémissement et un soupir, s'exhala des lèvres du petit être souffreteux qui dormait dans le berceau.

Il se retourna ; son petit bras maigre passa sur la méchante couverture de voyage qui le recouvrait. Il ouvrit les yeux et regarda sa mère.

— Tu as faim ? s'écria celle-ci. Tu as faim !

Et elle éclata en sanglots.

Tout à coup, et comme prise d'une résolution

subite, elle se leva, décrocha d'une patère un chapeau qui avait dû être élégant au temps de sa fraîcheur, rajusta ses vêtements à la hâte, puis, saisissant le petit, elle appuya ses lèvres sur son front maladif et, l'enveloppant de son manteau, elle murmura : — Viens, mon ange, nous allons quelque part où l'on n'a plus faim !

II

Au bord de la Seine. — La terrasse d'un restaurant. — Une tonnelle. — Tables peintes en vert.

UN JEUNE HOMME. — Jeanne, jure-moi que tu m'aimes !

JEANNE. — Je t'adore, mon petit Paul.

PAUL. — Embrasse-moi.

JEANNE. — Là... là... et encore ici !

PAUL. — Dire que tu en as peut-être aimé un autre avant moi !

JEANNE. — Jamais ! oh ! jamais ! J'ai *cru aimer*, mais j'ai bien vite reconnu mon erreur.

PAUL. — J'aurais préféré que tu ne fisses pas d'expériences...

JEANNE. — Oh ! je suis bien à toi tout entière, va !

LE GARÇON. — Qu'est-ce qu'il faut servir à monsieur-madame !

PAUL. — Une matelote... des côtelettes aux pommes frites...

JEANNE. — Et une gibelotte de lapin.

PAUL. — Tu aimes le lapin !

JEANNE. — Beaucoup.

PAUL. — Naïve enfant ! tu ne diras pas toujours cela.

LE GARÇON. — Et comme vin ?

JEANNE. — Du chablis avec un siphon.

LE GARÇON, *s'éloignant*. — Une chablis, une !

Sur la berge.

UN PÊCHEUR A LA LIGNE. — Qu'est-ce que c'est donc que ça, là-bas ?

UN BATELIER. — On dirait du linge...

LE PÊCHEUR. — Oui... un noyé... ou plutôt, c'est une femme ! (*Il démarre son bateau et pousse au large.*)

ZIDORE, descendant jusqu'au bord de l'eau. — Par ici, les autres !... Hé ! Gustave, Polyte !... Le père Branchu qui va cueillir un machabée ! (*Les gamins accourent. — Un ouvrier en costume de travail s'arrête, une pelle sur l'épaule.*)

BRANCHU, allongeant sa gaffe. — C'est une femme avec un môme.

ZIDORE. — Oh ! la canaille ! elle a noyé son enfant !

POLYTE. — Je vas chercher le garde avec sa brouette... On en a déjà repêché une l'autre jour... toute jeune... je lui ai vu les cuisses pendant qu'on la chargeait.

ZIDORE, *ouvrant des yeux d'envie*. — Tu lui as vu les cuisses ?

POLYTE. — Comme je te le dis.

ZIDORE. — Je vas tâcher de les voir à celle-ci... C'est ça qui est rigolo... de la femme, à l'œil !

(*Le bateau revient.*)

PAUL. — Pauvre fille !

JEANNE. — Elle a attaché son enfant sur sa poitrine.

L'OUVRIER. — Ah ! on en voit de la misère !

PAUL. — Oh ! la malheureuse ! comme elle était jolie !... quels beaux cheveux noirs !

JEANNE, *avec jalousie*. — Je te défends de la regarder. (*Elle le pince.*)

UNE GROSSE FEMME. — Ah ! bien, en voilà une idée de mettre une robe de soie pour se jeter à l'eau.

L'OUVRIER. — Elle n'en avait peut-être pas d'autres...

JEANNE. — Oh ! le pauvre petit ! comme il était maigre... Vois donc son bras et sa petite main crispée autour du fichu de sa mère...

LE GARDE CHAMPÊTRE, *arrivant*. — Reculez-vous, tout le monde... faut que je verbalise !

LE GARÇON DE RESTAURANT. — Monsieur, madame, c'est servi.

PAUL. — Allons, à table !

JEANNE. — Paul, si tu me quittes, je ferai comme cette femme, je me jetterai à l'eau !

PAUL. — Il n'y a pas de danger.

BRANCHU. — Il y a une lettre dans la poche.

LE GARDE CHAMPÊTRE. — Donnez... ça sera pour l'état civil.

JEANNE, *à table*. — Chante-moi donc ça... tu sais... qui me fait tant plaisir... de l'Opéra-Comique !

PAUL, *chantant* :

*C'est une chanson d'amour
Qui s'envole,
Triste et folle,
C'est une chanson d'amour !*

III

Le bureau de rédaction du journal la *Réforme intelligente*. — Six heures du soir.

M. JULES VELPY, *écrivant*. — « Les attaques noc-

turnes se multiplient. Que fait donc M. Camescasse?... »

UN GARÇON DE BUREAU. — Il y a une dame en noir qui demande à vous parler...

JULES VELPY. — Encore une réclamation ; ça devient une scie.... faites entrer.

LA DAME, *s'essuyant les yeux avec son mouchoir*. — Je vous demande pardon de vous déranger, monsieur.

VELPY, *froidement*. — J'y suis habitué.

LA DAME. — Monsieur... Il s'agit de ma fille... qui s'est noyée dernièrement et dont vous avez parlé dans votre journal.

VELPY. — Dans quel numéro ?

LA DAME. — Il y a deux jours... elle s'est noyée avec son enfant.

VELPY. — Parfaitement, je me rappelle ce fait divers.

LA DAME. — Nous sommes une famille honorable, monsieur. Mon père était receveur de l'enregistrement... le père de mon mari banquier dans les Deux-Sèvres... J'ai un oncle chanoine...

VELPY. — Passons, je vous prie, à l'objet de votre visite.

LA DAME. — Je venais vous prier de faire le silence sur cette fin tragique, de ne pas donner le nom de la malheureuse qui nous a déshonorés. Notre

malheur n'est pas connu à Poitiers ; nous avons dit que notre fille aînée avait trouvé une belle position à Bruxelles, dans les téléphones royaux !... On le croit, monsieur, et on nous envie... Ah ! monsieur, une fille pour laquelle nous n'avions rien épargné... professeurs de piano, de maintien... tout !... Elle s'est amourachée d'un journaliste...

VELPY. — Cela se conçoit.

LA DAME. — Un jeune homme qui faisait des vers dans le *Parnasse de la Vienne*...

VELPY. — Qu'est-il devenu ?

LA DAME. — Il a pensé que, lui parti, nous pardonnerions à la fille ingrate... mais M. Levannier, c'est le nom de mon mari, s'est montré inflexible..

VELPY. — Et une pauvre jeune fille s'est jetée à l'eau avec son enfant !

LA DAME. — Jeune *femme*, monsieur. Le séducteur l'avait épousée...

VELPY. — Que vouliez-vous de plus ?

LA DAME. — M. Levannier ne pardonne jamais !

VELPY. — Et vous désirez que je taise son nom ?

LA DAME. — Oui, monsieur... La considération dont nous sommes entourés... vous comprenez ?

VELPY. — Parfaitement. Bonsoir, madame.

LA DAME. — Merci, monsieur, merci !

(*Elle sort.*)

VELPY seul, écrivant. — « La jeune femme dont le

cadavre a été trouvé au pont d'Asnières, et qui tenait son enfant étroitement embrassé, est native de Poitiers. Son père, M. Levannier, occupe une place distinguée dans la riche bourgeoisie de cette ville. M^{lle} Levannier s'était mariée contre le gré de ses parents, qui ont été jusqu'au bout impitoyables pour elle. Puissent la fin de cette désespérée et le scandale qui ne peut manquer d'en résulter servir de leçon à ces familles bourgeoises dont l'austérité apparente n'est qu'égoïsme et férocité ! »

LE CADAVRE ET LES FLEURS

Puvis de Chavannes, le Maître impeccable, le Dante de la peinture, prépare dans un nuage son grand tableau du Salon prochain : Une jeune femme pâle qui cueille des fleurs dans une prairie, tandis que deux hommes, à figures d'argousins, l'observent à distance.

C'est tout un drame que ce tableau et voici comment Puvis le raconte :

La scène se passe en Autriche et le point de départ est à peu près le même que celui du crime du Pecq.

Blanche Berstein, mariée à un homme ombrageux et jaloux, à eu pour amant un officier de la garde, un de ces jeunes élégants, cavaliers audacieux, danseurs indispensables, qui sont de toutes les fêtes et dont les hommages flattent toujours une femme.

Elle s'est donnée à lui ; elle l'aime éperdument.

Le mari a tout appris. Il se rend chez le frère de sa femme, lui met sous les yeux les preuves de son déshonneur. Le frère est atterré. Il occupe un rang important dans la société viennoise, il est allié à une grande famille, il a des enfants. Un scandale va s'abattre sur ces innocents ; la faute de sa sœur rendue publique, tout s'écroule autour de lui.

Que faire ? Il n'y a pas à hésiter, il faut que l'amant disparaisse.

Le frère et le mari entrent soudainement dans la chambre de la jeune femme. Elle est seule, elle lit.

En voyant ces deux hommes dont les regards luisent, dont les traits sont contractés, elle se lève, frémissante.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle. Que voulez-vous ?

— Madame, dit le mari, vous avez un amant.....

Frédéric de Werghem...

Blanche retombe accablée sur son fauteuil.

— Voici vos lettres, voici les siennes... Inutile de nier.

— Tu as déshonoré notre nom ! s'écrie le frère.

— Et pour qui ? reprend M. Berstein avec un rire terrible. Pour un homme qui se joue de vous, qui vous trompe.

— Frédéric ! rugit la jeune femme, c'est impossible ! Vous mentez ! Tuez-moi si vous voulez, mais neme dites pas qu'il me trompe !

M. Bernstein eut un geste de triomphe.

— Tu l'aimes donc bien ?

Elle, droite et fière :

— Oui, je l'aime.

Eh bien ! sachez donc qu'il est l'amant de Georgina Bessmayer, la petite chanteuse du Karl-Théâtre... celle qui fait tordre la salle avec la chanson du colonel... la soupeuse habituelle de ces messieurs de l'Adels-Casino... la lorette de Maximilianstrass... Voilà la rivale qu'il vous donnait, madame .

— Ce n'est pas vrai... vous mentez !

— Oh ! j'ai apporté une correspondance qui ne peut vous laisser aucun doute. Tenez... vous pouvez voir... Il y a même des photographies !

La jeune femme saisit fébrilement les papiers qu'on lui tendait. Elle put s'assurer que cet homme, à qui elle avait tout sacrifié, qu'elle aimait d'un amour absolu, sans limites, cet homme la traitait comme une fille de hasard. Elle n'était pour lui qu'une *bonne fortune* comme les autres.

Ce fut un râle qui sortit de sa gorge.

— Oh ! le misérable ! murmura-t-elle.

Et de ses yeux jaillissait un brasier qui desséchait ses larmes, Car elle ne pouvait même pas pleurer ; elle haletait, le sang aux tempes, un fer rouge au cœur.

Il y eut un moment de silence solennel.

— Madame, reprit M. Berstein, vous allez lui écrire... Vous lui demanderez rendez-vous pour demain soir à votre villa de Berchtold... onze heures... Nous serons là.

Le lendemain Frédéric était assassiné. Blanche tenait la lumière, pendant que son frère et son mari criblaient de coups d'épée le jeune officier surpris et sans défense.

Il tomba, et avant de fermer les yeux pour la dernière fois, il se tourna vers sa maîtresse et murmura :

— Je te pardonne.

On fit disparaître le cadavre.

Mais un passant avait vu de la lumière dans la villa. Deux voisins affirmaient avoir entendu des cris. On raconta qu'un jeune homme se rendait quelquefois, la nuit, dans la villa.

La disparition d'un des plus brillants officiers de la cour, coïncidant avec le mouvement qu'on avait

remarqué chez M^{me} Berstein, éveilla des soupçons.

Toute la police fut mise sur pied. On ne trouva rien. Cependant M. et M^{me} Berstein furent arrêtés. On avait des commencements de preuves, mais il fallait retrouver le cadavre.

On fouilla vainement les caves, le jardin.

Et les accusés se renfermèrent dans un mutisme absolu.

Le chef de la police, après avoir consulté un médecin, voulut tenter une expérience.

La jeune femme fut mise à un régime atroce. On la purgeait tous les matins. On lui donnait à manger juste ce qu'il fallait pour qu'elle ne mourût pas.

Au bout de quelques jours, elle était d'une faiblesse telle qu'elle pouvait à peine se lever. La nuit, elle avait le délire, elle prononçait des mots entrecoupés, mais elle gardait son secret.

Alors, un matin, le chef de la police entra dans sa prison.

— Vous êtes si faible, lui dit-il, que le médecin a ordonné de vous faire prendre l'air. Voulez-vous sortir un peu ?

— Oh ! oui, murmura Blanche.

Nous allons vous conduire à la campagne.., nous vous suivrons de loin pour ne pas éveiller l'attention...

Vous serez comme libre pendant une heure..

On la fit monter en voiture et on la conduisit aux environs de la villa de Berchtold.

C'était à la fin du mois de mai. Les arbres étaient en fleurs ; de tous côtés les marguerites, les coquelicots et les boutons d'or jaillissaient de l'herbe vivace.

Blanche respira avec délices, et, doucement, sans avoir conscience de sa situation, elle se mit à marcher...

Puis, elle se baissa et cueillit une fleur, une autre fleur un peu plus loin...

Elle allait, muette, absorbée, contemplative. Au bout d'une demi-heure, elle avait à la main un gros bouquet de fleurs des champs.

Les agents étaient loin, cachés derrière un arbre.

Blanche continuait machinalement sa marche ; puis, arrivée à un certain endroit, elle jeta son bouquet — et fondit en larmes.

Les agents accoururent avec des pioches. Ils creusèrent le sol et mirent au jour le cadavre de l'officier, qui apparut horrible, décomposé, avec des trous noirs dans la figure et dans la poitrine.

C'était bien là !

II

HISTOIRES JOYEUSES ET GRIVOISES

PHYSIONOMIES CONTEMPORAINES

I

LA DOUAIRIÈRE

Le château de Coëtlevac fut adjugé, à la barre du tribunal de Quimper, pour la somme de six cent dix-sept mille deux cent cinquante francs, à M^{me} de Saint-Elphège.

Les Coëtlevac se trouvaient dispersés pour jamais. L'un des héritiers était substitué à Cayenne ; l'autre, lieutenant de vaisseau, faisait la croisière du Japon. M^{lle} Yvonne de Coëtlevac avait épousé un Brésilien nommé Diego, et la cadette, qui avait mal tourné, chantait l'opérette à Bucharest.

C'en était fini de cette vieille famille. La Bretagne n'avait qu'à en faire son deuil.

Mais qui pouvait être cette M^{me} de Saint-Elphège ?

C'est ce que se demandaient M. le curé de Kerguelen, le médecin Rastacouet et un grand nombre d'autres Kergariou.

M^{me} de Saint-Elphège était riche et habitait Paris. C'est tout ce qu'on savait d'elle.

Pourquoi venait-elle s'établir dans un pays qui lui était inconnu, où rien ne l'appelait ? Elle n'avait donc ni berceau ni famille en province. Quel exemple allait-elle donner dans le pays ? Quels usages y apporterait-elle ? Le nom de Saint-Elphège rassurait quelque peu le curé. Evidemment, la nouvelle dame du château n'était ni amalécite ni protestante. Le docteur hochait la tête, affirmant que les Parisiennes, jeunes ou vieilles, ne valent pas le diable.

On vit arriver un architecte accompagné de plusieurs ouvriers. Le château fut restauré. La tour, qui tombait en ruine, reprit un abdomen de pierres et de moellons ; les ardoises effritées furent remplacées. Puis les tapissiers se mirent à l'œuvre. On vit déballer des armoires à glace, des divans, des fauteuils. Le déballage seul était un spectacle et donnait une haute idée de la fortune de M^{me} de Saint-Elphège.

Des rideaux rouges aux fenêtres du rez-de-chaussée, bleus aux fenêtres du premier étage, jaunes au deuxième et brochés au troisième. Du

coutil pour la salle de billard, des perses et des indiennes pour les petits appartements.

Quand tout fut en état, les jardiniers transformèrent le jardin en une sorte de paradis où des plantes inconnues jusque-là dans le pays formèrent des massifs et des corbeilles habilement nuancés.

Enfin, les remises et les écuries se peuplèrent. Un coupé, un char-à-bancs, un phaéton, un landau, un petit omnibus et six chevaux arrivèrent de la gare, et furent installés au château.

Ce fut un grand jour que celui où le landau ramena de la station M^{me} de Saint-Elphège, accompagnée d'une dame de compagnie et d'une femme de chambre.

La cuisinière était arrivée la veille, avec deux filles de cuisine. Les fournaux furent allumés ; le château avait repris une animation dès longtemps oubliée.

Le lendemain était un dimanche.

Le curé vit avec satisfaction le coupé se diriger vers la petite église de Coëtlebec. M^{me} de Saint-Elphège et la dame de compagnie prirent deux chaises, ouvrirent de riches paroissiens et suivirent l'office dans une attitude des plus édifiantes.

Après la messe, M^{me} de Saint-Elphège se présenta au presbytère. Elle acheta le droit de faire

placer au premier rang deux prie-Dieu de velours et prit un abonnement pour les chaises de ses domestiques.

Elle s'enquit de la situation morale des habitants de Coëtlebec. Le curé fit leur éloge avec quelques restrictions. Puis il parla de son église, qui était en bien mauvais état. Les corbeaux avaient dégradé le capuchon du clocher. Le vitrail du maître-autel laissait passer la pluie et le vent, et la façade était coupée d'une grande lézarde qui inspirait quelque crainte pour la solidité du vieux mur, bâti par d'honnêtes Bretons morts depuis trois cents ans.

La châtelaine donna mille francs pour les réparations les plus urgentes, ajoutant qu'elle ne s'en tiendrait pas là. Elle remit cent francs au curé pour ses pauvres, donna un gros pourboire au bedeau et se retira, laissant le bon curé dans un état de satisfaction impossible à rendre.

— Dieu a jeté les yeux sur nous, s'écria-t-il. Dans sa miséricorde, il nous a envoyé un de ses anges ! *Pater noster, qui es in cœlis, sanctificetur nomen tuum !*

M^{me} de Saint-Elphège était une grande et forte femme d'un aspect digne et imposant. Les cheveux, complètement blancs, se divisaient en deux bandeaux d'un bel argent. Sa figure était pleine, les

joues un peu tombantes. Trois étages de menton déparaient quelque peu cette physionomie d'abbesse grasse. Ces gros plis tenaient du goître et de l'andouille. Ils détruisaient l'impression produite par la noblesse du front et l'architecture sévère du nez : un grand nez bourbonien avec des narines échancrées, d'où jaillissaient de chaque côté quelques poils de longueur inégale, poussés là par hasard, comme ces plantes qui se sont fixées dans les interstices d'une muraille.

M^{me} de Saint-Elphège avait évidemment dépassé la cinquantaine ; mais le rouge de ses lèvres, la veloutine de sa peau, l'encre de Chine de ses sourcils protestaient contre l'outrage des ans que la parfumerie moderne a rendu réparable.

Le docteur Rastacouet et le curé de Kerguelen dînèrent deux ou trois fois au château. La cuisine était excellente, les vins exquis.

Du passé de la châtelaine, ils n'apprirent pas grand'chose. Elle était veuve depuis vingt ans.

Propriétaire d'une maison dans Paris, elle ne dépensait pas le quart de son revenu, ce qui lui avait permis de mettre de côté une fortune considérable. Les médecins lui avaient recommandé le grand air, la vie active. Son intention était de passer l'année presque entière dans son château, où son fils ne tarderait pas à venir la retrouver. Seulement,

il ne serait jamais là qu'en passant. Il chassait quelquefois, mais sans passion, et après une heure de cheval, il s'étendait sur une chaise-longue et savourait deux ou trois cigares en lisant les nouveautés littéraires. Il n'avait de goût que pour le billard et le piquet.

Cependant, c'était un des gros parieurs des champs de courses.

— Est-il du Jockey-Club ? demanda le docteur.

— Non, répondit M^{me} de Saint-Elphège, il est membre du cercle de la rue Poissonnière.

— Je n'en ai jamais entendu parler, fit le docteur.

— Et quand verrons-nous monsieur votre fils ? interrogea le curé.

— Très-prochainement... Seulement, je vous préviens qu'il est un peu sans façon. Les jeunes gens, à Paris, ont maintenant un ton et des allures bien faits pour étonner la province.

M^{me} de Saint-Elphège était allée en voiture remettre sa carte chez les principales châtelaines des environs. On voisine assez volontiers dans certains pays.

Les dames consultèrent le curé, qui fit un grand éloge de M^{me} de Saint-Elphège. La baronne de la Calongifardièrre, si difficile dans le choix de ses rela-

tions, fit une visite au château de Coëtlebec. Elle admira l'oratoire de M^{me} de Saint-Elphège, tendu de cuir de Cordoue ; l'autel gothique, qui provenait d'une église flamande, et des vitraux de toute beauté représentant : l'un l'entrée des anges à Sodome, l'autre Loth et ses filles dans la caverne, le troisième la femme adultère pardonnée par le divin Sauveur.

La visite de la baronne entraîna tout ce qui avait un nom dans le pays : M^{me} de Vieil-Audemer, et ses deux filles Yvonne et Léopoldine ; M^{me} de Château-Galvaudé et sa nièce Jehanne ; le comte et la comtesse de Taitonbec, la marquise d'Andouillez-lès-Elbeuf, M^{mes} de Cornubec, de Plancoët et la belle baronne de Mezidon.

Il y eut au château deux ou trois soirées avec sauterie, et les mamans réclamèrent absolument le jeune Saint-Elphège, pensant qu'il y aurait là un beau parti qu'il ne fallait pas négliger.

M^{me} de Saint-Elphège promit de décider son fils à venir passer l'automne à Coëtlebec.

Elle était, du reste, la providence du pays. Une douzaine de jeunes filles, de familles pauvres, ayant été obligées de prendre du service, M^{me} de Saint-Elphège avait payé leur voyage et les avait placées à Paris. Elles écrivaient à leurs parents qu'elles ne manquaient de rien, qu'elles étaient très-heureuses,

Plusieurs envoyaient même de l'argent, et le facteur de Coëtlebec reconnaissait leurs lettres à une délicieuse odeur de musc et de patchouli qui leur était particulière. Souvent même les enveloppes portaient, au lieu de cachet, une image en couleur représentant deux tourterelles qui se becquetaient amoureusement.

Quelques détails de la vie intime de M^{me} de Saint-Elphège ne laissaient pas d'intriguer les habitués du château. Leur riche voisine avait un petit chien de la Havanne qui ne la quittait jamais, et elle avait donné à ce chien le nom d'un compositeur célèbre ; il se nommait *Gounod*. La demoiselle de compagnie même, une jeune brune à l'œil de feu, portait le nom païen de *Sapho*, et la femme de chambre se nommait *Caméha*.

Le fils parut enfin. C'était un grand gaillard de vingt-huit ans, qui regardait toutes les filles sous le nez et qui, en reconduisant à leur place les demoiselle qu'il avait fait danser, les prenaient par la taille et les accompagnait en sautant sur un pied, tandis que, de l'autre, il exécutait des *lancés* d'un effet fort comique, mais d'un bon goût douteux.

Fort bien mis, du reste. Une jaquette de velours gris, un foulard bleu ou rouge autour du cou, une

chaîne de montre énorme et sept ou huit bagues à chaque main.

Du reste, le séjour du jeune homme fut de courte durée. Il reçut une lettre dont l'enveloppe portait :

MONSIEUR ALPHONSE FLORINO

Chez M^{me} de Saint-Elphège,

Au château de Coëtlevac

(Finistère).

Et le lendemain il reprit le train de Paris.

Il y avait près de huit mois que M^{me} de Saint-Elphège habitait le château. On lui passait ses petits travers à cause de son inépuisable charité. Le curé, ravi, avait enrichi son église de plusieurs tableaux, d'une paire de flambeaux magnifiques. Le chœur avait été repeint. On voyait au-dessus du maître-autel un ciel bleu où de petits chérubins ailés se jouaient dans les nuages. M^{me} de Saint-Elphège avait encore fait don à l'église d'un bénitier en marbre et d'une statue de sainte Vierge.

Un jour que la bonne dame était en visite chez M^{me} de Plancoët, celle-ci lui dit :

— Ah ! je suis bien heureuse ! Mon fils, lieutenant de chasseurs, a obtenu un mois de congé qu'il vient

passer ici. Il va descendre, et je serai enchantée de vous le présenter.

— D'où vient-il donc ? demanda M^{me} de Saint-Elphège.

— Il est en garnison à Paris.

— Oh ! je ne veux pas voir de Parisiens... Je m'en vais !

— Quelle plaisanterie !

— Pas le moins du monde. Je suis venue ici pour vivre dans la retraite...

A ce moment entra le jeune officier. Il regarda M^{me} de Saint-Elphège, ouvrit des yeux effarés, recula d'un pas, avança de deux et lui dit avec colère :

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

— Dodore ! s'écria M^{me} de Saint-Elphège.

— Veux-tu filer et plus vite que ça ! reprit le jeune homme. Et, la saisissant par les épaules, il la poussa dehors.

M^{me} de Plancoët était stupéfaite.

— Voilà ce que c'est, ma mère, que de recevoir les gens à l'aventure !

— Une dame si respectable !

— Pas chez elle.

— Mais enfin, qu'est-ce donc ?

— Mon Dieu ! c'est... une négociatrice de mariages libres avec divorce instantané.

Quand la vérité fut connue, ce fut une véritable consternation dans le pays. Le curé fit une maladie de trois mois. Les parents dont les filles avaient été placées par les soins de M^{me} de Saint-Elphège eurent beau leur écrire lettre sur lettre, aucune d'elles ne voulut revenir.

M^{me} de Vieil-Audemer, la marquise d'Andouillez-lès-Elbœuf et la comtesse de Taitonbec firent une neuvaine pour se purifier.

Quant à M^{me} de Saint-Elphège, elle disparut et n'est pas encore revenue au château. Quelques étrangers étant venu le visiter, on pense qu'elle l'a mis en vente.

Il n'y eut que M. de Cornubec qui s'égaya fortement de l'aventure.

— J'aurais dû me douter de cela, dit-il au jeune officier. Les deux fois où j'ai dîné chez cette dame, la femme de chambre m'a aidé à passer mon pardessus. En partant, je lui glissais une pièce blanche... et elle la mettait dans son bas !

II

ECRELINF

A Lorsac, en plein Midi, l'homme le plus important, le plus écouté, le plus populaire était sans contredit Jean-Cadiche-Antoine Bertomieu, aubergiste et maréchal ferrant. Sur les douze cents âmes qui peuplaient le village, neuf cents lui appartenaient sans conteste.

Vainement M. Labat, propriétaire d'un quatrième cru, avait tenté de lutter contre son influence ; vainement M. Danflou, qui possède plus d'hectares que de cheveux, s'était appliqué à battre en brèche la popularité de Bertomieu ; il en avait été pour sa courte honte.

Et quand je dis Bertomieu, c'est pour parler comme l'état civil. Le véritable nom du maréchal ferrant, celui sous lequel on le connaissait à dix lieues à la ronde, c'est le pseudonyme bizarre d'*Ecrelinf*.

S'agissait-il de nommer un conseiller municipal ou un conseiller d'arrondissement ? on venait consulter Ecrelinf. Un député n'aurait jamais pu passer si Ecrelinf ne lui avait donné un *satisfecit*.

Il faut dire que, s'il y avait encore des curés dans

son département, ce n'était pas la faute d'Ecrelinf. Il en avait pincé plusieurs en flagrant délit de galanterie, l'un avec la directrice d'un bureau de poste, l'autre avec une institutrice, un troisième avec une simple commère. Et le scandale avait été tel que l'évêque s'était vu forcé d'envoyer les coupables dans des résidences éloignées. « La chair est faible, soupirait Sa Grandeur ; mais on peut succomber et aimer Dieu tout de même. »

Quant au curé de Lorsac, c'était une lutte de tous les jours entre le maréchal ferrant et lui. Deux n'y purent tenir ; le dernier résistait, mais commençait à donner des signes évidents d'aliénation mentale.

Bertomieu n'avait pas toujours été d'un tempérament si agressif. Quand il épousa Jeanne Duluc, fille du tonnelier de l'endroit, une belle brune, ma foi ! avec des yeux de phosphore et des cheveux noirs qui avaient des reflets de forge, c'était un ouvrier tranquille et calme dans sa force, ne voulant de mal à personne et ne cherchant de raisons à qui que ce soit.

Il avait fait sa première communion comme les autres dans le village, et quand mourut M. Combes, le vieux curé de Lorsac, il y alla de sa larme, comme tout le monde.

Seulement, voila. M. Combes fut remplacé par des

étourdis qui manquèrent au vœu de chasteté, et enfin par un prêtre qui venait on ne sait d'où, l'abbé Trigant, un homme de quarante ans, le sang à fleur de peau. On disait tout bas que ce curé-là n'était pas très-catholique, qu'il avait eu des aventures et qu'il ne pouvait rester nulle part.

Quelqu'un assurait l'avoir connu à Condom. On l'accusait de donner de mauvais conseils aux petites filles. Il y avait eu des plaintes de parents, et peu s'en était fallu que l'abbé Trigant ne passât en cour d'assises.

Jeanne Duluc, devenue M^{me} Bertomieux, prenait la défense du curé. Le maréchal ferrant ne voulait pas que sa femme allât à confesse, mais elle y allait tout de même. Si bien que Bertomieu finit par être jaloux de l'abbé Trigant.

Il le mit en surveillance, le guetta quand il sortait le soir et passa des nuits, caché dans un jardin du voisinage, les yeux fixés sur les fenêtres du presbytère. Un soir, à onze heures, par une nuit sans lune, le maréchal vit un homme sortir de la maison. Cet homme, il le reconnut aussitôt. C'était bien le curé, enveloppé dans un manteau et coiffé d'un chapeau de haute forme.

Le village était endormi... L'abbé prit un petit chemin, puis un autre, et finalement s'arrêta devant une petite porte pratiquée dans un mur et laissée ou-

verte... Cette porte était celle d'un clos attenant au jardin d'une dame veuve, une dévote, petite rentière toute grassouillette, avec des dents superbes et des hanches d'odalisque.

Pas de doute ; le curé était en bonne fortune. Bertomieu entendit comme un chuchotement suivi d'un grincement du sable sous des pas discrets qui s'éloignaient... Il referma la porte, mit la clef dans sa poche et courut réveiller les amis. Le maréchal frappait à toutes les portes en criant : « M. le curé est allé coucher avec la veuve Caminade ! Venez vite ! »

En trois minutes, tout le monde fut sur pied. Une dizaine de lanternes éclairaient la marche. La troupe se divisa en deux groupes ; l'un garda la façade de la maison, l'autre alla se poster devant la porte du clos.

Entendant les cris et les vociférations, la veuve Caminade, en peignoir blanc, ouvrit une fenêtre du premier étage.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-elle d'une voix étranglée.

— Nous cherchons M. le curé pour donner les sacrements au vieux Capdebious, qui va passer !

— Est-ce que je sais où est le curé, moi ?

— La batteuse de cartes a dit comme ça qu'on le trouverait dans votre lit !

— Vous êtes des vauriens... tâchez de rentrer chez vous... Demain, j'irai porter plainte...

Pendant que le dialogue continuait, l'infortuné Trigant s'était enfui et cherchait vainement à ouvrir la petite porte.

Tout à coup, Bertomieu cria :

— Attendez, monsieur le curé, j'ai la clef !

Il ouvrit brusquement, et Trigant, en manches de chemise, bondit au milieu d'une douzaine de villageois, qui se mirent à le huer.

Il prit une course folle, comme un chien qui a une casserole attachée à la queue, et se barricada chez lui.

Le lendemain, il quitta la cure et fut remplacé quelques jours après par un saint homme, nommé l'abbé Desroseaux, pâle, maigre, qui semblait n'avoir que peu de jours à vivre.

Le jour de l'arrivée du nouveau desservant, Bertomieu se rendit avec un tambour sur la place de l'église. Après plusieurs roulements, et quand il se vit suffisamment entouré, il protesta contre la tyrannie de l'évêque, qui imposait au village de Lorsac une série de *corbeaux* dont la présence n'avait jamais amené que des scandales dans le pays. C'était aux pères de famille de serrer les rangs, à eux d'empêcher les femmes d'aller se pervertir l'esprit au confessionnal, à eux de couper les vivres à l'exploiteur des

consciences, en s'abstenant du mariage religieux et en adoptant l'enterrement civil ! Il termina son allocution par le cri de Voltaire : « Ecrasons l'infâme ! » qu'il souligna d'un admirable roulement de tambour.

Le dimanche suivant, il n'y avait que dix-neuf personnes à la messe.

Bertomieu s'était fait recevoir franc-maçon, ce qui ajouta considérablement à son influence.

Le *Radical de Condom*, l'*Impitoyable de Montauban* et l'*Anarchiste de Saint-Gaudens* rendirent justice à l'énergie qu'il déploya contre les envahissements du cléricalisme. C'est alors que le maréchal ferrant fit imprimer en tête de son papier l'abréviation connue : Ecr. . l'inf.

Chaque facture qu'il remettait, chaque lettre qu'il écrivait portait la formule : Ecr . . l'inf. Si bien qu'il en garda le nom.

Ce fut une guerre à mort entre lui et le curé Desroseaux.

Ecrelinf, qui avait un peu de bien, ne recula devant aucun sacrifice pour anéantir son ennemi.

Pendant la semaine sainte, il fit vendre chez l'épicier du village un beurre d'une espèce particulière qui obtint un grand succès, parce qu'on le livrait à

40 0/0 au-dessous du cours. Ce ne fut qu'après le samedi saint que le curé, épouvanté, apprit que ce prétendu beurre s'appelait de son vrai nom *margarine*, et que ses ouailles et lui-même avaient fait gras sans s'en douter.

Le jour de Pâques, les premières personnes qui trempèrent leurs doigts dans le bénitier poussèrent des cris affreux. Deux ou trois se trouvèrent mal. Une main perfide avait jeté dans l'eau bénite une douzaine d'anguilles qui, rechignant à l'eau salée, se débattaient à qui mieux mieux.

Pendant l'office, une vingtaine de jeunes gens, conduits par Ecrelinf, allaient et venaient aux alentours de l'église en chantant la *Marseillaise*.

C'est alors que l'abbé Desroseaux se prit à donner des signes de dérangement.

Il montait en chaire, cherchait vainement ses mots, se livrait à des gestes désordonnés ou à des ricanements déplacés et descendait sans avoir pu prononcer une seule parole.

Ecrelinf avait fondé une bibliothèque populaire, dans laquelle on trouvait quelques volumes de Voltaire, de Rousseau, de Diderot, et toutes les brochures que pouvaient se procurer les francs-maçons du département.

Un jour, — grand étonnement du bedeau et des

assistants. Ecrelinf était entré à l'église ; Ecrelinf écoutait la messe.

A la distribution du pain béni, il allongea la main vers la corbeille et prit cinq ou six morceaux de brioche.

On se regardait d'un air étonné ; l'abbé Desroseaux, profondément troublé, comprenait qu'il allait se passer quelque chose. En effet, à la sortie, on vit Écrelinf s'arrêter et chercher des yeux quelqu'un autour de lui. Il siffla, et son chien *Carcan*, un gros chien de berger, accourut joyeusement en remuant la queue. Ecrelinf lui donna un à un ses morceaux de brioche, que Carcan, peu habitué à un tel régal, avala avec un contentement visible.

Le 14 juillet, au matin, l'abbé Desroseaux, en ouvrant sa fenêtre, aperçut la façade de son église entièrement pavoisée. Une vingtaine de drapeaux tricolores ondoyaient sous les caresses de la brise. Mais, ce n'était pas tout. Les trois saints de pierre qui faisaient le plus bel ornement du portail étaient coiffés de trois bonnets phrygiens, coquettement posés sur le côté comme des bonnets de police.

Saint Benoît paraissait avoir bu un coup de trop, saint Martial avait l'air de rigoler et saint Bruno d'attendre sa payse.

M. Desroseaux s'habilla à la hâte pour aller met-

tre fin à ce scandale. Il descendit et entra dans l'église en passant par la sacristie.

Là, un nouveau coup l'attendait. Il ne pouvait en croire ses yeux et resta stupéfait, sans voix, se demandant s'il rêvait. Le grand christ de bois placé dans l'aile droite, à côté du maître autel, avait été peint en rouge des pieds à la tête. Ce n'était plus la représentation du divin prophète, mais quelque chose comme un homard crucifié.

Cette fois, le coup était rude. L'abbé rentra dans la sacristie en poussant des cris inarticulés...

Le sacristain voulut le secourir. *Vade retro, Satanas !* cria le curé. Puis il se mit à danser, comme David devant l'arche. M. Desroseaux était devenu fou.

Au dehors, Ecrelinf battait du tambour et les jeunes gens du village hurlaient la *Marseillaise*.

LE CANAPÉ DU BELGE

A quelqu'un qui lui proposait de se retirer dans une magnifique propriété appartenant à un de ses amis, Noriac répondit tristement : — Je ressemblerais à ce Belge qui veut aller mourir chez son voisin, parce qu'il a un beau canapé !

L'histoire à laquelle il est fait allusion n'a guère franchi le seuil de quelques ateliers, et je ne vois pas d'inconvénient à lui faire le déshonneur de la publicité.

M. Trullemans est chez lui, en train de donner des ordres pour un grand dîner, quand on sonne à sa porte.

Entre une femme, les larmes aux yeux.

— Monsieur Trullemans ?

— Madame ?

— Vous qui êtes si bon !... (*Elle s'essuie les yeux avec son mouchoir.*)

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

— Vous ne me reconnaissez pas ? Je suis la femme

de Vaudeschryver, le menuisier de la petite rue...
un si brave homme (*Elle pleure.*)

— Eh bien ?

— Tous les matins, il passait devant votre salon, savez-vous ? à l'heure où l'on fait les poussières... et il restait là, tant que les fenêtres étaient ouvertes, pour voir votre beau canapé !... Ah ! vous avez un si beau canapé, monsieur Trullemans ?

TRULLEMANS, *se rengorgeant*. — Oui, c'est un beau canapé.

LA FEMME. — Mon pauvre mari ne pouvait pas se lasser de le voir... Il ouvrait ses yeux comme des lunes... Je l'ai vu tout quitter pour venir se planter là devant la maison jusqu'à l'heure où il pouvait apercevoir le canapé. C'était tout son bonheur, monsieur Trullemans.

TRULLEMANS. — Il avait du goût, paraît-il ?

LA FEMME, *sanglotant*. — Eh bien ! monsieur, cet homme-là va mourir !... un si brave homme, un si bon mari !... Il ne passera pas la journée... (*Elle se tamponne les yeux.*) C'est lui qui m'a envoyée vers vous. « Ça me serait égal de mourir, dit-il, si je pouvais mourir sur le canapé de M. Trullemans !... Il ne peut pas me refuser ça... Je lui promets de ne pas l'abîmer ! »

TRULLEMANS, *interdit*. — Cela se trouve mal, pour

une fois. J'attends du monde à dîner... voyez, la table est servie... dix couverts.

LA FEMME, *désolée*. — Pour quelle heure le dîner ?

TRULLEMANS. — Pour sept heures et demie.

LA FEMME, *avec joie*. — Il sera mort d'ici-là.

TRULLEMANS. — Si vous en êtes bien sûre ?

LA FEMME. — Je vous le jure, monsieur Trullemans.

TRULLEMANS. — Eh bien ! faites-le transporter, mais dites lui de ne pas faire de bruit !

On est à table. Les vins circulent. Chacun fait l'éloge du cuissot de chevreuil. Les bouchons de champagne ont sauté au plafond, quand le bruit d'une clochette parvient aux oreilles de M. Trullemans. Il se lève, entr'ouvre la porte du salon et demande :

— Qu'est-ce que c'est ?

LA FEMME. — Ne vous dérangez pas, monsieur Trullemans. Ce sont les sacrements qui arrivent...

LE CURÉ, *entrant*. — Excusez-moi, s'il vous plaît, monsieur Trullemans !

TRULLEMANS, *avec bonté*. — Faites votre affaire, nous ne prendrons le café qu'à neuf heures.

LE CURÉ. — Oh ! alors, nous avons de la marge !

Une demi-heure après, la femme entr'ouvre la porte.

— Monsieur Trullemans ?

— Qu'est-ce que c'est ?

— On vient d'emporter mon homme... Il est mort en vous bénissant...

— Il n'a rien dit de particulier ?

— Lui ?... il répétait tout le temps : Qu'on est bien sur ce canapé !... Quel canapé !... Et il s'est éteint doucement... On aurait dit un ange !... Quel brave homme, monsieur Trullemans !... On ferait tout Bruxelles sans en trouver un pareil... et même Bruges et Audenarde ! Ça fait plaisir de penser qu'il est mort heureux... Ah ! merci, au nom de toute la famille, merci !...

Elle sort, et Trullemans dit à sa bonne :

— Vous pouvez servir le café, savez-vous ?

COURRIER D'ORIENT

L'échange fait la richesse des nations.

F. BASTIAT.

« Il suffit quelquefois d'une idée pour faire fortune ! »

C'est ce que disait tout bas, un matin, la jolie M^{me} Tussor. Elle avait alors vingt-six ans et venait d'être séparée judiciairement de son mari, qui avait surpris ses relations avec Hector de Gardenia, homme du monde.

Six cents francs de pension alimentaire, c'est tout ce que le tribunal lui avait accordé. Cinquante francs par mois pour se fournir de chemises de fine batiste, de bas de soie, de petites bottines mordorées, de jupons et de robes. Et manger par là-dessus ! Et payer un loyer, à moins de demander l'hospitalité à une paire de moustaches.

M. de Gardenia, de son côté, était sans fortune. D'un million qu'il avait dévoré il restait cinq mille

deux cent trente-quatre francs de rente, que lui ménageait pieusement un conseil judiciaire.

Sans doute, Jeanne Tussor, jeune et jolie, aurait pu trouver un riche protecteur, empressé de combler tous ses désirs. Jeanne était grande, admirablement faite, petits pieds, petites mains, petites oreilles finement ourlées. Des yeux charmants, à la fois expressifs et langoureux, estompés de longs cils qui en augmentaient la douceur. Le nez d'une ligne irréprochable, avec deux ailes d'un blanc rosé et le bout carré, d'un adorable retroussis. Un coup de pouce de sculpteur qui donnait à ce petit nez l'air crâne d'un chasseur d'Afrique portant de côté son bonnet de policc. La taille longue d'une échancrure décidée, sans un pli. Une cuirasse d'acier fondu sur un marbre.

Et Jeanne restait rêveuse.

« Il suffit quelquefois d'une idée pour faire fortune. »

Cet axiome hantait son esprit. Elle cherchait l'idée...

Les Anglais n'avaient point encore étendu sur l'Egypte un protectorat qui ne tardera pas à créer une Irlande sur le sol africain.

Nul ne pouvait prévoir que les fellahs, manquant même de pommes de terre, finiraient par faire du

bouillon de momie et pulvériseraient les pyramides pour en fabriquer du pain de ménage.

L'Orient jouissait de tout son prestige. On parlait des grandes fortunes réalisées en Egypte et en Turquie par des fournisseurs audacieux. Celui-ci avait cent millions, l'autre cinquante seulement. Ernest Bey, ancien garçon maçon, revenait avec cinq cent mille francs de rente ; Amédée-Pacha, autrefois marchand d'habits, venait d'acheter une terre de plusieurs millions dans Seine-et-Oise.

Mais que proposer aux Turcs, et aux Egyptiens ? Chemins de fer, téléphone, ameublements, boîtes à musique, ils ont tout ce que la civilisation peut offrir d'utile et d'agréable à ceux qui ont les moyens de satisfaire leurs désirs.

Alors, Jeanne pensa aux femmes.

Là-bas comme ici on a tout fait pour les hommes ; pour les femmes, rien.

Elles sont enfermées dans le harem ; leur jeunesse se consume dans la mélancolie et dans la solitude. Elles ont un mari pour dix, pour cinquante, pour cent femmes. Qu'importent les jardins enchantés, le ciel bleu, les bassins, les fontaines, les oiseaux aux mille couleurs ?

Evidemment, ces belles cloîtrées ont toutes du « vague à l'âme ». Leur cœur soupire ; elles

lèvent les yeux au ciel et pleurent sur leur beauté.

Ce vague à l'âme, il faut le combler ; il faut ramener ces beaux yeux sur la terre et sécher les larmes qui leur échappent.

M^{me} Tussor frappa dans ses mains et dit : j'ai trouvé !

Huit jours après, dix caisses énormes arrivaient à la gare de Lyon. M^{me} Tussor partait pour l'Égypte.

La scène des adieux avec Hector de Gardenia fut quelque peu mystérieuse.

— Je pars, dit M^{me} Tussor.

— Où vas-tu ?

— Faire fortune en Orient.

— Par quel moyen ?

— Cela ne te regarde pas.

— Tu es belle... tu vas me tromper... te donner à quelque turban de ces pays-là !...

— Mon ami, dit Jeanne, je te jure sur les cendres de ma mère que je n'appartiendrai à aucun homme pendant toute la durée de mon voyage.

— Mais que vas-tu faire ?

— Du commerce.

— Il y a commerce et commerce.

Jeanne Tussor prit un air de supériorité.

— Mon ami, dit-elle, savez-vous ce que c'est que la statistique ?

— Non, répondit Hector en ouvrant de grands yeux.

— Eh bien ! la statistique est la connaissance approfondie de la situation respective et comparative de chaque État.

— Ah ! fit Hector.

— L'histoire est la statistique en mouvement, et la statistique est l'histoire en repos.

— Tiens ! tiens !

Jeanne continua, du ton d'un professeur en Sorbonne :

— Quand on connaît la denrée qui fait défaut sur un marché et qu'on se met en mesure de la fournir en temps utile, et avant tout autre, on est sûr de faire fortune.

— C'est bien possible.

— Donc, je pars, et je reviendrai riche.

Quelques jours après, Jeanne débarquait à Alexandrie. Elle s'était munie de plusieurs lettres de recommandation, et Khalil-Bey l'avait chaudement recommandée à plusieurs de ses amis.

La jeune Parisienne obtint au Caire un succès fou. Le *Levant* parla de la belle M^{me} Tussor dans les termes les plus flatteurs ; même la *Gazette des Eu-*

nuques ne put s'empêcher de rendre justice à sa beauté.

Mais ce n'est point auprès des hommes que M^{me} Tussor obtint le plus grand succès.

En sa qualité de femme, elle pénétrait dans tous les harems, et les sultanes, les grandes dames, les épouses comme les esclaves raffolaient de la délicieuse étrangère. C'était à qui l'aurait, à qui lui ferait fête.

Elle ne sortait jamais d'un harem sans avoir été comblée de cadeaux. Les dames turques lui donnaient tous leurs bijoux ; bracelets, bagues, colliers, boucles d'oreilles arrivaient par centaines chez M^{me} Tussor.

La police du vice-roi finit par se préoccuper de cet engouement sans exemple.

On avait remarqué que, dans toutes ses visites, M^{me} Tussor emportait un petit sac de maroquin. Evidemment, ce sac contenait des cadeaux pour les dames, et les dames, en échange, le remplissaient de bijoux.

On voulut avoir la clef du mystère et, un matin que M^{me} Tussor se disposait à pénétrer dans le harem du ministre des affaires étrangères, le chef de la police, Krapul-Effendi, fit saisir le sac, qu'on porta au Grand Conseil.

A cette époque, des crimes retentissants venaient d'être commis à Paris. Il n'était question que de femmes coupées en morceaux et de cadavres masculins transportés par parcelles et jetés à l'eau.

Quand les officiers de justice ouvrirent le sac, ils poussèrent un cri d'horreur. Le ministre de la justice, appelé à la hâte, changea de couleur et fit arrêter M^{me} Tussor, comme coupable de mutilation.

La belle Parisienne en appela aussitôt au tribunal consulaire. Les magistrats qui composaient cette commission mixte n'eurent pas de peine à démontrer à la justice musulmane que les débris humains qu'on venait de saisir n'étaient que des objets d'art et qu'ils n'avaient jamais vécu.

Cependant, M^{me} Tussor reçut l'ordre de quitter le pays dans les vingt-quatre heures.

Avant de partir, elle vendit ce qui lui restait de marchandises à quelques eunuques enrichis qui, depuis ce jour, marchent fièrement dans la rue.

Hector de Gardenia attendait Jeanne à la gare. Quand elle déballa ses malles, le gentilhomme fut ébloui. Jeanne rapportait une véritable cargaison de pierreries de toute dimension et de toute couleur. Elle en réalisa pour plus d'un million, tout en conservant un grand nombre de parures pour son embellissement personnel.



Bien qu'assez riche pour vivre de ses rentes, M^{me} Tussor, naturellement active et laborieuse, a monté à Aubervilliers une grande fabrique de caoutchouc auquel elle a donné le nom d'un des derniers romans de Zola.

LE VICE DÉVOILÉ

I

AVENTURES PARISIENNES

24. Alors le Seigneur
fit descendre du ciel sur
Sodome et sur Gomorrhe
une pluie de soufre et de
feu.

25. Et il perdit ces villes
avec tous leurs habitants,
tout le pays à l'entour
avec ceux qui l'habitaient
et tout ce qui avait quel-
que verdure sur la terre.

(GENÈSE.)

Ah ! villes de l'enfer, folles dans leurs désirs :
Là, chaque heure inventait de monstrueux plaisirs,
Chaque toit recélait quelque mystère immonde,
Et, comme un double ulcère, elles souillaient le monde.
C'est alors que passa le nuage noirci
Et qu'une voix du ciel lui cria : c'est ici !

Les observateurs qui connaissent les bouges de
Paris et qui sont au courant des secrets qu'ignore

même la police seraient en droit de s'étonner de l'indifférence que garde aujourd'hui le feu du ciel.

Quand tout dort cependant, au front de nos cités
On voit glisser encore quelques pâles clartés,
Lampes de la débauche, en naissant disparues,
Derniers feux des festins oubliés dans les rues...

Je raconterai peut-être un de ces jours les mystères de la rue Rochefoucault, les saturnales de la table d'hôte de la comtesse de X..., une comtesse des Batignolles, qui réunit de singuliers échantillons des deux sexes. Ce qu'on voit dans une goutte d'eau n'est rien à côté de ce qu'on voit dans son alcôve. Les gens bénévoles qui s'étonnent à la lecture de *Nana* et de *Pot-Bouille* ne se doutent pas que ces études consciencieuses ne sont que du Bernardin de Saint-Pierre à côté de la réalité.

Quant au feu du ciel, il n'en reste plus ; Flammation a tout pris.

On remarquait depuis trois ou quatre ans, sur la terrasse de Versailles, une jeune fille d'une beauté exceptionnelle se promenant avec sa mère, veuve d'un capitaine tué à Sedan. Toutes deux vivaient d'une petite rente absolument insuffisante, cinq ou six cents francs, auxquels s'ajoutait le produit de leur travail.

Quand Jeanne passait dans la rue, il y avait comme un silence d'admiration stupéfaite.

— Qu'elle est jolie ! disaient les dames.

— La ravissante fille ! disaient les hommes.

— Nom de Dieu ! disaient les gens du peuple.

Cependant, Jeanne allait avoir vingt ans, et personne ne se présentait pour demander sa main. Il n'y a plus que les ouvriers qui aient le courage d'épouser des filles sans le sou ; les jeunes gens sans patrimoine, reçus pharmaciens, avocats, médecins, vétérinaires ; les contrôleurs de l'enregistrement, employés des postes et télégraphes, inspecteurs des halles et marchés ou autres fonctionnaires publics ne convolent guère, à moins de trouver une dot de cent mille francs. Aux officiers, l'Etat même impose le célibat, s'il ne peuvent justifier de la dot réglementaire. Et les filles restent filles, sèchent sur pied, n'ayant même plus la ressource du *divin époux*, depuis qu'on ferme les couvents. Dieu étant démodé, il ne leur reste que Vénus, laquelle ne peut même plus caser tout son personnel.

Un vieux gentilhomme, le marquis de la Marmite, s'était assis plusieurs fois à côté de M^{me} Gontier, la mère de Jeanne. Il avait entamé la conversation sur la pluie et le beau temps, puis il en était venu aux confidences. D'une grande fortune dissipée, il lui

restait encore une situation enviable pour beaucoup ; mais, revenu des choses de ce monde, il s'était retiré à Versailles pour y finir paisiblement ses jours, désormais comptés.

M^{me} Gontier s'était ouverte à cet ami du hasard. Un gentilhomme, un marquis l'aiderait peut-être à caser sa fille. En tout cas, ses conseils pouvaient être utiles.

La brave dame sollicitait depuis six ans un débit de tabac auquel elle avait droit. Son mari était chevalier de la Légion d'honneur, il était tombé sur le champ de bataille. Mais on donnait les débits de tabac à des maîtresses de gens en place, à d'anciennes danseuses.

M^{me} de M..., veuve d'un général, il est vrai, mais jouissant d'une fortune relativement considérable, avait trois débits à elle seule !

Le marquis s'indignait et promettait de mettre en jeu certaines influences dont il disposait encore.

Là-dessus, on faisait deux ou trois tours de terrasse. Le marquis reconduisait M^{me} Gontier et sa fille jusqu'à leur porte, s'inclinait respectueusement et regagnait son domicile.

Le temps se passait ainsi. Les années tombaient une à une dans le sablier, et Jeanne restait sans mari.

Un jour — elle avait alors vingt-trois ans, — le marquis de la Marmite lui dit : — Jeanne, ma chère Jeanne, vous resterez demoiselle !...

Et la jeune fille, se regardant le soir dans la glace de la grande chambre qu'elle occupait avec sa mère, se mit à penser que les hommes sont une race vraiment ignoble, puisqu'ils dédaignent ce que Dieu a fait beau pour courir après ce que la corruption a fait riche !

Le lendemain, le marquis prit à part M^{me} Gontier.

— Il m'est venu une idée, lui dit-il. Je n'ai pas de famille, tout au plus des parents éloignés, que je ne connais même pas de vue. Me voici vieux, soixante-deux ans bientôt. Je veux laisser à votre fille, à notre adorable Jeanne, le peu qui me reste, c'est-à-dire pas grand'chose, et mon titre, qui, malgré le bouleversement social, n'a pas perdu toute valeur.

— Mais comment cela ? demanda M^{me} Gontier.

— Il n'y a pas deux moyens. Nous avons vainement cherché un mari pour Jeanne. Son admirable beauté a été impuissante. Marquise, avec quelques rentes, elle pourra aller dans un certain monde... et, comme j'ai peu de temps à vivre, je ne doute pas qu'après moi elle ne trouve à se marier convenablement. Réfléchissez à ma proposition.

M^{me} Gontier était tout effarée. Jeanne pleura huit jours, puis les bancs furent publiés et M^{lle} Gontier devint la marquise de la Marmite de Vieux-Préau.

La première nuit de noces ne fut marquée par aucun incident sérieux. Quelqu'un qui eût été placé dans une pièce voisine n'aurait entendu que ces mots : — Ah ! charmante !... charmante !...

— Mais, monsieur...

— Charmante !

— Vous allez me faire enrhummer...

— Charmante, charmante !

Le lendemain, même histoire.

A onze heures et demie, le marquis accompagna sa jeune épouse dans l'unique chambre de son appartement. Il l'aida à quitter sa toilette de ville, la fit asseoir sur son genou et s'écria comme la veille : charmante !

Il se mirent au lit, et là encore, le marquis reprenait son refrain : charmante ! charmante !

Après huit jours d'admiration continuelle, le vieux gentilhomme prit un air solonnel.

— Marquise, dit-il à sa femme, je connais le monde, je connais la vie, je connais les femmes. Il faut bien nous avouer que je ne serai jamais un mari pour vous... tout au plus un ami. Si soignée qu'ait été votre éducation, si excellents que soient

les principes que vous a inculqués votre respectable mère, il est certain pour moi que tôt ou tard vous prendrez un amant.

— Oh ! monsieur !

Le marquis eut un sourire à la fois bienveillant et mélancolique.

— C'est la nature qui le veut, continua-t-il avec douceur. Écoutons sa voix. Il serait désolant que tant de trésors restassent cachés, tant de beauté inexplorées. Je n'ai pas entendu faire de vous une victime. Donc, je vous pardonne d'avance.

— Mais, monsieur le marquis...

— Mon aïeule, Yvonne-Jehanne de la Marmite, duchesse de la Crémaillère, a eu pour amants Richelieu, Fouquet, Colbert et Dufrény. Ma grand'tante Annette-Thérèse-Coryzandre de la Marmite, entichée de philosophie, a dérogé avec Diderot d'abord, avec ses paysans ensuite... Ces débordements appartiennent à l'histoire, et je n'entends pas que mon épouse manque aux traditions de notre famille. Seulement, nous vivons à une époque de matérialisme. Il faut aller à l'utile. Une fantaisie peut coûter cher. J'entends donc, ma chère et adorable Jeanne, être votre conseiller dans cette affaire ; je veux adoucir votre chute en la préparant et asseoir une gloire certaine sur une faute inévitable... Je vous présenterai deux ou trois de mes amis : le baron de Marlou-le-Roi...



cent mille francs de rente... M. de la Bécardière, propriétaire du château des Cantharides... grande fortune aussi... et enfin, ce qui vaudrait mieux pour vous et pour moi, un banquier russe, M. Porkenkoff, qui a amassé une fortune immense par un sage accaparement des blés et des huiles... Je ne vous impose personne. Je ne demande qu'à guider votre choix...

— Vous êtes un infâme ! s'écria Jeanne épouvantée.

Le marquis se leva brusquement.

— Pas de vilains mots, dit-il ; la vérité est que, quand je vous ai épousée, il me restait six cents francs, produit de la vente de mon dernier bijou de famille... J'ai attendu, pour vous parler comme je viens de le faire, d'être arrivé à mes derniers sous... En supposant que j'aie de quoi vivre, le jour viendrait fatalement où, après une lutte plus ou moins longue, vous céderiez à un homme... et ce serait ne pas avoir de chance que d'être tombé sur une exception. Or, puisque je ne puis empêcher ce qui doit être, autant que ce soit tout de suite que plus tard...

Jeanne jeta un manteau sur ses épaules, saisit son chapeau et courut chez sa mère. Elle se jeta dans ses bras en sanglotant.

— Il veut me vendre ! dit-elle.

M^{me} Gontier écouta le récit que lui fit sa fille,

puis, étendant la main, elle prit un papier sur la cheminée.

— Nous sommes sauvées, lui dit-elle.

— Comment cela ?

— M. Doris, le député, a enfin obtenu ce que je demandais depuis si longtemps... j'ai un débit de tabac... douze à quinze cents francs par an.

— Avec toi, c'est la richesse, dit Jeanne.

Quelques mois plus tard, Jeanne sortait en tremblant d'une maison située à l'extrémité de la ville. Là demeurait Gontran de Fort-Lapin, sous-lieutenant de chasseurs. Il avait longtemps fait la cour à la jeune femme. Elle avait lutté, puis s'était lassée. Gontran l'aimait, elle aimait Gontran. Un jour, elle était entrée chez lui — et les volets s'étaient fermés...

En sortant du rendez-vous, Jeanne se hâtait, un voile épais jeté sur sa figure ; mais un vieillard à l'aspect misérable, qui la guettait dans la rue, lui appuya deux doigts sur le bras et lui dit en ricanant :

— Voila donc la vertu !... Ah ! marquise, si vous m'aviez écouté, vous ne seriez pas plus coupable... et nous tiendrions notre rang dans le monde !...

Si quelqu'un me demande ce que le feu du ciel

pourrait avoir à faire en la circonstance, je lui répondrai qu'il ne faut pas être si pressé. Cette histoire n'est qu'un préambule... La suite à un prochain numéro !

II

LE TRAQUENARD

Avez-vous vu le prie-Dieu du musée Cluny ? Dès qu'on s'y agenouille, l'appuie-main s'ouvre brusquement et un grand diable en sort, qui s'agite en tirant la langue et en poussant des sifflements. On reconstruit facilement le passé de cet instrument du moyen-âge, Plus d'une fois, à l'époque de la sorcellerie et des exorcismes, ce prie-Dieu a livré des femmes évanouies à quelque moine peu scrupuleux. Le confesseur ordonnait une pénitence ; il annonçait une *épreuve*. Tremblante, affolée, une jeune vierge se rendait au fond d'une chapelle où la lumière ne pénétrait qu'à travers d'épais vitraux. Elle s'agenouillait pour implorer la miséricorde divine, et tout à coup Satan surgissait horrible, menaçant. La fille tombait en poussant un cri ; elle était à qui voulait.

Michelet, dans la *Sorcière*, a raconté ces histoires

de cloîtres ; il a fouillé les mystères de cette obscurité pleine d'épouvantes :

« C'est le sabbat. Les breuvages d'illusion, avec leur dangereux mélange de belladone, paraissaient-ils déjà ? Quelles boissons circulaient ? Le cidre capiteux ou le poiré ? Tous deux ont commencé au douzième siècle.

» La danse tournoyante complétait le premier degré de l'ivresse. La vieille n'était plus vieille. Miracle de Satan. Elle était femme encore, et désirable, confusément aimée.

• « L'autel, l'hostie apparaissait. La femme elle-même. De son corps prosterné, de sa personne humiliée, elle s'offrait. Sur ses reins, un démon officiait, disait le *Credo*, faisait l'offrande. »

Pour être complètement édifié, il faut lire l'histoire de Gaffridi, des religieuses de Loudun, du père Girard, de Madeleine Bavent et de M^{lle} Cadière. On y suivra avec intérêt le développement de l'hystérie religieuse, les recherches et les complications du nu dans les couvents où on entassait les filles sans briser leur tempérament.

La nature hurlait sous la robe grise et le confesseur affolé se vautrait dans la chair.

Un monastère fut fondé à Louviers par une dame.

de Rouen, veuve du procureur Hennequin, pendu pour escroquerie.

Le vieux prêtre David dirigea la nouvelle fondation. Cet homme avait des idées fort étranges de la pureté. Il prêchait la nudité qu'Adam eut dans son innocence. Dociles à ses leçons, les religieuses du cloître de Louviers, pour dompter et humilier les novices, exigeaient que ces jeunes Eves revinsent à l'état de la mère commune. On les exerçait ainsi dans les jardins réservés et à la chapelle même.

Madeleine qui, à seize ans, avait été reçue novice, était trop fière, trop pure peut-être, pour subir cette vie. Elle fut punie pour avoir, à la communion, caché son sein avec la nappe de l'autel.

Le père David avait pour doctrine que « le corps ne peut souiller l'âme. Il faut, *par le péché* qui rend humble, tuer le péché. » Les religieuses, imbues de ces doctrines, les pratiquaient sans bruit.

C'est ce qu'on fait aujourd'hui dans les maisons de tolérance.

L'honorable M. Cabirous, propriétaire à Sorgues, avait lu toutes ces histoires de couvent. Délaisse par M^{me} Cabirous, qui exerçait à Paris la profession de femme libre sous le pseudonyme de comtesse de Lamourette, 28 *bis*, boulevard Hausmann,

le bonhomme faisait une grande consommation de servantes et de faucheuses. Mais, en avançant en âge, il voulut tâter d'un régal plus fin. A cinquante ans, on recherche les primeurs.

Cabirous avait lu l'histoire du prieur d'Arles en Roussillon qui, pieusement, induisait à mal toutes les jeunes filles du pays.

Dans un coin désert, au fond de la sacristie d'une chapelle isolée — tout au bout du cloître — le prieur avait ménagé un *buen retiro*, une petite pièce à peine éclairée par une rosace de couleur foncée. Un tapis moelleux garnissait le parquet. Au fond, un lit large et bas, recouvert d'une étoffe de soie bleue. Puis, une sorte d'autel avec des bouquets aux parfums pénétrants.

Quand le prieur avait terrorisé une jeune âme dans son confessionnal, il lui ordonnait de venir faire pénitence à la chapelle. Avant d'entrer, la fillette devait vider le calice et se dépouiller de tous ses vêtements. Une fois grisée par une boisson capiteuse et, toute nue, dans cette pièce mystique, parfumée, elle tombait en extase dans les bras qui s'ouvraient à elle.

Cabirous fit préparer, dans un pavillon au fond de son jardin, une pièce imitée de la description qu'il avait lue. Et comme il était épris d'une fillette

de quinze ans, jolie comme un cœur, fille d'un fermier des environs, il lui proposa de lui faire voir l'archange Gabriel.

La petite accepta. Cabirous lui versa deux verres de champagne, la fit entrer dans son boudoir et lui recommanda de faire un bout de prière.

Tandis que la jeune fille se préparait dévotieusement à affronter l'apparition, Cabirous, à la hâte, se travestissait en Séraphin.

Au bout de quelques instants, une petite porte s'ouvrit sans faire de bruit, et la jeune paysanne, stupéfaite, vit entrer un gros homme tout nu, avec deux grandes ailes en plumes blanches qui lui pendaient dans le dos. Mais, sous la perruque blonde dont les boucles retombaient sur ses épaules, la fillette reconnut vite Cabirous.

— Ah ! le pauvre s'écria-t-elle, il a vendu ses habits !

— Vous vous trompez, mon enfant, murmura Cabirous, je suis l'ange Gabriel.

— Sur ma foi, reprit la paysanne, l'ange a donc mangé de l'ail ?

Et appliquant une paire de gifles au vieux farceur, elle s'enfuit en riant.

Ce Cabirous vient d'être arrêté, très-arrêté. Il est très-compromis dans l'affaire de l'Ile-sur-Sorgues.

III

UN GENDRE CONTROLÉ

M. Dugluant-Valinière, après avoir fait ses études au séminaire de Condom, hésita quelque temps avant de renoncer à la carrière ecclésiastique pour entrer dans la magistrature. Pressé par la famille qui caressait pour Dugluant l'espoir d'un beau mariage, il renonça à la soutane pour prendre la robe.

En effet, nommé juge à Mézidon, le 3 décembre 1852, Dugluant-Valinière épousa M^{lle} Claire-Adélaïde du Détour, fille de M. Collin du Détour, président du tribunal de L... La nouvelle mariée était bien la plus hideuse créature que pût rêver un ennemi des plaisirs de la chair. Longue, maigre et sèche, Adélaïde avait une moustache de lycéen de rhétorique, la tête allongée comme un bonnet de coton gonflé de gaz. Un nez en lame de couteau, un nez de huit centimètres de long, les narines serrées comme deux quittances collées ensemble et laissant cependant entrevoir un cartilage rougeâtre, toujours enflammé, avec de petites croûtes d'un jaune foncé. De petits yeux couleur d'eau de savon, sans cils, enca-

drés de paupières malades attristaient encore cette figure de cauchemar. Les sourcils étaient indiqués par deux raies plus foncées que la peau du front étroit et traversé de lignes brisées comme s'il eût été resserré par les tempes. Un buste de bois aussi plat par devant que par derrière, aucune trace de hanches, les pieds comme des étagères. La bonne qui avait élevé M^{lle} Adélaïde disait naïvement qu'elle n'avait jamais pu donner le fouet à mademoiselle parce qu'elle se serait fait mal à la main. A cet endroit même, ordinairement charnu, la peau adhéraît aux os.

Mais comme six cent mille francs de dot engraisaient Adélaïde, Dugluant-Valinière la conduisit à l'autel. Le lendemain de son mariage, le courageux magistrat paraissait souffrant, et, comme on le pressait de questions, il répondit évasivement qu'il s'était coupé.

Chose incroyable, deux ans après, une fille naquit de ce hideux accouplement.

Là devait s'arrêter l'effort d'Adélaïde. Elle ne put survivre à cette fécondité inattendue et mourut après ses couches.

Dugluant ne la remplaça pas. Il avait fait ses preuves. C'est tout ce qu'il voulait.

Par un de ces jeux de la nature qui déroutent

l'auteur des Rougon-Macquart, la fille du magistrat grandit en force et en beauté. A dix-huit ans, c'était une véritable merveille. Tous les jeunes gens de Mézidon en étaient épris. On faisait la haie à la sortie de la messe pour la voir passer. Modeste et réservée autant qu'élégante et jolie, M^{lle} Berthe Duglant-Valinière traversait ce courant d'admiration sans en être impressionnée. A vingt ans seulement son petit cœur se mit à parler. Le fils du préfet, un beau jeune homme fort vigoureux, M. Edmond de Richefourrure, lui fit la cour, demanda sa main et l'obtint — conditionnellement.

Ce qui séduisait le plus le bel Edmond, après les charmes de M^{lle} Berthe, c'était l'absence de belle-mère. Il avait pris, au théâtre et dans la vie, l'horreur de ce fantôme du foyer qui montre continuellement à l'amoureux ce que sera plus tard celle dont il est épris et qu'il voit vieille et déformée sous les traits de sa mère. Évidemment, ce n'eût pas été le cas pour la fille du magistrat ; mais M. de Richefourrure n'en pouvait juger, puisqu'il n'avait jamais connu M^{me} Adélaïde.

La condition imposée par le magistrat de Mézidon devient d'un usage fréquent dans les familles. La jeunesse est si débauchée, que les parents ont de bonnes raisons de se défier. Il faut savoir si le mari

qu'on donne à sa fille réunit bien les conditions exigées pour le mariage, s'il ne cache pas quelque infirmité. On tient à avoir de petits enfants sains et robustes et, la plupart du temps, le médecin de la maison est chargé d'une inspection prudente.

Le docteur Mucillage, le Bouchard de la ville, fit connaître à M. de Richefourrure la volonté de M. Dugluant.

Le fils du préfet répondit en riant qu'il ne voyait à cela aucun inconvénient. A l'heure fixée, il se présenta chez le beau-père ; on tira les verroux et le bel Edmond se mit en costume de bain.

— Superbe ! s'écria le docteur, voilà un bel échantillon de la race gauloise.

— Oui... oui... c'est un bel homme, ajouta M. Dugluant-Valinière. Je n'en ai jamais vu de pareil au séminaire de Condom.

Et, rendant hommage à la beauté, il prit un baiser sur l'épaule de son gendre.

Celui-ci fit un soubresaut et lui appliqua une paire de gifles à faire tourner une obélisque.

— Animal ! manant ! hurla le président.

En un clin d'œil, Edmond eut remis ses habits et prit une course de chien qui traîne une casserole.

Inutile de dire que le mariage fut rompu.

— Berthe est cependant bien jolie, disait quelqu'un au jeune Richefourrure.

- Sans doute... et je la regrette sincèrement.
- Puis... il n'y a pas de belle-mère...
- C'est vrai, répond le jeune homme en soupirant, mais j'aime encore mieux une belle-mère... qu'un oncle !

LA GANGRÈNE DU VICE

M. Cagot de la Nusière, d'une vieille famille de robe, s'était toujours fait remarquer par une rigoureuse pratique de ses devoirs religieux. Grand, maigre et toujours solennel dans sa démarche, il affichait un détachement profond de toutes les joies de ce monde. Obséquieux jusqu'à l'humilité vis-à-vis de tout ce qui se rattachait à l'Eglise ou au pouvoir déchu, il se rattrapait sur tous ceux qui lui tombaient sous la main dans l'enceinte de Thémis. Jamais magistrat hargneux, hautain et constipé, ne poussa plus loin que lui la morgue et l'implacabilité. On eût dit qu'il n'avait passé la robe que pour faire le plus de mal possible.

Sa femme était digne de lui. D'une laideur invraisemblable, conçue entre une réquisitoire et un casier judiciaire, élevée entre un « attendu » et un « considérant », elle avait l'air d'un vieux greffier travesti en garde-malade.

Ce couple clérical était resté stérile, Dieu n'ayant pas béni ses efforts.

Cagot de la Nusièrre était président de cour d'appel à X..., chef-lieu d'un des départements les plus importants. Son rêve était de venir à Paris, et il était sur le point d'y être appelé quand l'empire, qu'il avait bassement servi, tant dans les commissions mixtes que dans les divers postes auxquels l'appela la confiance du gouvernement, tomba lourdement, humiliant à la fois et le drapeau tricolore, qu'il avait conduit à la défaite et le drapeau blanc, qu'il arborait pour demander merci.

Cagot se crut perdu, Lui qui rêvait de la cour de cassation, lui qui voyait déjà le petit macaron de sa boutonnière se développer en un large ruban rouge passé sous la cravate blanche, il allait sans doute être mis à pied comme un simple domestique convaincu d'avoir fait danser l'anse du Code pénal.

Ses collègues le rassurèrent. Il fallait tenir bon, se cramponner à son siège. Peut-être verrait-on des temps meilleurs...

Les temps meilleurs, on ne les a encore vus ni d'un côté ni de l'autre.

Quoi qu'il en soit, M. et M^{me} Cagot de la Nusièrre avaient fait bonne contenance jusqu'à ces derniers temps.

Tout à coup, les deux ou trois cent mille habitants du chef-lieu apprennent avec stupéfaction que le magistrat clérical a été surpris par deux agents de

police au moment où il se livrait, à la nuit tombante, dans une allée d'une promenade publique et en compagnie d'un petit saltimbanque forain, à des actes d'une profonde immoralité.

Depuis quelque temps, des bruits singuliers couraient, d'autre part, sur le compte de M^{me} Cagot de la Nusièrre. Cette femme, naguère rigide et d'un abord glacial, s'était fait remarquer tout à coup par des allures extravagantes. Elle se maquillait.

A quarante-cinq ans, elle avait arboré le blanc des sultanes et le rouge de ville. Ses sourcils étaient passés à l'encre de Chine ; ses cheveux, teints en roux, s'étaient augmentés d'un chignon volumineux. On reconnaissait son passage à une forte odeur de musc et de patchouli. Enfin c'était une transformation complète.

Les mauvaises langues prétendaient que M^e X..., l'avoué, et M^e Z..., l'avocat, n'avaient pas craint de porter le déshonneur chez M. le président. On assurait même que M^{me} Cagot de la Nusièrre s'était affolée d'un commis d'une maison de nouveautés et qu'elle lui donnait de l'argent...

Toute la haute société de la ville, l'archevêque, deux banquiers, trois sénateurs royalistes, le président de la Société philomathique, se mirent en mouvement pour étouffer le scandale du Mail. Le jour-

nal clérical de la ville cria à la calomnie ; un médecin légiste parla d'un accès de folie causé par l'abus des pratiques austères. Bref. M. Cagot de la Nusièrè donna sa démission *pour raisons de santé*, le petit saltimbanque reçut trois cents francs pour filer au plus vite, — et l'on parla d'autre chose.

L'ex-président habite une propriété à quelques lieues de la ville, mais sa femme vient deux fois par semaine retrouver son *petit calicot*, qui a quitté le magasin et ne travaille plus. On l'a rencontrée plus d'une fois en voiture, sur des chemins écartés, dans les environs de la ville. Les stores étaient baissés, et l'œil du passant pouvait apercevoir sur le siège du fond une femme qui se cachait la figure et qui laissait après elle une longue traînée des parfums les plus saisissants.

Voici ce qui s'était passé :

Le fils d'un négociant de la ville, M. Desbords, avait épousé par amour une de ses cousines.

M. Desbords appartenait au parti libéral, presque républicain. Sa cousine, au contraire, élevée au couvent, subissait l'influence de sa mère, veuve et dévote, dont la maison était une jésuitière classée dans les livres de l'ordre sous le numéro 6709. C'est chez elle que descendaient les moines mendiants, les dominicains en voyage, les maristes qui changeaient

de résidence et les prêtres poursuivis qui passaient à l'étranger sous de faux noms.

La belle-mère espérait ramener M. Desbords à d'autres opinions que celles qu'il avait affichées jusque-là, et surtout à de meilleurs sentiments envers les membres chaussés ou déchaussés du clergé de tout ordre et de toute nationalité.

Ses calculs furent déjoués. Son gendre voulut être maître chez lui. Quoique fort épris de sa jeune femme, il n'hésita pas à interdire à la belle-mère l'entrée de sa maison. Il y eut des scènes et des larmes. L'autre voyait sa fille en secret et lui persuada de refuser à son mari l'accès de sa chambre à coucher.

Un jour, la jeune femme céda aux instigations de deux congréganistes expulsés qui la menaçaient de l'enfer. Affolée, elle quitta la maison de son mari pour se retirer chez sa mère.

M. Desbords réclama sa femme ; la cléricaille résista. Il y eut procès en séparation. On plaida les habitudes de violence, l'incompatibilité d'humeur et les injures graves.

M. Cagot de la Nusièrre n'hésita pas. Il revisa le jugement de première instance, qui rendait la femme au mari, et, en termes haineux où s'épancha toute sa bile jésuitique, il prononça la séparation.

M. Desbords faillit en devenir fou. Puis il lui passa

par la tête une idée de vengeance saugrenue, une idée d'esprit malade.

Dans un voyage qu'il fit à Paris, il acheta une quantité prodigieuse d'images et de photographies obscènes, et aussi ces livres immondes qu'on allait autrefois chercher en Hollande et qui, aujourd'hui, se vendent à peu près librement chez certains libraires de la capitale.

Puis, il procéda graduellement.

Il mit d'abord sous enveloppe la photographie d'une belle fille nue et il l'adressa *franco* : « A M^{me} Cagot de la Nusièrre, en son hôtel, rue de la Grande-Intendance, à X...

Le lendemain, il expédia une image représentant un jeune homme aux pieds d'une dame prête à se livrer. Il y avait bien quelques *nus*, mais rien de trop brutal.

Et, avec une persistance de maniaque, il alla *crescendo* dans ses envois.

Le tour des *groupes* arriva au bout d'un mois, puis, tout ce que l'imagination d'un Sade en délire pourrait inventer de plus monstrueux fut adressé à M^{me} la présidente.

Quand Desbords crut le terrain suffisamment préparé, il passa aux livres. M^{me} Cagot reçut toute la collection de Kistemackers, puis les dernières publications faites à Bruxelles par Poulet-Malassis ; après

Casanova, Sade et Mirabeau, elle reçut les œuvres secrètes d'Henri Monnier...

Quand la présidente reçut le premier envoi, elle jeta la photographie en murmurant :

— Quelle horreur !

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda Cagot.

— Une impertinence, une saleté.

Il ramassa le petit carré de carton, devint pâle de colère et, le déchirant en menus morceaux, il en jeta les débris dans la cheminée.

Le lendemain, scène d'amour en lithographie.

— C'est trop fort, fit la présidente. Et elle ajouta mentalement : Au moins, ceux-ci sont à peu près habillés !

M. de la Nusière, furieux, recommanda à sa femme de lui remettre tout ce qu'on lui enverrait ainsi. Quand il en aurait un paquet suffisant, il déposerait une plainte chez le commissaire central, et l'on arriverait à découvrir le misérable auteur de ces envois anonymes.

De sorte que, tous les jours, M^{me} Cagot ajoutait une photographie à sa collection.

Une nuit, qu'elle ne pouvait s'endormir, elle se leva et se mit à considérer, l'une après l'autre, toutes les obscénités que lui avait apportées la poste.

— Est-il possible, disait-elle, que de pareilles choses puissent se passer ?

Elle devint très-rouge ; le sang lui monta aux tempes et, se remettant au lit, elle serra Cagot dans ses bras.

La librairie fit enfin son entrée dans le ménage clérical.

— Mon ami, demanda la présidente, est-ce bientôt que vous irez porter tout cela chez le commissaire de police ?

— Heu ! fit le magistrat, j'ai réfléchi... Il pourrait y avoir là une source de scandale. Je ne voudrais pas voir mon nom mêlé à une affaire de ce genre.

— Alors... faut-il jeter ces ordures ?

— Non, non, je réfléchirai encore.

Et un jour que Desbords, occupé ailleurs, n'avait rien mis à la poste, la présidente demanda à sa femme de chambre ;

— Il n'est rien venu pour moi, ce matin ?

— Non, madame.

— C'est étonnant, fit M^{me} Cagot avec dépit.

On sait le reste. Le venin de la corruption s'infiltra peu à peu dans ces cervelles troublées. La femme eut des rêves étranges, le mari des cauchemars hideux. Ils arrivèrent à se dire des cochonneries, et leur impuissance les mena à une véritable frénésie.

M^{me} la présidente prit presque de force l'avoué X... et le commis en nouveautés. Et lui, l'austère, le hautain catholique, l'orgueilleux magistrat, se fit pincer par un sergent de ville, sur un banc, en pleine ignominie.

On voit, par cette histoire, que les méchants sont punis tôt ou tard.

UNE SOIRÉE DANS LE MONDE

La baronne de Ventremol est une des femmes les plus respectables du faubourg Saint-Honoré. Elle suit régulièrement les offices avec ses deux filles, Pauline et Jehanne, âgées, l'une de vingt ans, l'autre de dix-huit. M^{me} de Ventremol, quoique ayant dépassé la quarantaine, est encore fort appétissante, et n'était un petit air dédaigneux, un air de famille, du reste, qu'elle tient des comtes d'Artifroid, ses ancêtres, elle serait encore fort recherchée.

Entichée de sa noblesse, M^{me} de Ventremol a élevé ses filles dans l'idée qu'il y a deux variétés dans l'espèce humaine, les élus qui ont un titre et une particule, et le commun, bourgeois et manants, dont le nom se présente tout nu.

Elle cite un d'Artifroid qui figurait à la première croisade et un Ventremol, à qui saint Louis fit cadeau d'une tabatière enrichie de brillants.

Quant au baron de Ventremol, il fait partie du cercle Agricole et de l'Impérial ; il regrette la

royauté, et, faute de royauté, l'empire. C'est, du reste, un bon vivant, pas fier, grand conteur d'histoires de chasse et courant le guilledou quand les becs de gaz sont allumés.

Un matin, la baronne aperçut dans le plateau de l'antichambre une grande enveloppe qui lui parut contenir une invitation.

— Il faut pourtant, se dit-elle, que je sache une bonne fois où mon mari passe ses soirées. Une femme doit respecter le secret des lettres, mais une invitation est chose banale... Cette enveloppe ne contient qu'une carte et le scrupule serait déplacé dans cette circonstance.

Ayant fait ces réflexions, la baronne fit sauter le cachet et lut :

« MONSIEUR LE BARON DE VENTREMOL,

» 6, rue du Colisée.

» M^{me} Blanche d'Austerlitz a l'honneur de vous
» inviter à passer la soirée chez elle, le samedi 4 oc-
» tobre. L'exhibition d'objets d'art est ouverte de
» neuf heures à quatre heures du matin. Grand dé-
» ballage de divinités japonaises.

» 89, rue Feydeau. »

— M^{me} d'Austerlitz ? fit la baronne. Qu'est-ce que cela peut bien être ? Noblesse de l'Empire évidemment. Ce n'est pas là que je chercherai des maris pour mes filles. Cependant il faut voir !

Elle entra dans le petit appartement où Pauline et Jehanne prenaient leur leçons de musique et d'anglais.

— Mes enfants, leur dit la baronne, nous irons samedi en soirée...

— Quel bonheur ! s'écrièrent les demoiselles en battant des mains.

— Seulement pas un mot à votre père...

— Il y sera ?

— Certainement, et comme il ne vous amène jamais nulle part, c'est une surprise que je veux lui faire.

Les demoiselles de Ventremol passèrent à essayer des toilettes les trois jours qui devaient s'écouler avant la date fixée pour la soirée de M^{me} Blanche d'Austerlitz.

Précisément, le baron avait annoncé qu'il dînerait au cercle.

A neuf heures et demie, M^{me} de Ventremol et « ses demoiselles » montèrent dans le landau.

La baronne portait une robe de soie mauve ; Pauline était en rose, et Jehanne en bleu avec des fleurs

dans les cheveux. Elles étaient gentilles à croquer.

— Rue Feydeau, 89, dit la baronne.

La voiture s'arrêta devant une maison élevée de cinq étages. La porte de la rue était ouverte à deux battants, et on apercevait l'escalier brillamment éclairé. Deux palmiers dans leur caisse ornaient le vestibule et un riche tapis recouvrait les marches.

Une femme de chambre attendait à l'entresol.

— M^{me} d'Austerlitz ! demanda la baronne.

— Donnez-vous la peine d'entrer, dit la bonne, madame va être à vous dans un instant.

Elle poussa la baronne et ses filles dans une sorte de boudoir tapissé de glaces du haut en bas. Un piano, deux fauteuils et un large divan composaient tout l'ameublement.

— Comme c'est beau ! dit Pauline, on se voit des pieds à la tête...

— Oui, ajouta Jehanne, mais où sont les invités ?

A ce moment, de grands éclats de rire éclatèrent dans une pièce voisine.

— Oh ! il y a beaucoup de dames arrivées, dit la baronne.

— Mais... je n'ai pas vu de messieurs ? objecta Pauline.

Un timbre retentit et la femme de chambre cria dans l'escalier :

— Un monsieur monte !

La baronne était tout effarée :

— Quelle singulière façon d'annoncer les invités ! murmura-t-elle. Décidément, cette noblesse de l'Empire ne nous ira jamais à la cheville...

La porte s'ouvrit et une femme d'une cinquantaine d'années entra dans le boudoir. Toilette somptueuse, éclatante. Des diamants partout ; aux oreilles, au cou et aux doigts.

Quant à la figure, un véritable pastel.

— Vous désirez me parlez, madame ?

— Madame d'Austerlitz ? fit la baronne avec une grande révérence.

— Elle-même.

— Je suis venue avec mes filles...

— Ces demoiselles sont à vous ?

— Oui, madame.

— Elles sont charmantes !

— C'est presque leur entrée dans le monde...

M^{me} d'Austerlitz leva les yeux au ciel.

— Je vous comprends, madame, dit-elle, c'est un sacrifice souvent pénible pour une mère... Ce sont sans doute des revers de fortune qui vous ont décidée ?

— Mais non, balbutia la baronne qui ne comprenait rien à la conversation.

— Comment se nomment-elles ! reprit M^{me} d'Austerlitz.

— Pauline et Jehanne.

— On les appellera Sapho et Camélia...

— Pourquoi cela ?

— C'est l'usage.

M^{me} de Ventremol allait demander une explication, quand une négresse splendide, les épaules et les bras nus, entra dans le petit salon.

— La monnaie de cent francs, s'il vous plaît, madame.

M^{me} d'Austerlitz rendit la monnaie.

— Dites donc à ces dames, fit-elle avec sévérité, de faire moins de bruit.

La négresse se retira, et par la porte entr'ouverte, la baronne entendit une voix qui disait :

— Une bouteille de champagne à la chambre Louis XIII !

— Un punch au salon chinois !

Complètement déroutée, la baronne s'écria :
Cette femme noire est très-belle.

— Elle a beaucoup de succès, répondit M^{me} d'Austerlitz ; mais il y a place à côté d'elle.

— C'est la reine de Taïti ?

— Non, c'est une fille du Sénégal.

— Ah !

M^{me} d'Austerlitz baissa tout-à-coup la voix :

— Eh bien ! si nous causions un peu de ces petites ?

— Volontiers, répondit la baronne, où est le salon ?

— Doucement, s'écria M^{me} d'Austerlitz, on n'entre pas comme cela tout de suite... il y a des formalités...

— Quelles formalités ?

M^{me} d'Austerlitz eut un tressaillement.

— Ah ! ça, madame, comment et pourquoi êtes-vous venue ici ?

— Mon Dieu ! répondit la baronne, j'ai trouvé une invitation adressée à mon mari... vous l'engagez à passer la soirée chez vous, et j'ai voulu le surprendre...

M^{me} d'Austerlitz se leva tout d'un trait :

— Sortez vite, madame, dit-elle. Si vous n'avez pas de voiture en bas on va aller vous en chercher une...

— Mais j'ai mon landau !

— Eh bien ! couvrez le visage de ces demoiselles et demandez l'escalier sans retourner la tête... vite ! vite !

M^{me} d'Austerlitz cria :

— Fermez toutes les portes !

La pauvre baronne eut alors comme une vision. Par une porte entr'ouverte, elle entrevit des femmes jeunes, décolletées, des bas de soie rose, bleue, gris-perle... Elle crut qu'elle allait s'évanouir.

Le landau reprit au grand trot le chemin de l'hôtel...

Le lendemain, la baronne alla trouver son confesseur. L'entrevue fut longue... Quand la baronne rentra chez elle, elle avait les yeux rouges. Elle dit à ses filles : — J'ai commis une grande faute en ouvrant une lettre adressée à votre père... Je ferai six mois de pénitence !

Elle tira une bouteille d'eau bénite qu'elle avait rapportée de la sacristie, et elle aspergea ses filles des pieds à la tête.

— Mes enfants, ajouta-t-elle, ne parlez jamais de cette soirée !

III

FANTAISIES ET CHRONIQUES

SOUVENIRS DE LA FÊTE DE SAINT-CLOUD

LA FEMME COLOSSE ET L'HOMME-SQUELETTE

Sept heures du matin. -- L'avenue de la Grande-Armée est déserte. — Deux employés de l'octroi gardent seuls la porte Maillot. — Les baraques dorment profondément.

L'HOMME-SQUELETTE, soulevant la toile de son petit établissement

— Hé ! cocher !

— Monsieur ?

— Approchez, s'il vous plaît. Vous allez me conduire au bord de la Seine, dans le bois de Boulogne, à l'endroit le plus désert, afin que je puisse me promener et prendre l'air loin de regards... gratuits.

LE COCHER. — Montez... vous ne fatiguerez pas *Cocotte*.

LE SQUELETTE. — Mais que vois-je ? la femme colosse se dispose également à faire sa promenade matinale?... Rien n'égale l'impudence de cette créature. Venir planter sa tente à trente mètres de la mienne!... Je vous demande un peu ce qu'il y a de curieux dans le plus ou moins d'axonge qui peut entourer une fille d'Eve?... N'avoir que les os et la peau, à la bonne heure ! Arriver par de savantes combinaisons à être un mort vivant, voilà le mérite.

(La femme colosse monte dans un fiacre.)

LE SQUELETTE. — Et cependant elle fait des recettes... Il est vrai que les véritables amateurs me rendent justice ; mais elle fait recette...

LE COCHER. — Partons-nous ?

LE SQUELETTE. — Une minute !... je veux voir cette créature informe... C'est en flattant les sens et les goûts charnels qu'elle arrive à passionner la foule... Des jambes d'éléphant... deux bosses de bison sur la poitrine... le beau mérite !

(La femme colosse a refermé la portière du fiacre et se met en route).

AU BOIS DE BOULOGNE

(La femme colosse est assise sur un banc. Le squelette passe deux fois devant elle et va s'asseoir à peu de distance).

LE SQUELETTE, *embarrassé*. — Hum !

LA FEMME COLOSSE, *rougissant*. — Hum ! hum !

LE SQUELETTE, *à part*. — Comme elle a chaud : elle va fondre.

LA FEMME COLOSSE, *à part*. — Il tousse... le pauvre homme grelotte... Il lui faudrait une bonne petite femme pour le soigner.

LE SQUELETTE. — Pardon, madame !

LA FEMME COLOSSE. — Dites *mademoiselle*.

LE SQUELETTE. — Mademoiselle, je vous trouve adorable.

LA FEMME COLOSSE. — Il n'y a pas de quoi...

LE SQUELETTE. — Comment... il n'y a pas de quoi ! ... vous plaisantez !

LA FEMME COLOSSE. — Vous êtes un séducteur !

LE SQUELETTE. — La flamme de vos yeux a pénétré jusqu'au fond de mon cœur.

LA FEMME COLOSSE. — Le trajet n'était pas long.

LE SQUELETTE. — Nous sommes artistes tous deux... Voulez-vous me permettre de déposer un baiser sur l'épaisseur de votre main ?

LA FEMME COLOSSE. — Ce squelette n'est pas mal du tout... (*Leurs mains s'entrelacent.*)

LE SQUELETTE. — Faites-moi voir votre jambe ?

LA FEMME COLOSSE. — Oh ! monsieur !

LE SQUELETTE. Vous la montrez à tout le monde pour trois sous ?

LA FEMME COLOSSE. — Eh bien ! et vous ? Vous vous faites voir tout entier pour la même somme.

LE SQUELETTE. — Qu'à cela ne tienne... je suis prêt à *travailler* devant vous.

LA FEMME COLOSSE. — Non, pas ici... (*A part.*) C'est dommage... cela doit être curieux, un squelette.

LE SQUELETTE. — Pas ici, soit... mais montrez-moi au moins le bout de votre jambe ?

LA FEMME COLOSSE, — Voilà.

LE SQUELETTE. — Dieu ! que c'est beau ! L'Opéra n'est rien à côté...

LA FEMME COLOSSE. — Cinquante-cinq centimètres de tour.

LE SQUELETTE. — O nature !... laissez-moi toucher.

LA FEMME COLOSSE. — Non.

LE SQUELETTE. — Pour un camarade !

LA FEMME COLOSSE, *à part.* — Ce squelette a des yeux magnifiques.

LE SQUELETTE. — Si vous pouviez comprendre mon cœur...

LA FEMME COLOSSE. — Eh bien !

LE SQUELETTE. — Nous unirions nos destinées..... Quelles recettes à nous deux ! Avec de la chair et des os, on fait toujours aller la marmite.

LA FEMME COLOSSE. — Mais vous devez être d'une faible santé ?

LE SQUELETTE. — Pas du tout... les squelettes vivent très-vieux.

LA FEMME COLOSSE. — C'est que j'ai beaucoup d'amateurs, des abonnés qui viennent trois fois par semaine rien que pour poser deux doigts sur un de mes mollets...

LE SQUELETTE. — Mais je vous assure qu'il y a des femmes du monde qui retiennent d'avance des avant-scènes dans ma baraque... Je reçois des lettres, des bouquets...

LA FEMME COLOSSE. — Oh ! pas tant que moi.

LE SQUELETTE, *piqué*. — Comment ! pas tant que vous ?... C'est donc bien curieux six cents kilos de rouelle !

LA FEMME COLOSSE. — C'est toujours plus appétissant que six manches de couteau vissés ensemble.

LE SQUELETTE. — Si vous étiez un homme gras, vous ne feriez pas le sou.

LA FEMME COLOSSE. — Et si vous étiez une femme

squelette, vous mettriez en fuite tous les spectateurs.

LE SQUELETTE. — Vous devez manger énormément ?

LA FEMME COLOSSE. — Plus que vous, naturellement, espèce de desséché !

LE SQUELETTE. — Après tout, vous n'êtes qu'une énormité !...

LA FEMME COLOSSE. — Me reprocher ma nourriture avant que nous soyons mariés !

LE SQUELETTE. — Eh bien ! non, non... oubliez ce mouvement de vanité d'un artiste habitué à recueillir les applaudissements de la foule...

LA FEMME COLOSSE. — J'accepte vos excuses... vous pouvez demander ma main à mes parents...

LE SQUELETTE. — Où demeurent-ils ?

LA FEMME COLOSSE. — Je n'en ai pas... je n'ai qu'une marraine.

LE SQUELETTE. — Et vous la nommez ?

LA FEMME COLOSSE. — Sarah Bernhardt.

LE SQUELETTE, *enthousiasmé*. — Cocher à la Porte-Saint-Martin !

LE GRENIER

ÉTUDES NATURALISTES

Ce qui manque à Paris, tant aux grands qu'aux petits appartements, c'est cette pièce sous les toits, ce magasin général de la famille qu'on appelle « le grenier. » Ici, les combles sont disposés en chambres de domestiques, de petits carrés longs où il y a place tout juste pour un lit, une chaise, une armoire basse et un pot à l'eau. Encore, la plupart du temps, l'armoire est remplacée par un porte-manteau surmonté d'une étagère en bois blanc. Un miroir de cinquante centimètres de haut complète l'ameublement. C'est devant ce miroir que de pauvres jeunes filles de la Bourgogne et de la Normandie étalent leurs épaisses chevelures et contemplent la ferme poitrine où le garçon boucher appuie sa lèvre, quand ce n'est pas le porteur d'eau.

Le locataire du premier a droit à trois chambres de bonnes ; le locataire du second à deux seulement ; les autres, petits bourgeois, sont réduits à une do-

mestique à tout faire et n'ont droit qu'à une seule chambre sous les toits. Les propriétaires en sont avarés. Si, par hasard, il se trouve là-haut une ou deux boîtes à dominos qui soient éclairées par une petite fenêtre au lieu de la lucarne à bascule qu'on relève ou qu'on abaisse avec une tige en fer, cela se loue très bien deux ou trois cents francs par an aux garçons de café. De grenier, point. Des débris du mobilier ou des ustensiles, les uns se jettent, les autres se vendent.

Je ne m'explique pas qu'un jeune naturaliste, de la suite du maître de Médan, n'ait pas eu l'idée de consacrer une étude minutieuse au grenier de province.

Dès ma plus tendre enfance, le grenier m'attirait. Il y avait, dans la première maison dont j'ai gardé le souvenir, le grenier de M. Lancelin, professeur d'hydrographie et locataire du premier étage. Porte peinte en gris, toujours hermétiquement fermée. Que pouvait recéler le grenier de M. Lancelin ? Un jour que la bonne était allée chercher une valise, ma petite sœur et moi nous avons aperçu une mappemonde et des instruments de marine. M. Mallac propriétaire de la maison, dont il occupait le troisième étage, avait deux greniers. Dans l'un, il mettait le sarment, dans l'autre ses malles, des cais-

ses vides, des meubles hors d'usage. Au bas de chaque porte, il y avait une chatière afin que Minouche, Raton et Fifi pussent se livrer à leur aise à la chasse aux souris et faire leur promenade sur les toits en passant par une lucarne ou par un appentis.

Locataires du second, nous avions aussi deux greniers, à côté desquels se trouvait la chambre de la cuisinière, pièce mansardée où l'on ne pouvait se tenir debout que du côté du corridor ; la femme de chambre, mieux traitée, occupait une petite pièce avec fenêtre sur la cour. J'y ai vu passer, en dix-huit ans, Héloïse, grande blonde qui ne se gênait pas pour faire sa toilette devant le *petit* ; Julie, charmante Basquaise aux yeux noirs qui me disait toujours : « Quand vous serez plus grand ! Et Françoise, une fille d'Orthès, plantureuse et superbe comme la statue de la ville de Marseille ; et la petite Marie, fille d'un paysan de Langon, si gentille dans son petit veston de tricot blanc et bleu ; et Florence à l'œil langoureux, qui murmurait d'une voix de fantôme pâmé : Si l'on n'avait pas quelque chose pour se consoler de la misère, mieux vaudrait se tuer tout de suite...

Hélas ! que j'en ai vu passer de jeunes bonnes !

Dans chaque grenier — c'est la tradition — se trouve, dans un coin, où le soleil donne, un demi-fût de vinaigre, de bon vinaigre de vin. Les uns le font rouge, les autres blanc ; affaire de goût. L'important, c'est que ce ne soit pas cet horrible vinaigre de bois, qu'on fabrique dans des étuves et qu'on additionne d'un acide qui vous fait les lèvres blanches et vous corrode l'estomac.

La barrique de vinaigre est appuyée sur deux pièces de bois ; autour du robinet de buis, de petits mouchérons aux ailes blanches se pressent comme des fourmis sur un morceau de sucre. La bonde n'est pas mise ; pour que le vinaigre se fasse, il faut de l'air. Une branche de cornouiller trempe dans le vin aigri pour hâter la maturité du liquide et lui donne plus de force. En été, dans les grandes chaleurs, l'odeur du vinaigre emplit le grenier et vous fait resserrer les narines. On s'y grise presque, et si la petite bonne est, par hasard, à faire sa toilette, on regarde par la fente de la porte dont le bois a joué ; et on dit tout bas : « Héloïse, ça sent bon le vinaigre. Viens donc voir... »

Locataire important, papa avait ses deux greniers communiquant entre eux.

Dans le premier, se trouvaient les chauffe-pieds et le moine, qu'on ne descendait qu'en hiver ; le

bain de siège, accroché au mur, deux vieux fauteuils et trois chaises cannées hors de service. Au fond, les malles et les valises savamment étagées ; des paquets de corde et de ficelle pendant à de gros clous : la face tournée contre le mur, le portrait à l'huile de ma tante Gémone et celui de mon grand-père Christophe. La toile était crevée en deux ou trois endroits, et dans les récréations du dimanche, quand Saint-Clair et Volney, mes deux camarades, venaient passer la journée à la maison, nous jouions au tonneau tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre de ces portraits de famille. J'avais fendu, avec un couteau, la bouche de ces grands-parents, et il s'agissait de viser assez juste, depuis l'autre bout du grenier, pour y faire passer des pièces de dix centimes.

Il y avait encore dans ce grenier une guitare sans cordes, dont mon père avait joué de 1815 à 1835 ; des morceaux détachés du *Troubadour*, journal de musique où j'ai épelé les premières poésies qui aient chatouillé mon oreille...

Je les savais par cœur, et je ne résiste pas au désir d'en faire apprécier quelques morceaux aux lecteurs des *Névroses* et des *Blasphèmes* :

A MES FLEURS

Chanson.

Vous qui, dans un temps plus tranquille,
Me donniez des plaisirs si doux,
Ornements de mon simple asile,
Mes fleurs, que me demandez-vous ?

Autrefois, par une onde pure,
Du soleil combattant les traits,
J'aimais à réparer l'injure
Qu'il avait faite à vos attraits.

Hélas ! pourquoi vouloir encore
Rappeler de si doux moments ?
Zaïs qui les faisait éclore,
Zaïs a trahi ses serments !

Enfants de la riante Flore,
Nos destins sont peu différents ;
Vous n'aurez brillé qu'une aurore,
Je meurs au printemps de mes ans !

Je vous fais grâce de *Sélima* ou *l'Abandon*, mais
je tiens à ce que vous connaissiez :

L'AMANT MALHEUREUX

Romance.

Plaignez le sort d'un berger trop sincère,
Aimant d'amour mais n'ayant aucun bien ;
Ne peut offrir à sa jeune bergère
Que son troupeau, sa houlette et son chien.

Qui donne tout, que peut-il davantage ?
Cœur généreux n'en demande pas tant.
Mais l'intérêt veut plus grand apanage ;
Pour un peu d'or, Lise change d'amant.

L'aube du jour me retrouve au bocage,
Où dès le soir je vais cacher mes pleurs.
Ne peux sortir de mon tendre servage.
Tout m'y retient, tout, jusqu'à mes douleurs.

C'est bien en vain qu'appelle la sagesse,
Celui qu'Amour enchaîne sous sa loi,
O vous, amants, qui blâmez ma faiblesse,
Vous n'aimez point, si n'aimez comme moi !

La vignette du *Troubadour* représentait un jeune homme avec des bottes à revers, qui jouait de la guitare, assis sur un rocher.

Au fond, son cheval, dont la bride était passée à

une branche d'arbre, semblait prendre plaisir à écouter un peu de musique.

Avec les livraisons du *Troubadour* se trouvaient entassés des volumes la plupart dépareillés ; Walter Scott et Fenimore Cooper, traduits par Defauconpret, *Atala*, *René*, le *Dernier des Abencerages* et des tas de romans : *Almeïda ou l'enfant des tombeaux*, *Agathe ou le Petit vieillard de Calais*, par Victor Ducange ; un roman en quatre volumes intitulé : *Aventures d'un jeune Espagnol*, puis *Cécilia ou les Mémoires d'une institutrice* ; la *Citerne mystérieuse ou les brigands de la forêt*.

J'ai pourtant lu tout cela !

Le deuxième grenier était d'un abord moins facile. Des cordes traversaient, destinées à étendre le linge de ménage. Il y avait des encombrements de barreaux de chaises, de vieux tabourets d'acajou d'où le crin sortait, d'anneaux de verre pour faire glisser les rideaux, et puis des tringles, des vieux paniers, une pendule d'albâtre avec un buste de Minerve dont il ne restait qu'une moitié, un encrier de bronze sans godets, un petit fauteuil d'enfant et un berceau d'osier. Dans une caisse en bois, des clous, des pitons, une tenaille, un marteau, des boîtes en fer-blanc ayant contenu des conserves, un tire-bouchon cassé, que sais-je ?...

Une poutre traversait le plafond. C'est sur cette poutre que se tenait généralement Minouche, les pattes pliées sous le ventre et les yeux à demi-fermés.

Au fond, quelques douzaines de paquets de sarments. C'est là qu'on venait chercher les brindilles pour faire une flambée. L'omelette et les crêpes se dorent bien mieux à la flamme du sarment qu'à celle du bois ordinaire. Les sarments ont été témoins de bien des luttes.

A la campagne, on a le gazon. Un grenier, s'il ne s'y trouve un sommier avarié ou une vieille pailleasse, est un endroit des plus inhospitaliers. La chambre de la bonne est surveillée ; les dames de la maison viennent tour à tour faire une petite ronde et voir ce qui se passe. On risque d'être surpris. Tandis que, au grenier, on peut facilement dissimuler. On a l'air de chercher quelque chose, les prétextes ne manquent pas.

Sarments, doux sarments, tombeaux de la vertu des bonnes, hâtez-vous de reparaitre aux ceps ravagés par le funeste phylloxera ! Sans vous, sarments moelleux, souples comme les ressorts des tapisseries parisiens, c'en est fait de l'amour naïf, des baisers printaniers sous les tuiles chauffées par le grand soleil du Midi.

Julie, le sein soulevé, était assise sur un sarment,

quand, serrant la main de l'élève de rhétorique qui appuyait ses lèvres sur les siennes, elle disait d'une voix frémissante : « Vous m'aimerez toujours, n'est-ce pas ?... »

Et le vinaigre, montait au cerveau des jeunes amoureux qui, pour la première fois tous les deux, venaient d'obéir à la nature.

Pauvre Julie ! elle fut renvoyée trois jours après, parce qu'elle avait laissé brûler le bœuf à la mode !

UN RÊVE D'EDGARD POË

On sait qu'à la suite d'une brouille avec M. Allan, son père adoptif, Edgar Poë conçut le projet d'aller combattre les Turcs dans les rangs des Hellènes. Il partit pour la Grèce. Que devint-il alors ? On ne l'a pas su.

En 1828, Poë se retrouve à Saint-Petersbourg dans un extrême dénûment, sans passeport et obligé de recourir au ministre américain pour se repatrier.

Il ne fit que traverser Paris et y prit deux ou trois repas dans une crèmerie du quartier des Martyrs. La veille de son départ, il avoua à la bonne femme qui tenait ce caboulot qu'il ne savait où passer la nuit. Le lendemain matin, il devait recevoir un secours de route et un billet d'indigent pour se rendre à Bordeaux, où un capitaine américain le recevrait à son bord. Poë avait avec lui tout son bagage, qui tenait dans un petit sac : deux chemises, trois mouchoirs et une bouteille de gin.

L'établissement de la crémère était trop étroit pour que le voyageur pût y coucher, mais une voisine, qui vendait des fromages, mit à sa disposition un lit de sangle et un matelas laissés inoccupés par son fils. Poë accepta sans façon le refuge qui lui était offert.

La marchande ferma la boutique à dix heures et monta dans sa chambre, située au cinquième étage. Resté seul dans l'obscurité, Poë saisit sa bouteille et se mit à boire à petites gorgées...

Dupont de Nemours prétendait avoir découvert l'alphabet des oiseaux. Plusieurs naturalistes affirment que les insectes, même, ont un langage et qu'ils communiquent entre eux au moyen des antennes. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les animaux s'appellent, se répondent, qu'ils ont des intonations pour la joie et d'autres pour la douleur...

Edgard Poë avait bu la moitié de sa bouteille de gin quand il entendit quelque chose comme une surruration dans la boutique. Il tendit l'oreille. Ce n'était pas le vent passant régulièrement par le trou de la serrure ou par la fente des volets. Il y avait des arrêts, des saccades, des intentions dans la façon dont le silence était troublé.

Poe descendit, pieds nus, de son pliant, plongea une allumette soufrée dans une fiole de Fumade et

regarda autour de lui. Rien. Les fromages s'alignaient sur les étagères. Un grand brie entamé ouvrait son flanc laiteux. Une rangée de fromages de Hollande s'alignaient sur une planche comme les têtes de mort dans les catacombes. Au-dessous, les marolles, les camemberts, les roqueforts, les Pont-l'Evêque ; de l'autre côté, les Mont-d'Ore et les petits suisses. Il n'y avait, ni sur le sol ni sur les murs, aucun insecte nocturne.

Un instant, Poë avait cru à une invasion de cancrelats ; mais tout était blanc, propre, immobile. Il poussa du pied un petit tas de paille balayée dans un coin ; il n'y avait rien.

L'allumette s'éteignit et quelque chose comme un millième de chuchotement arriva à son oreille. On causait dans un roquefort.

Et tout à coup il lui vint une intuition soudaine ; il comprit.

Tout est peuplé dans la nature. Une goutte d'eau contient des milliers d'êtres vivants. Vue au microscope, elle avoue des monstres armés de défenses formidables. Combien de milliards d'êtres vivants pouvait renfermer cette boutique ? Le fromage de Hollande renferme des vers qui ont une cuirasse et un casque ; le brie, un ver blanc à huppe noire qui s'étire paresseusement avec des langueurs d'odalisque. Le roquefort, lui, donne le jour à une race supérieure, forte, remuante, pleine de vitalité.

Edgard Poë écouta.

— Que sommes-nous ? demandait un orateur dans une assemblée. Qui nous a créés et mis dans ce fromage ? N'y a-t-il pas un esprit supérieur auquel nous devons tout, un grand régulateur de nos destinées ? Tous ces autres mondes que nous apercevons d'ici, l'étoile de Brie, les planètes de Pont-l'Evêque, les mondes rouges qui forment la constellation de Hollande sortent des mains du même Dieu. La science se demande si ces planètes sont habitées. Elles le sont évidemment, comme le roquefort qui nous a vu naître. Il est douteux cependant que la civilisation y soit arrivée au même degré. L'analyse des bribes, détachées des étagères supérieures, et que nous nommons aérolithes, prouve que la base de toutes les planètes est la même : caséine, albumine, beurre, lactose, sels divers et eau. Seulement, la condensation et fermentation du roquefort doivent produire une race plus forte et par conséquent plus éclairée que les races qui habitent les autres mondes...

Edgard Poë, édifié sur l'état des esprits dans le roquefort, voulut savoir ce qu'on pensait dans le gruyère.

L'idée religieuse y était aussi développée que dans le roquefort.

Un prédicateur s'écriait ; « Il ne faut qu'ouvrir

les yeux et avoir le cœur libre pour apercevoir sans raisonnement la puissance et la sagesse de Dieu, qui éclate dans son ouvrage. Est-il possible de croire que c'est le hasard qui a disposé pour notre commodité ces milliers de cellules où nos familles peuvent se mouvoir à l'aise ? ces conduits souterrains qui nous facilitent le passage du Nord au Midi, de l'Est à l'Ouest ? cette rosée délicieuse que nous trouvons emmagasinée dans les citernes qui nous entourent ? Il y a là un ordre, un arrangement, une industrie, un dessein suivi. Je soutiens que le hasard, c'est-à-dire le concours aveugle et fortuit des causes nécessaires et privées de raison, ne peut avoir formé ce tout. »

Dans un vieux marolles, dont s'approcha Poë en quittant le gruyère, une assemblée de vers notables discutait de l'immortalité de l'âme. Ces acarus ne pouvaient croire quetout fût fini avec la mort. « L'esprit qui est en nous, disait l'un d'eux, s'élance dans l'infini et se rapproche de la divinité dont il émane. »

Poë faisait lentement le tour de la boutique. Il s'arrêta devant un camembert où le peuple venait de proclamer la République ; il s'intéressa vivement aux discussions qui avaient lieu dans un coulommiers où la noblesse tenait le gouvernement d'une main ferme. Il s'y trouvait une famille très-respec-

tée qui se vantait de remonter à Larve I^{re}, reine et civilisatrice de leur planète. Après cette princesse, vénérée à l'égal d'une divinité, on gardait un souvenir reconnaissant à Bombyx IV, qui avait dit : « Je voudrais que tous mes sujets pussent mettre la croûte au pot le dimanche !

Puis, l'Américain regagna sa couchette et s'endormit d'un profond sommeil.

Le lendemain matin, avant de se rendre à l'ambassade des Etats-Unis pour y recevoir les secours de route, Poë revint à la crèmerie, où on lui servit un bouillon.

A la table voisine se trouvait un jeune prêtre qui faisait un repas frugal.

— Monsieur, lui demanda Poë, que pensez-vous du matérialisme ?

L'abbé répondit :

— Qu'il est l'équivalent de l'athéisme.

— Croyez-vous à la liberté d'action ou à la nécessité ?

— Le fatalisme est une hérésie.

— Ainsi, vous admettez une âme immatérielle, un Dieu tout-puissant et la liberté des actions humaines, et nous regardez comme athées les matérialistes et les necessitariens ?

— Assurément.

Poë se recueillit un instant.

— Croyez-vous, reprit-il, que deux esprits ou deux âmes puissent occuper la même place ?

— Je ne puis me figurer l'âme occupant un espace déterminé, comme si elle était substance matérielle.

— Sans doute. Mais ne convenez-vous pas que la matière et l'esprit peuvent exister simultanément dans la même place ?

— Oui.

— Si la matière et l'esprit sont dans la même place, il résulte de là que l'esprit occupe une place. Assurément, il n'exclut pas la matière, mais il a, comme elle et avec elle, son habitation fixe, son étendue par conséquent.

— L'âme n'a ni forme ni étendue.

— Permettez. Ai-je une âme ?

— Je le suppose.

— Croyez-vous que mon âme soit ici ?

— Certainement.

— Et où sommes-nous ?

— A Paris.

— Mon âme n'est donc ni à Londres ni à Calcutta ?

— Evidemment.

— Il y a donc une place où mon âme se trouve et une autre où elle n'est pas ?

— Comment en douter ?

— S'il y a une place où mon âme se trouve et une autre place où elle ne se trouve pas, on peut concevoir et tracer par la pensée une ligne de démarcation. Dans ce cas, vous donnez, contre votre propre opinion, une étendue et par conséquent une forme à l'âme. Si mon âme est en Europe, elle n'est pas en Asie. Si elle est à l'Est, elle n'est pas à l'Ouest.

— Où voulez-vous en venir ?

— A ceci. Comment concevez-vous Dieu ?

— Comme un esprit remplissant l'immensité de sa présence.

— Vous croyez que Dieu est partout et qu'il est éternel ?

— Je n'en doute pas.

— Et concevez-vous la possibilité de l'existence simultanée de deux âmes universelles et omniprésentes ?

— Dieu, grande âme universelle, exclut toute idée semblable.

— Vous avez été forcé de convenir que l'âme humaine était quelque part, occupait une portion de l'espace. Pensez-vous que, si l'âme universelle occupe tout l'espace, il y ait encore place à côté d'elle pour une autre âme ?

— Cela serait absurde.

— Il est donc évident qu'un esprit ne peut être là

où un autre esprit se trouve déjà. Quelle place trouverez-vous pour les âmes partielles ? En admettant des âmes partielles, ne détruisez-vous pas l'omniprésence de la divinité ? Si l'âme universelle est partout, quelle place laisserez-vous aux autres esprits immatériels ? Si elle n'est pas partout, elle n'est plus universelle. Je soutiens donc que le matérialisme est la seule doctrine compatible avec la croyance en un Dieu omniprésent, âme universelle et éternelle !

— Sans me convaincre, votre argumentation me surprend et m'intéresse.

— Dieu, selon vous, est tout-puissant ?

— Oui, mais l'homme est libre.

— Qu'entendez-vous par toute-puissance ?

— Un pouvoir supérieur à tout autre pouvoir.

— Si Dieu est tout puissant, il n'y a pas d'autre puissance que la sienne ?

— Tout pouvoir émane de lui.

— En communiquant ce pouvoir, perd-il une partie de ce qu'il communique ?

— Non.

— Crée-t-il un pouvoir nouveau ?

— Non.

— La volonté de l'homme est donc sous la dépendance de Dieu ? Et, dans ce cas, vous n'êtes pas la cause de vos propres actions.

Là-dessus, Poë se leva.

— Vous partez, monsieur ?

— Pour ne jamais revenir, probablement.

— Et vous allez ?

— En Amérique, où je suis né.

— Puis-je savoir votre nom ?

— Edgar Allan-Poë, mathématicien.

— Bon voyage, monsieur.

— Mais puisque vous savez mon nom, je serais bien aise de connaître le vôtre.

— L'abbé de Lamennais.

LETTRE D'UN PAVILLON NOIR

Le courrier de ce matin m'apporte une lettre qui me paraît devoir intéresser le public au moins autant que les confidences du marquis de Tseng. Je la donne sans en retrancher un mot.

Un condamné, un homme flétri par la justice de son pays est un homme mort. Mort en Europe, à moitié mort en Algérie, aux Etats-Unis, au Brésil ou au Chili, partout où peuvent le suivre son état civil et la lanterne indiscrete du parquet. Mais en Chine, au Cambodge, au Tonkin, ce mort retrouve une existence nouvelle, à la condition de renoncer une fois pour toutes aux bienfaits de la civilisation, de faire peau neuve et de choisir lui-même le nom qu'il doit porter et illustrer peut-être. Si je signais ma lettre Phu-Din-Duang, capitaine des Pavillons noirs, tu aurais peine à te rappeler ce pauvre Gustave Lestrillac, ton condisciple au collège de Bordeaux, l'ami de tes amis, le plus fort joueur de bilboquet de la classe de M. Lévêque, — Lestrillac, condamné

dès l'âge de vingt-deux ans à cinq années de réclusion. C'est pour *elle* que j'avais fait une fausse clef, c'est pour *elle* que j'ouvrais la caisse de mon patron, le sévère Dempé et C^e (vins et liqueurs). Elle était si jolie, cette petite Hortense ! Je la vois encore à la table d'hôte du père Solié, où je payais sa pension. Ces yeux qui eussent fasciné des alouettes, ces lèvres qui eussent fait pâlir le corail, ces cheveux noirs avec des reflets d'étincelles, ce petit nez aux ailes roses, ces calices de fleurs qu'elle avait pour oreilles, et sa voix qui vous faisait lever les yeux au ciel pour voir qui parlait là-haut, son rire, qu'on eût pris pour une pluie de perles sur des harpes éoliennes, et la tiédeur parfumée de son baiser, la glace de ses pâmoisons, c'est tout cela qui fit de moi un voleur !

Elle avait alors seize ans. Elle avait été violée par son père, savetier de la rue du Hâ, qui, pour cet oubli de ses devoirs, fut envoyé au bagne,

Je ramassai Hortense sur le pavé. Je lui achetai du linge, une robe, un petit bonnet avec des nœuds de ruban bleu. Je louai pour elle une chambre garnie, vingt francs par mois. Je la possédais, je l'aimais ! Puis, la robe d'indienne ne lui suffit plus ; elle voulut une robe de soie, un jupon de dentelles, un chapeau qui pût aller avec la robe. Bientôt, l'eau de Cologne lui parut nauséabonde ; elle donna dans

la grande parfumerie ; elle voulut aller en fiacre. Enfin, elle s'arrêta souvent devant les vitrines des bijoutiers... Elle m'échappait !

J'étais fou le jour où, pour la première fois, j'ouvris le tiroir de M. Dempé pour y prendre les dix louis que coûtait un bracelet dont Hortense avait eu envie. M. Dempé déposait dans le tiroir de son bureau les recettes de la journée ; le soir seulement il enfermait les fonds dans sa caisse. Je puisai pendant six mois dans le dépôt provisoire : or, argent, billets de banque, sept à huit mille francs en tout. Le patron s'était aperçu de ces soustractions. Il guetta — et je fus pris en flagrant délit. On me mit la main au collet, on me traîna en prison. Je sanglotais, je poussais des cris, je demandais pardon, rien n'y fit. Ma mère, pauvre veuve qui vivait d'un commerce de passementerie, remboursa M. Dempé ; mais ce sacrifice ne put me sauver. Le parquet ne voulut pas lâcher sa proie. Je fus condamné.

Hortense partit pour Paris, où elle a fait fortune. Tu la connais. Qui ne la connaît pas ?

Ma mère ne put survivre à son chagrin. Quand on me remit en liberté, elle était morte. Son fonds avait été vendu pour une bouchée de pain ; de son héritage il me revint cinq mille francs. Résolu à m'expatrier, je me dirigeai d'abord sur la Californie où j'ai fait tous les métiers. Portefaix, garçon d'hôtel,

marchand de photographies, vicaire d'une chapelle catholique, je finis par mettre la main sur une place de croupier.

C'est en cette qualité que j'ai assisté à une scène qui intéresserait certainement les Parisiens. Un jeune homme, qui arrivait de Mazatlan, fut pris en flagrant délit de vol au jeu. L'un des assistants, un Américain nommé Smith, lui tira un coup de revolver dans la main. C'est un usage consacré en Californie ; aussi ne parlerais-je point de cet incident s'il ne m'était revenu que le jeune aventurier, enrichi par un mariage, faisait en ce moment les délices de la haute société parisienne, si difficile pour tout ce qui est Français, si ouverte pour tout ce qui vient de loin.

Mon tricheur de San-Francisco montre avec orgueil sa main détériorée, en se vantant d'avoir été blessé au service de son prince légitime. Il y avait bien un roi dans son affaire, seulement c'était le roi de trèfle.

Parmi les habitués de l'établissement se trouvait un commerçant chinois, nommé Phra-Tsien. Il jouait gros jeu, et ne s'emballait ni dans la perte ni dans le gain.

Je causais souvent avec lui. Un soir, il m'annonça son prochain départ.

— Je vais me refaire au pays, me dit-il. Je re-

viendrai dans quinze ou dix-huit mois, avec de gros bénéfices.

— Vous devriez bien m'emmener, lui dis-je.

— Pourquoi pas ? fit Phra-Tsien. Etes-vous décidé à tout pour faire fortune ?

— A tout.

— Vous êtes brave ?

— Je suis de Bordeaux.

— Oh ! alors !

— C'est dit ?

Phra-Tsien me regarda dans le blanc des yeux.

— Allons prendre une bouteille de champagne dans un coin, nous causerons.

L'instant d'après nous étions attablés.

— Vous connaissez, continua le Chinois à demi-voix, l'histoire des frères de la côte, des boucaniers, et de tous ces hardis compagnons qui se sont organisés en dehors de tous les Etats constitués et ont su faire leurs affaires eux-mêmes ?

— Oui, répondis-je en ouvrant de grands yeux.

— Eh bien ? il y a quelque part une compagnie indépendante dont les membres sont des déclassés de tous les pays. A la fois, soldats et pirates, il ont des campements, des villages, des barques, des fusils, même quelque artillerie de marine, des pierriers, de petites pièces de cuivre trouvées sur des navires coulés. Si vous voulez venir avec moi, je vous présen

terai au commandant de cette milice et vous serez enrôlé dans les *Pavillons noirs*.

— Va pour les Pavillons noirs ! m'écriai-je ; mais qu'y a-il à gagner avec eux ?

— Un homme brave et intelligent, affirma Phra-Tsien, peut facilement se faire ses petits cent mille francs par an sur le fleuve Rouge.

— Qui se trouve ?

— Dans un pays quasi indépendant au sud de la Chine, entre la Birmanie, l'Annam et la Cochinchine. Il confine à de vastes régions tributaires de Siam ; il est protégé à l'Ouest par de hautes montagnes qui le séparent du lac Tchéou. Une chaleur tempérée, constante, y produit une admirable végétation. Il y pleut fréquemment, comme à Rouen et à Bruxelles.

Il y a des grains, des légumes, des fruits, du riz en abondance. On y cultive le thé, l'indigo, le safran, le cotonnier. La canne à sucre y abonde, la vigne y pousse toute seule. On y trouve des buffles, des chevaux ; on y élève des bœufs, des porcs, des chèvres, des volailles. De gouvernement, à peine quelques traces. Un mandarin par-ci par-là. Les femmes y sont faciles ; des maris sans préjugés les prêtent volontiers aux voyageurs.

— Quand partons-nous ?

— Demain.

— C'est entendu.

Et voici vingt-trois ans que je fais partie des Pavillons noirs. Capitaine depuis plusieurs années, j'attends toujours la Légion d'honneur, et il ne serait pas impossible que je fusse décoré sous le nom de Phu-Din-Luang, qui dissimule l'état civil de Gustave Lestrillac.

J'ai à l'heure qu'il est près de deux millions en numéraire. Ils sont placés dans une maison de banque anglaise, à Pakchan, ce qui est beaucoup plus sûr que le Crédit général français — et même que la caisse d'épargne d'Annecy.

Ma maison, vaste et commode, est construite au bord du fleuve, aux environs de Lao-Kay. J'ai là dix domestiques chinois, une vingtaine de femmes et autant de jeunes filles, moins fatiguées que les figurantes des Bouffes. Mes granges sont pleines, mes celliers regorgent, ma basse-cour nourrirait pendant six mois les pauvres de Montparnasse. En un mot, il ne manque rien à mon bonheur. Je suis au mieux avec les autorités de Hué, où je passe deux mois d'hiver parmi tout ce qu'il y a de *pschutt* dans le faubourg Saint-Confucius. Je ne manque pas un bal *selected* de la princesse de Nohgan, je suis à *tu* et à *toi* avec le duc Bakny et — à ne te rien céler — j'ai couché avec la belle marquise de Heing-Hoa. Mon succès est complet.

Le corps des Pavillons noirs est bien l'assemblage le plus bizarre qu'on puisse rêver. Deux cents Chinois à peine, une cinquantaine d'Annamites, cinq ou six Cambodgiens, c'est tout ce qu'a fourni le pays même. Le reste vient surtout d'Europe. Un certain nombre d'Allemands, quelques Belges, beaucoup d'Espagnols, une cinquantaine d'Américains et autant de Français forment l'élite de la troupe. Nous avons encore trois Suisses, quinze Italiens, quelques Turcs, deux Hollandais et un seul Anglais.

Walder, le meurtrier de la place Beauvau, est sergent ; l'assassin de Marie Fellerath est caporal.

Il y a un peu de tout, comme tu vois ; des condamnés par contumace, des déserteurs, des désemparés de toute origine. Notre métier, après tout n'a rien que d'avouable. Nous faisons la douane pour notre propre compte, prélevant un impôt sur tous les navires qui veulent remonter le fleuve Rouge. Quant nous tuons, c'est qu'on nous résiste. Les gouvernements n'agissent pas autrement la plupart du temps, nous sommes en état de légitime défense. Il n'y a de vraiment cruels dans nos rangs qu'un ancien prêtre d'un département du Midi et un ex-magistrat des commissions mixtes.

Le défroqué, qui a fui plusieurs années de bagne prononcées contre lui pour attentat aux mœurs sur

de jeunes enfants, a la manie de viviséquer les Européens, et l'ex-magistrat se plaît à empaler les matelots ; il dit que ça le rajeunit.

Les Tonkinois raffolent de théâtre. Nous avons des spectacles très-variés. Si la troupe de Sarah Bernarhdt venait en représentation au Tonkin, elle y ferait beaucoup d'argent.

Ayant vu dernièrement ton nom dans un journal que mes hommes ont trouvé à bord du *Jean-Marie*, un beau trois-mâts que nous avons coulé, l'idée m'est venue de t'écrire à tout hasard, boulevard des Italiens, à Paris.

Tu as dû, comme les autres, cracher sur la mémoire de Gustave Lestrillac, mais tu n'as pas le droit de mépriser le capitaine des Pavillons noirs. Un mot de réponse me ferait grand plaisir.

A quoi songe la France ? S'emparer du Tonkin ? Il faudrait 150. 000 hommes en permanence pour contenir un pays de 18, 000, 000 d'habitants, encouragé à une révolte incessante par la Chine. qui enverra de temps en temps des renforts sans en avoir l'air, à moins qu'elle ne se décide à faire sérieusement la guerre(1).

Votre gouvernement s'emparera de la douane à notre détriment, voilà tout. Les Pavillons noirs

(1) Ceci était écrit en 1882.

seront remplacés par les pavillons tricolores. Nous remonterons un peu plus haut dans le pays, et nous verrons. Il vaudrait mieux s'entendre avec nous et remettre l'administration entre nos mains. C'est ce qu'on a fait en France lors de l'établissement des chemins de fer.

Il y avait au temps des diligences, des hommes audacieux qui détroussaient les voyageurs. Ceux d'entre eux qui avaient reçu quelque instruction sont entrés dans les conseils d'administration des grandes compagnies ; les autres se sont contentés d'une situation plus modeste, ils ont ouvert des buffets. Au fond, rien de changé. Ce n'est qu'une forme nouvelle de prélèvement sur le public.

Les Pavillons noirs connaissent la contrée, puisqu'ils la parcourent incessamment ; il ont des relations constantes avec les autorités de l'Annam ; l'empereur Tu-Duc en fait grand cas. Ils pourraient rendre de grands services et feraient d'excellents employés.

Adieu, mon cher ancien camarade. Creuse cette idée et donne-lui la publicité qu'elle comporte.

Bien à toi de cœur.

PHU-DIN-LUANG,
Capitaine au 7^e Pavillons noirs.
Camp de Ba-Hoa,

par Hanoï.

TONKIN.

Je dois ajouter que les timbres de la poste anglaise donnent à cette lettre un cachet d'authenticité qui ne peut laisser aucun doute sur son origine.

D'autre part, je me rappelle parfaitement le nom de Lestrillac, condamné, il y a vingt-cinq ou vingt-huit ans, par la cour de Bordeaux. Sa maîtresse ne fut pas impliquée dans la poursuite. Elle entra au théâtre et devint une étoile des théâtres de Paris. — une de ces étoiles qui passent leur temps à se coucher.

Ce qui me choque le plus dans cette lettre, dont l'auteur fait litière de notre civilisation, c'est l'incroyable légèreté avec laquelle il traite la douane !

L'ESCRIME ET LES FEMMES

Le fer, qui, par ses applications dans les arts et l'industrie, a été peut-être l'élément le plus puissant de la civilisation, et qui nous rend sous ce rapport des services tels que « si, tout à coup, il venait à manquer, l'édifice social serait menacé d'une destruction prochaine », le fer, envisagé au point de vue biologique, offre une double utilité, puisqu'il contribue à entretenir et à rétablir la santé.

Mais l'iodure et le bromure de fer, le lactate, le tartrate, le citrate et le pyrophosphate sont enfoncés. Le fer se prend maintenant par la poignée, et sous la forme d'épée ou de fleuret. Le médecin est remplacé par le maître d'armes.

Les femmes ont suivi l'entraînement général. Toute damoiselle trouve maintenant un masque, un plastron et deux paires de lames Coullaud dans sa corbeille de mariage. Chaque ménage qui s'installe réserve la salle d'armes à côté du cabinet de toilette.

La fantaisie la plus variée préside à la toilette de de nos jolies escrimeuses. Un plastron élégant, sou-taché, brodé ; un petit jupon court, vrai jupon d'opéra-comique ; des bas de soie rouges, un gant blanc à revers bleu ou noir, c'est tout simplement délicieux. Un assaut entre deux jeunes femmes d'une certaine force qui luttent, le teint animé, s'allongeant avec grâce, bondissant en arrière, puis revenant tout à coup à l'assaut avec des grâces félines, c'est là un spectacle autrement attachant qu'une première à l'Odéon.

A neuf heures du matin, la femme de chambre annonce : « Le maître d'armes de madame ! »

Et l'on entend bientôt le joyeux cliquetis, les appels, les hourras.

Madame saute, rompt, s'élance, se fend ; ses joues sont roses, sa respiration entrecoupée. Madame est vaillante, madame est fière, madame se sent vivre.

Dégagez, coupez dessus !

Croisez, tirez dessous en gagnant la mesure.

Deux battements, tirez dessus !

Battement en quarte, une, deux, dedans.

Double engagement, une, deux, fendez-vous.

Quarte, parez sans tirer. Quarte, parez, une, deux.

Battement en tierce, doublez dedans.

Une, deux, à la main. Une, deux, à la poitrine.

Coupez dessus, battement en tierce, dégagez dedans.

Battement en tierce, fausse attaque à la main, dégagez poitrine.

Liez le fer, menacez dessous, tirez dans la tête, sautez en arrière !...

C'est M^{me} la baronne qui prend sa leçon. Après six mois de fleuret, elle s'est mise à l'épée et, quand une fois on a l'habitude de l'acier triangulaire, le *Solingen* ne vous inspire plus qu'une douce pitié.

Avec l'escrime, les femmes n'auront plus à redouter l'embonpoint. Elles resteront souples et sveltes jusqu'à cinquante ans. La migraine, les vapeurs, les névralgies sont à tout jamais dissipées. Les couches mêmes seront moins laborieuses, par l'habitude qu'auront les dames de se fendre tous les matins.

La névrose est la grande maladie de l'époque. Ces crimes surprenants, froidement combinés, exécutés comme une sonate ; ces chutes bizarres de femmes délicates et orgueilleuses qui s'enfuient avec des cochers, des valets de pied, des jockeys ; ce désordre général, cette danse de Saint-Guy de la politique, de la religion, de la famille, tout cela tient à une diathèse inflammatoire de l'humanité.

A Paris surtout, l'esprit est constamment tendu, le cerveau en ébullition.

La surexcitation du système nerveux détruit tout équilibre ; la tête chante par toutes les cellules, la matière cérébrale marque *Sénégal*. L'hystérie devient générale.

Il y a, dans cette ville où cuit l'avenir des sociétés, trop de mouvement, trop de fièvres, trop de passions pour que la femme se garde.

Un bruit incessant, des spectacles énormes font à chaque instant dérailler les esprits les mieux équilibrés. On vit dans une atmosphère de maison de jeu. Et, si l'on ne s'aperçoit pas de la maladie des autres, c'est que tout le monde est malade.

C'est d'abord un excès de sensibilité, un état morbide dont on ne se rend pas compte, un besoin d'excitants, puis un désir d'assouvissement de quelque chose d'inconnu qu'on sent en soi.

Un médecin m'a avoué qu'il avait renoncé à pratiquer des saignées parce qu'il s'était aperçu qu'il prenait plaisir à voir couler le sang.

Un chirurgien a renoncé à son état parce que, quand il avait commencé une opération, il craignait de ne pas s'arrêter à temps. Il aimait à trancher, à couper, à tailler dans le vif. Une fois l'opération terminée, il eût peut-être *achevé* son malade. Il com-

mençait l'opération en praticien consommé, il la terminait comme un fou.

La démence est dans l'air. Un salon, une caserne, un lycée, une ville, une nation peuvent être surpris tout à coup. La stupeur subite du cerveau devient de plus en plus fréquente. Et il y a des demi-stupeurs, des dixièmes de stupeur. On fait une bêtise, on commence un crime sans savoir pourquoi.

C'est la grande névrose.

Dans ces crises qui ébranlent notre être fragile on donnait autrefois son âme au diable, on commence aujourd'hui par lui donner son corps. La rue Chabannais en sait quelque chose. Les *possédées* sont partout, dans le monde, au bois, au théâtre, au couvent, dans la famille même. Satan a vaincu, il est le maître. Vous voyez ces femmes qui passent en de riches toilettes, nonchalamment penchées dans des équipages armoriés ; ce sont toutes des religieuses de Loudun.

La vie en plein air, l'exercice, la gymnastique sont des remèdes autrement puissants que le sulfate de quinine, la morphine ou les bulles névrosthéniques. Mais le moyen, pour une Parisienne, de rompre avec ses habitudes, de sortir à toute heure, à pied ? La vie des champs est impraticable entre la colonne de Juillet et l'Arc de Triomphe.

L'escrime seule peut en tenir lieu. Tout le corps travaille ; les jambes donnent comme les bras ; les muscles du mollet se tendent, le biceps s'arrondit, le ventre rentre — et c'est ce qu'il a de mieux à faire.

De temps en temps, je vois mon professeur déposer pieusement, avant d'endosser le plastron, un petit paquet sur le coin de la cheminée.

— Qu'est-ce que vous portez là ?

Il déplie le papier avec précaution et me montre un petit soulier, tout fin, tout mignon, qu'on prendrait volontiers pour la pantoufle de Cendrillon.

— C'est, dit-il, un soulier de M^{me} X... qu'elle m'a remis pour lui commander des sandales.

Il y a, en ce moment, peu de maîtres qui n'aient deux ou trois élèves du sexe laiteux. Jacob donne des leçons à deux demoiselles et à trois jeunes femmes mariées.

Dernièrement, M^{me} de C..., qui fait des armes depuis six mois, m'a déclaré que, depuis qu'elle s'adonnait à l'escrime, elle se sentait une tout autre femme. Jamais de mauvaises pensées, de lourdeurs de tête, de palpitations irréflechies.

— Au lieu, m'a-t-elle dit, d'envoyer des baisers dans le vide, comme cela m'arrivait quelquefois, quand il faisait beau temps et que le ciel était bleu,

je fais maintenant des dégagés, je prends des contre, je répète ma leçon du matin. Et, comme mon mari est jaloux, je ne fais assaut qu'avec lui.

— Naturellement, ajoutai-je. Il ne veut pas que quelqu'un puisse dire : J'ai touché deux fois M^{me} de C...!

Pourvu que les choses n'aillent pas trop loin maintenant ! Quand les mondaines et les demi-mondaines seront devenues de fines lames, quand le beau sexe aura ses Ezpeleta, ses Féry d'Esclands, ses Villeneuve et ses Aldama, l'amour-propre pourrait bien s'en mêler. Pour un rien, ces dames iraient sur le pré. Plus d'une gorge d'albâtre garderait le trèfle d'une cicatrice. O dieux ! épargnez-nous ce malheur !

Voyez-vous d'ici ce procès-verbal envoyé aux journaux du matin :

« Hier, à onze heures une rencontre a eu lieu entre la duchesse de Chaumes et la marquise de Pré-Halbran. L'arme choisie était l'épée.

« Au premier engagement, la duchesse a été blessée à l'épaule. Quoique le sang coulât abondamment, elle tint à continuer le combat. A la troisième reprise, M^{me} de Pré-Halbran, atteinte au sein droit, un peu au-dessus du bouton, tomba évanouie sur le terrain. Des soins empressés lui ont été prodigués

par le docteur Apollon, qui a répondu de sa vie.

» Les deux adversaires ont fait preuve, dans cette rencontre, de beaucoup de sang-froid et d'un très-grand courage.

» *Pour M^{me} de Chaumes :*

» Comtesse de CASTIGLIONE.

» Baronne AGARAZZI.

» *Pour M^{me} de Pré-Halbran :*

» Eulalie MATTERSON, née Bonaparte.

» Comtesse de SAN-VITALE. »

Si les choses en arrivaient là, la librairie ne tarderait pas à s'en mêler, et nous aurions bientôt le *Code du duel à l'usage des dames*, par un Châteauvillard quelconque.

Aussi ne puis-je mieux terminer cette esquisse physiologique qu'en conseillant à nos belles escrimeuses de se servir du fer pour se conserver — et non pour se détruire.

ILLUSIONS PERDUES

Avez-vous quelquefois fondé des journaux ? Pour ma part, j'en ai huit sur la conscience. Deux paraissent encore, mais sous d'autres dynasties que la mienne, le *Jockey* et le *Voltaire*, et l'*Echo de Paris*, mon dernier né, a de longues années à vivre.

Ce que je ne saurais évaluer, c'est le nombre de naissances et d'enterrements auxquels j'ai assisté dans les diverses imprimeries de Paris.

Le particulier qui va « faire un journal » prend une importance soudaine. Pendant le mois que dure communément la gestation, il reçoit en moyenne cinquante lettres par jour. Il n'a pas une minute à lui, les coups de sonnette se succèdent du matin au soir. S'il additionne, au bout de huit jours, les demandes qu'il a reçues, il trouve : cinquante rédacteurs politiques ayant retenu le Bulletin ;

Soixante et quelques postulants se recommandant pour les *Propos du Boulevard* ;

Quatre-vingt-dix, pour la critique dramatique ;

Cent un pour la *Soirée théâtrale* et le *Petit Courrier des théâtres* ;

Vingt seulement pour la chronique des tribunaux ;

Six cents pour la critique musicale ;

Dix-huit médecins demandent le *Bulletin scientifique* ;

Cinquante romanciers inconnus ont déposé des manuscrits chez le concierge, qui ne sait plus où mettre son lit.

Ajoutez une quinzaine de lettres d'*administrateurs* sans emploi, tous pères de famille ; un nombre invraisemblable de caissiers et une centaine de garçons de bureau, et vous aurez une idée de ce qu'est devenue *la lutte pour la vie*.

Notez que tous ces efforts, toutes ces espérances visent une entreprise basée le plus souvent sur un capital insignifiant et lui garantissant tout au plus une existence d'un mois ou deux.

Le directeur du journal en herbe errait naguère sur le boulevard, promenant son ennui de café en brasserie. Il n'est plus seul maintenant ; une véritable cour s'est formée autour de lui. Il ne peut prononcer un mot sans que l'un s'extasie sur sa profondeur, l'autre sur sa verve satirique.

« Flageller ses contemporains, » tout est là.



Admirez le directeur de demain. Le voici justement devant le café de Madrid.

Dix voix s'élèvent :

— A quand votre journal ?

— Le 1^{er} ou le 15, mais j'espère être prêt pour le 1^{er}.

— On parle !

— Oh ! les correspondances de province ne s'occupent que de cela. Magnard ne dort plus.

— Ah ! vous serez réactionnaire ?

— Non pas. J'ai mon idée. Je veux exploiter ce juste milieu d'opposition qui est le fond du caractère français.

— Comme rédacteurs ?

— J'ai Daudet, Zola, Maupassant, Mirbeau, Sarcy, Robert de Bonnières.... (*Se redressant,*) et moi !!!

— Vous êtes sûr de ces messieurs ?

— Leur intérêt me répond de leur adhésion.

— Ah ! vous serez bien monté !

— Je prendrai dix mille acheteurs au *Figaro*, quatre ou cinq mille à l'*Echo de Paris*, autant au *Gil Blas* et au *Gaulois*. Quant au *Voltaire* et au *Matin*, ils sont rasés.

— Avez-vous un bon roman pour commencer ?

— Pour commencer, j'ai pris ce que j'ai trouvé...

La *Mangeuse d'hommes*, par Jules Tripard, un jeune écrivain dont ce sera le début ; mais aussitôt après je publierai un Belot, puis un Chavette et un Montépin.

— Excellent pour la vente au numéro !

— Pour l'abonnement aussi, car mes renseignements particuliers me permettent d'affirmer qu'un grand nombre de personnes n'ont pas renouvelé ailleurs, afin de prendre mon journal dès le premier jour.

— Quel titre ?

J'en ai une vingtaine. Demain, nous ferons un choix définitif en assemblée générale.

Le bureau est trouvé, 51 *bis*, rue Chauchat, à l'entresol, au fond de la cour. Toutefois, le journal a droit à une plaque sur la porte de la rue, au-dessus du bouton de la sonnette.

Une table en bois blanc recouverte d'un tapis vert et douze chaises composent le mobilier sommaire. On aperçoit cependant dans la pièce voisine un grillage sur lequel est écrit ce mot magique : CATSSE. Au fond, un coffre-fort qui braverait six kilos de dynamite. Ce coffre est encore vide, mais l'avenir est à lui.

Il est neuf heures du soir. Une quinzaine de per-

sonnes sont réunies. Le rédacteur en chef rayonne. Deux ou trois des rédacteurs embauchés lui parlent à voix basse.

— Nous verrons plus tard, répond-il.

Ces messieurs demandaient déjà de l'augmentation.

On entre en séance.

LE DIRECTEUR. — Messieurs...

ARISTIDE PLUCHONNEAU, chargé de la *Soirée théâtrale* sous le pseudonyme de *Farfadet*. — Pardon de vous interrompre, mais... je ne vois pas de bocks ?

LE DIRECTEUR. — Le garçon de bureau va en monter tout à l'heure... Je disais donc, messieurs...

ERNEST ROPIQUET, qui doit faire le *Carnet mondain*, sous le nom de « comtesse de Darfeuil » : — On peut fumer ?

LE DIRECTEUR. — Parbleu ! (*La future comtesse tire un brûte-gueule, l'allume et lance des spirales que lui envierait l'Etna.*)

LE DIRECTEUR. — Messieurs, les fondateurs du journal, qui sera le bruit de demain, veulent faire une œuvre éminemment française. Démasquer les intrigants, flageller les exploiters de la patrie, quel que soit le masque politique sous lequel ils dissimulent leur ambition effrénée et leur cupidité malsaine, telle sera notre tâche. (*Applaudissements*).

LE DIRECTEUR. — Nos ressources financières...
(*Attention générale.*)

LE DIRECTEUR. — Nos ressources financières nous assurent une existence que le succès devra prolonger.

PLUCHONNEAU. — Une existence de combien de mois ?

LE DIRECTEUR. — C'est le secret de l'administration.

ROPIQUET. — Permettez ! J'ai reçu des propositions de Détroyat...

PLUCHONNEAU. — J'ai refusé six cents francs par mois à la *Réforme* !

PLUSIEURS VOIX. — On m'a demandé à l'*Express* !...
Moi à l'*Opinion* !... Je pouvais entrer au *Passant* !...
J'ai quitté le *Sans-Souci* pour venir avec vous !...

LE DIRECTEUR, *frappant sur la table avec un couteau à papier*. — Laissez moi finir... et ceux qui ne seront pas contents n'auront qu'à se retirer. Je suis certain d'une forte subvention, qui m'est promise par une maison de banque et de crédit que je ne puis nommer.

PLUCHONNEAU. — Sans la nommer, dites-nous laquelle.

LE DIRECTEUR. — Après avoir hésité parmi tous les titres qui nous ont été proposés — et dont voici les principaux ; le *Bonheur*...

UNE VOIX. — Mauvais !

LE DIRECTEUR. — Le *Sens commun*, le *Minimum National*, la *Verge de fer*...

PLUSIEURS VOIX. — Pas bons !

LE DIRECTEUR, *continuant*. — Le *Pilori*, le *Coup de poing français*, le *Sarah Bernhardt*, le *Vengeur social*, la *Sueur du peuple*, l'*Espiègle*, le *Droit du faible*, le *Repaire*, le *Triomphe* et vingt autres qu'il est inutile de citer, nous nous sommes arrêtés à un titre qui conciliera tous les suffrages :

L'emblème Séditieux

Journal politique, commercial et financier

PLUCHONNEAU. — Bravo ! bravo !

ROPIQUET. — J'aurais préféré le *Repaire*...

JULES TRIPART. — Moi, le *Tambour public* !

LE DIRECTEUR. — Le numéro de l'*Emblème séditieux* paraîtra lundi prochain. Vous êtes priés d'envoyer la copie le samedi soir.

PLUCHONNEAU. — Et les bocks ?

LE DIRECTEUR. — Nous pouvons aller en prendre dans le faubourg Montmartre... Il y a des brasseries pour tous les goûts.

PLUCHONNEAU, *maugréant*. — Crapule !

LA COMTESSE DE DARFEUIL. — Moi, mes enfants, je vais faire un tour au *Rat mort*.

ROPIQUET, *abordant le directeur*. — Dites donc... Est-ce que vous ne pourriez pas me signer un bon pour une petite avance ?...

LE DIRECTEUR. — Les avances sont absolument interdites par le règlement.

ROPIQUET, *maugréant*. — Encore une baraque !

Quinze jours après, à la *Brasserie moderne* :

— Eh bien ! comment va le journal ?

— Superbe, mon cher ! des résultats prodigieux. Les abonnements arrivent de tous côtés.

En effet, le directeur de l'*Emblème séditieux* a été vu dînant au Café anglais. Le critique dramatique commence à recevoir les visites de plusieurs figurantes... Jules Tripard a ostensiblement un chapeau neuf. C'est un succès.

Deux mois plus tard.

— Qu'est-ce qu'on dit ? que l'*Emblème* cesse sa publication ?

— Des filous, mon cher. On me doit un mois et demi.

PLUCHONNEAU. — J'envoie du papier timbré.

JULES TRIPARD. — Cesser mon roman à l'endroit le plus dramatique !

ROPIQUET. — J'en ai assez d'être exploité par les blagueurs...

TRIPARD. — Que vas-tu faire ?

ROPIQUET. — Oh ! je ne suis pas inquiet. Canuche va fonder un nouveau journal... Je suis sûr d'y entrer !

— A-t-il de l'argent ?

— Il y a une maison de banque et de crédit qui lui a promis une commandite...

— Quelle maison ?

— Il ne peut pas la nommer !

MORALITÉ

Trois feuilles nouvelles doivent faire leur apparition la semaine prochaine.

LE DEVOIR. — Rédacteurs annoncés : Daudet, Zola, Adolphe Belot. — Rédacteurs réels : Jules Punais, Sébastien Crapouillot, Alexandre Tartuffier. — Inspirateur : M. Jules Simon.

LA VRAIE PATRIE. — Rédacteurs annoncés : Daudet, Zola, Jules Vallès, etc. — Rédacteurs réels : Alfred Latraperie, Henri Chouya, Fernand Boulou. — Inspirateur : M. Turquet.

LA VIGILANCE. — Rédacteurs annoncés : Armand Silvestre, Barbey d'Aurevilly, Abraham Dreyfus, Paul Ginisty, etc. — Rédacteurs réels : Antonin Menehould, Patrice Crassenski, Tiburce Poulot. — Inspirateur : M. de Gavardie.

Bonne chance à nos nouveaux confrères !

TYPES DE NOTRE ÉPOQUE

ENVIE, MÉDIOCRITÉ, BASSESSE

M. de X... est un intrigant de l'ordre le plus élevé, mais rien de plus. Il redoute tous les talents et s'entoure avec plaisir d'hommes inférieurs à lui-même et dont la présence le fait valoir. Naturellement arrogant et réservé, il a su modérer et gazer ce caractère aigre qui le distingue ; il se montre au public couvert d'un masque. Mais malheur à qui apporte dans sa familiarité intime une sagacité assez pénétrante pour mesurer l'homme d'Etat à sa valeur. Aussitôt qu'il a reconnu son juge, il voit dans ce juge un ennemi. Il s'arme de nouveau de toute sa hauteur et de son insolence, repousse l'homme assez hardi pour oser l'apprécier et s'empresse de fuir cette étincelle de rivalité qu'il entrevoit et qui cause sa terreur.

B... est le type de l'avocat. La chicane l'a nourri, élevé, grandi : à elle seule il est resté fidèle ; elle fait son espérance et son bonheur. Intelligence pé-

nétrante, analytique et sans grandeur, amoureuse des détails, esclave des antécédents, enchaînée aux formes ; il chérit les équivoques et les arguties. Il pèse des grains de sable dans des balances de toile d'araignée.

Sa noblesse date de loin. A le voir si maigre, si long, on serait tenté de lui apporter l'armure de don Quichotte ; mais il ne s'en servirait pas.

On serait étonné, sinon effrayé, si l'on savait précisément à quoi se réduisent la plupart des réputations politiques.

J'ai rencontré des gens dont personne n'a jamais parlé, et qui s'élevaient au-dessus des grands hommes de nos feuilles publiques comme un peuplier au-dessus du gazon.

Par exemple, j'ai eu occasion de voir à Londres, à Bruxelles et à Nice, un personnage qui voyageait sous le nom de *George Streck*. Etendue de pensée, force d'expression, instruction prodigieuse, beauté physique, énergie de caractère, cet homme réunissait tout ce qui fait non-seulement le savant et l'homme de salon, mais le héros et le grand homme.

Sa physionomie, profondément mélancolique, s'animait rarement, mais avec un charme magnétique, et le sourire sur cette figure sombre avait un

singulier prestige. Il se liait difficilement, parlait peu, et plaisait aux femmes par cette attention douce et soutenue qui a plus d'attrait que l'empressement le plus outré.

Une miniature, suspendue à son cou, était pour lui l'objet d'une espèce d'adoration. C'était un portrait de femme, jeune, belle, distinguée...

Le cadavre d'un homme qui répondait au signalement de George Streck a été ramassé percé de six balles, parmi les insurgés de la Commune...

Il fut jeté dans un trou avec les autres, sans qu'on ait pu enlever de sa main crispée le portrait de femme qu'il avait, en mourant, porté une dernière fois à ses lèvres.

Il est mort *inconnu*.

Quoi qu'en ait dit M. Littré, tous les hommes ne descendent pas du singe. J'en sais un qui descend évidemment du porc. C'est le nommé Glaviot, surnommé *Cochon-de-vin*, par l'impossibilité où on s'est trouvé de l'appeler Cochon-de-lait, la première de ces boissons lui étant beaucoup plus familière que la seconde.

Cochon-de-vin se dit homme de lettres, quoiqu'il n'ait jamais su rédiger deux lignes dans aucune des langues connues.

A force de bassesses et de platitudes, grâce aussi

à la modicité de ces exigences (un demi-centime la ligne), Glaviot arrive, tous les sept ans, à glisser dans un journal inexpérimenté quelque roman de longue et mauvaise haleine, qui soulève un désabonnement général ; aussi ne le trouve-t-on jamais deux fois dans la même imprimerie.

Glaviot, dit Cochon-de-vin, a aussi tenté de la scène et a obtenu, dans les bouibouis lointains, de nombreuses bordées de sifflets.

Cet être, un muid posé sur les pattes de derrière d'une tortue, promène sa venimeuse ampleur dans les brasseries de barrière, où on feint d'ignorer ses antécédents. Depuis vingt ans, Cochon-de-vin a su alimenter son auge au détriment des fournisseurs. Il doit partout, même chez le charcutier, car il y a des animaux qui se mangent entre eux. Glaviot s'est même fermé la capitale d'un pays voisin par une dette énorme à une marchande d'huîtres.

Ceux qui tiennent à lui donner son nom de famille le font précéder d'une épithète : l'*ignoble* Glaviot.

Sa face n'a jamais été lavée que par les crachats, et s'il a reçu des leçons de gymnastique, ça été dans le dos, en développant les muscles des autres.

L'ignoble Glaviot, dit Cochon-de-vin, ne se contente pas de flouer les marchands, il triche habituel-

lement au jeu. Un soir, on le jeta à la porte d'un cabinet de restaurant où il faisait maladroitement ses affaires.

Glaviot descend l'escalier plus vite qu'il l'aurait voulu, et, arrivé devant le comptoir, il s'écrie :

— Madame, où est le *pistolet de l'établissement* ?

— Mais, monsieur, nous ne tenons pas cet article-là...

— Le pistolet de l'établissement ! vous dis-je, il faut que je me brûle la cervelle !

Il alla cuver son vin auprès d'une évadée de Saint-Lazare — et ne brûla que sa pailleasse.

Glaviot dînait un jour chez un étranger fixé à Paris depuis peu. Il n'y avait que cinq ou six personnes qui, une fois le repas fini, passèrent dans le salon.

Glaviot fit semblant d'avoir oublié quelque chose... Il n'avait pas pris garde que le salon et la salle à manger étaient séparés par une glace sans tain ; et les convives virent avec stupeur Glaviot qui buvait à même au carafon de cognac et qui, une fois satisfait de ce côté, ouvrit les boîtes de cigares laissées sur la table et se mit à remplir consciencieusement ses poches.

Eh bien ! cette bête immonde trouve encore à se

faufiler dans quelques coins. On le prend comme bouffon ; il fait rire quand il se fâche, il fait rire quand il marche, il fait rire quand il chante. Sa personne est tellement grotesque qu'il vit de son ridicule, de sa tournure, de ses vices. On se distrait à le voir plonger son groin dans les boissons, à le voir enlever ce qui flâne sur les meubles, cigares ou louis ; on l'observe comme une intéressante pourriture, et on songe à cet insecte appelé bousier qui roule avec passion les ordures qu'il rencontre, pour thésauriser l'esprit de Cambronne dans son trou souterrain.

La lâcheté de Glaviot le met à l'abri du châtiment. Si on lui dit : Vous êtes un drôle ! — il sourit.

Si on ajoute : vous êtes un misérable ! — il répond doucement : Je le sais bien.

Il n'y a rien à faire. On y userait sa botte.

La nature s'est chargée de la décomposition rapide de Cochon-de-vin.

Il n'a ni la gale, ni la lèpre, mais il entrelace agréablement ces deux indispositions. Il tombe en écailles.

Aussi quelqu'un disait :

— Quel châtiment ! Voilà l'homme le plus lâche qu'on ait jamais vu... *Il ne tient qu'à une chose au monde, sa peau, et elle le quitte !*

Mèneraide est poète, et il a un certain talent.

Son vice, c'est l'envie.

Il envie tout le monde. Il est jaloux d'un succès au café-concert aussi bien que d'un succès à la Comédie-Française.

On lui montre un jeune homme dans un salon, en disant : C'est un excellent valseur !

— Possible, répond Mèneraide, mais on assure qu'il est de la police.

On lui dit : Quel poète qu'Alfred de Musset !

Il répond : — Oui, mais il était toujours soûl.

On lui dit : Je viens de relire les *Méditations*, et je dois déclarer que Lamartine est encore le poète qui parle le plus au cœur...

— Lamartine ! fait Mèneraide, poète sans doute, mais il flouait les vigneron et il battait sa femme.

On lui dit :

— Avez-vous lu les discours de Gambetta ?

— Oui... je les ai lus.

— Il sont fort beaux.

— Qu'est-ce que cela peut me faire ? Gambetta n'était pas Français... c'était un Génois.

On ajoute — pour aller jusqu'au bout :

— La *Vie de Jésus*, de Renan, restera comme un livre admirablement écrit.

— Peut-être, mais Renan aurait dû choisir un autre sujet. Je ne comprends pas qu'on s'occupe tant de ce Jésus-Christ, qui, après tout, n'était qu'un juif !

LES SOUS-SOLS PARISIENS

L'AGENT D'AFFAIRES

— Si mon fils a de l'esprit, me disait, il y a quelques années, un marchand de volailles enrichi, j'en ferai un avocat.

— Parfaitement, et s'il était...

— Quoi donc ?

— Une bête !

— Impossible.

— Mais encore...

— Eh bien ! j'en ferais un notaire.

J'ai rencontré hier cet honnête père de famille, et me souvenant de notre conversation de jadis, je lui demandai quelle profession il avait donné à son fils ?

— Euh ! euh ! me répondit-il, j'en ai fait un avoué.

Je n'écirai pas une ligne de plus sans déclarer au préalable que je ne me rends, en aucune façon, solidaire de la manière de voir de cet ancien marchand de volailles, ni de celle d'aucun de ses con-

frères, relativement à la hiérarchie intellectuelle des différentes fonctions sociales.

D'ailleurs, je n'aime pas ces façons absolues de juger et d'attribuer à certaines professions des caractères indélébiles. Quoi qu'on en dise, on peut être architecte et avoir de l'esprit ; on peut être musicien et n'être pas un toqué. J'ai connu un comédien modeste et un rédacteur de l'*Univers* qui écrivait avec grâce. Donc, je me tiens dans une sage réserve, et n'aurais même pas rapporté la petite conversation ci-dessus, si je n'avais pensé que les opinions d'un simple marchand de volailles ne peuvent paraître de grande conséquence, ni offenser personne.

J'ai ainsi entendu bien des âmes honnêtes formuler leurs espérances quant à l'avenir de leur progéniture, mais jamais je n'ai ouï aucun bourgeois ni demi-bourgeois dire : » Je ferai de mon fils un agent d'affaires. «Cependant, il existe un grand nombre d'agents d'affaires. D'où viennent-ils donc, puisqu'ils ne sont les fils de personne ?

Hélas ! l'agent d'affaires appartient à la grande famille des déclassés. Ce sont les vaincus de la bataille de la vie. Ce sont ceux qui n'ont dû être ni notaires, ni avocats, ni avoués, ni huissiers, ni greffiers, ni commissaires-priseurs. Là se trouvent des bacheliers malheureux, les poètes inédits, les clercs

d'avoué qui ont vainement soupiré après une dot et une étude, les notaires ruinés, les avocats bègues, tous gens qui doivent demander à leur génie, plus qu'à leur patrimoine, le pain quotidien.

Être avoué est une profession, être agent d'affaires est une ressource.

Un cabinet, quatre chaises, un fauteuil vert, un bureau, six cartons; voilà l'installation.

Le champ est ouvert à tout le monde. Point de privilège, point de fonds de roulement, point de diplôme, non pas même un certificat d'aptitude ou de moralité : rien n'est exigé, il ne faut que des clients.

Des clients ! là est le point délicat. Tous les bons clients, toutes les vraies affaires vont aux privilégiés, à l'avoué, à l'huissier. Que reste-t-il à l'agent d'affaires ! les clients douteux et les affaires véreuses.

— Mais, disait un vieux renard, les mauvaises affaires sont les bonnes. Plus l'eau est trouble, meilleure est la pêche.

Il y a du vrai dans cette théorie. Il ne faut cependant pas la pousser trop loin ; cela pourrait tourner à mal. L'exemple suivant en est la preuve.

L'année dernière, un agent d'affaires fut consulté par une cuisinière. Cette honnête fille avait des mots avec sa maîtresse, qui refusait de lui payer ses ga-

ges. De quel côté étaient les torts, je ne sais, mais la maîtresse avait eu l'imprudence de laisser traîner quelques lettres par trop tendres, que son mari ne lui avait point écrites. La cuisinière, en fille soigneuse, les avaient ramassées et portées à tout hasard à un agent d'affaires. Celui-ci entrevit une excellente opération et entreprit de devenir le *maître à chanter* de la dame. Il ne réclamait pour se dessaisir des dites lettres que vingt mille francs, dont cinq cents pour la cuisinière et le reste pour lui. Comme on le voit, c'était un habile homme. Mais la dame fut récalcitrante ; le mari eut, je ne sais comment, vent de la chose ; le procureur de la République aussi, et le malheureux agent ne retira de son ingénieuse combinaison que deux ans de prison.

Faites donc des affaires !

Je me hâte de dire que ce cas est exceptionnel et que le chantage n'est nullement la spécialité des agents d'affaires.

Une excellente branche de revenu pour l'agent d'affaires est la poursuite et la découverte des successions fantastiques. Un nabab, nommé Martin, qui meurt dans l'Inde sans héritier connu est une bonne fortune pour les agents d'affaires, qui exploitent tous les Martin ! Or, il y a tant de Martin en France, sans compter ceux qui vont au moulin. Je connais

un agent qui se fait encore six cents francs par an avec la succession Bonnet.

Leur grande spécialité, cependant, consiste dans le recouvrement des créances impossible à recouvrer.

L'agent d'affaires est la providence des créanciers désespérés. D'une adresse inouïe, d'une patience inconcevable, d'une activité sans bornes, il guette le débiteur, le dépiste, se rend compte de ses moindres ressources, l'accoste dans ses retranchements et le force à rendre gorge. Puis il partage sa proie avec l'heureux créancier.

Peu de profession exigent autant de qualités que celle d'agents d'affaires : connaissance du cœur humain, audace, promptitude, sagacité, aplomb ; tout cela lui est indispensable. Au-dessus de lui il a le privilège, autour de lui une concurrence sans limite. Qu'il se relâche une heure, et la misère est là qui le happe.

Depuis que les portiers s'intitulent concierges, les agents d'affaires se désignent sous le nom de jurisconsultes. Toute la vie est là, savoir se donner un nom convenable.

Si vous êtes domestique, appelez-vous intendant.

— Si vous êtes coiffeur, coiffez-vous du nom d'artiste.

L'agent d'affaires ne peut pas pénétrer dans les grands sanctuaires de la justice. Le tribunal de première instance lui est interdit et à *fortiori* la cour d'appel, mais il lui reste le prétoire de la justice de paix.

Là, moyennant une simple procuration que lui donne sa partie, il plaide, sans robe ni bonnet carré, il est vrai, mais enfin il plaide.

Vous tous, coupables d'avoir secoué un tapis par la fenêtre, arrosé les jambes d'un passant, fait quelque tapage nocturne ou négligé de payer vingt-cinq francs légitimement dus à votre fruitière, saluez l'agent d'affaires : c'est votre défenseur naturel.

Les honoraires pour une plaidoirie varient entre cinq et quinze francs. Le tarif ordinaire est de dix francs ; mais pour quinze, quelle éloquence ! Il se démène, il crie, il pleure, il est tendre, violent, attendri, un Cléry en raccourci.

L'agent d'affaires est très-malin et connaît l'âme des plaideurs ; il se fait toujours payer d'avance.

Il appelle cela, dans un langage imagé, *faire éclairer la lanterne*.

Cette précaution me paraît excellente, car le plaideur paye quelquefois avant, jamais après.

Il ressemble en cela à... Non, pas de comparaison

saugrenue, et ne mêlons pas les choses de l'amour à celles de la justice.

Pour l'agent d'affaires, il n'y a de mauvaises affaires que celles dans lesquelles on *n'éclaire pas la lanterne*. Une fois la lanterne éclairée, il va jusqu'au bout du monde, entraînant son client après lui. Il ne connaît plus d'obstacles. Le point de fait est contre lui et le point de droit aussi, qu'importe ! il ne désespère jamais. La lanterne est éclairée, marchons. Il soutient son client, l'encourage. Il est même en cela d'une bonne foi relative. La justice, dit-il, a de si grands hasards. Parole impie ; mais l'agent d'affaires est sceptique, et n'est-ce pas un agent d'affaires romain qui le premier a dit : *le dé de la justice, alea judiciorum ?*

Ne confondez pas, je vous prie, l'agent d'affaires avec le *monsieur* qui fait des affaires. Celui-ci présente des caractères particuliers et mérite une étude à part.

Il occupe une place immense dans les sous-sols du monde parisien : tantôt banquier, tantôt filou, il a mille faces multiples ; l'agent d'affaires n'en a qu'une : c'est l'homme de loi marron. Qu'on supprime un jour les charges et le privilège, et l'agent d'affaires se trouve avoir une profession bien définie. Il remonte immédiatement de dix crans dans le rouage social. En attendant, il porte une cravate

blanche, il a un cabinet, des dossiers, des clients, et il plaide en justice de paix, seule consolation qui lui soit permise.

Oh ! la toge et le rabat, quel rêve !

Ne jamais s'entendre appeler *maître*, quel chagrin !

Quelques agents d'affaires réussissent et nagent en pleine eau ; mais la foule barbotte, tantôt au dessus, tantôt au-dessous des flots, cherchant à éviter le courant qui entraîne tant de pauvres diables vers les bas-fonds de la vie parisienne.

Décidément, une chaumière aux champs, quelques arpents de bois féconds en lapins et une vingtaine de mille livres de rente me paraissent préférables.

Je suis certain que le lecteur est de mon avis.

L'ACTEUR

L'acteur a toujours été, en dépit de lui-même, de son talent, de l'estime personnelle qu'il pouvait inspirer, un être en dehors de la société réelle. Son art est une fiction ; sa vie consiste à simuler une vie différente de la sienne ; aussi, dans les pays même les plus étrangers aux préventions et aux anathèmes que les barbares ont jetés sur le théâtre, les comédiens se sont fait une existence isolée ; leur sphère est à part. On ne sait en effet quelle place assigner à celui qui a pour caractère propre l'imitation de tous les caractères.

Garrick, qui se trouvait de niveau avec les plus grands seigneurs de son temps, et qui a obtenu l'honneur de reposer à côté d'eux sous les voûtes de Westminster, Garrick n'en était pas moins un acteur ; on l'applaudissait, on le sifflait ; sa position, tout admirable qu'elle fût, n'en était pas moins exceptionnelle.

Cette vie jetée hors des règles communes, suspen-

blanche, il a un cabinet, les dossiers, des clients, et il plaide en justice de paix, seule consolation qui lui soit permise.

Oh ! la toge et le rabat, quel rêve !

Ne jamais s'entendre appeler *maître*, quel charme !

Quelques agents d'affaires réussissent et nagent en pleine eau ; mais la fouie barbotte, tantôt au dessus, tantôt au-dessous les flots, cherchant à éviter le courant qui entraîne tant de pauvres diables vers les bas-fonds de la vie parisienne.

Décidément, une chaumière aux champs, quelques arpents de bois féconds en lapins et une vingtaine de mille livres de rente me paraissent préférables.

Je suis certain que le lecteur est de mon avis.



L'ACTEUR

L'acteur a toujours été, en dépit de lui-même, du son talent, de l'estime personnelle qu'il pouvait inspirer, un être en dehors de la société réelle. Son art est une fiction ; sa vie consiste à simuler une vie différente de la sienne ; aussi, dans les pays même les plus étrangers aux préventions et aux superstitions que les barbares ont jetés sur le théâtre, les acteurs se sont fait une existence isolée ; la vie réelle est à part. On ne sait en effet quelle place appartient à celui qui a pour caractère propre l'imitation de tous les caractères.

Garrick, qui se trouvait de niveau avec les grands seigneurs de son temps, et qui a eu l'honneur de reposer à côté d'eux sous les voûtes de Westminster, Garrick n'en était pas moins un être isolé. On l'applaudissait, on le sifflait, on le persiflait, mais on l'admirait qu'il était lui, rien était plus naturel que cela. Cette vie jetée hors des regards communs, cette

Cette vie jetée hors des regards communs, cette

due entre l'enthousiasme et le dédain ; cette vie de prince et de cabotin est bigarrée de contrastes qui en font le plus étrange des romans.

Si la plupart des acteurs avaient su quel trésor d'émotion et de curiosité recélait chacun d'eux, ils l'auraient exploité sans doute et nous auraient laissé des documents curieux. Mais, par malheur, la situation présente, le besoin du succès d'aujourd'hui, la crainte d'un insuccès pour le lendemain les absorbaient tous. C'est surtout dans les coulisses qu'on a peu d'espace et de temps pour la réflexion et l'analyse de soi-même. Il faut songer à son extérieur, au costume, au parterre, au souffleur, au public, à celui qui donnera la réplique. Au milieu de ces préoccupations sans trêve et de ces petits intérêts sans cesse palpitants, trouvez donc le moyen de sonder votre propre cœur avec le scrupule d'un anatomiste et d'un philosophe, et de prêter une oreille attentive à ses cris et à ses murmures.

Je ne connais qu'un seul acteur qui ait laissé dans ses *Mémoires* l'image exacte de l'existence des coulisses ; image brillante, animée, légère, naïve, pleine de vanité et de fatuité.

Cet acteur se nommait Colley Cibber et vivait en Angleterre au dix-huitième siècle.

Il n'a pas écrit sa *vie*, ce qui eût été trop simple,

mais son *apologie*. Ainsi Richelieu ou Bonaparte, accusés par leurs ennemis, auraient pu faire leurs *Mémoires* sous forme apologétique. On accusait Cibber d'un insupportable amour-propre, d'une fatuité impertinente. Il se justifie, et en quels termes, avec quel aplomb de grand seigneur, quelle fausse humilité d'homme du monde, quelle conviction de sa haute importance !

En se justifiant, il prouve que ses antagonistes ont raison ; mais ses *Mémoires* sont une merveille de causerie ; le lecteur devient acteur comme lui ; il s'intéresse à la distribution des rôles, au montant de la recette, il prend parti pour la *jeune première* contre la *première actrice tragique* ; il partage ses haines et ses amours de coulisses ; il finit, à l'exemple de Cibber, par regarder le monde comme subordonné au théâtre, la société en général comme une succursale et l'acteur comme quelque chose de plus qu'un roi.

Un écrivain de talent, mais qui en est encore à la première ivresse du succès, vient de publier un manifeste contre les comédiens. Il semble qu'il y ait des sujets qui s'imposent et que chacun croit devoir traiter à son tour. Il n'y a pas un chroniqueur qui, entre le premier et le dixième mois de son développement littéraire, n'ait regardé comme un devoir de

donner son coup de trompe sur le dos des gens de théâtre.

Le comédien répète cent fois de suite la même chose, recherchant toujours les mêmes effets ; c'est une machine à rires ou à émotion.

Eh bien ! quel est le particulier qui, ayant inventé ou recueilli un mot ou une anecdote nouvelle, ne répète l'un ou l'autre autant de fois par jour qu'il rencontre de gens disposés à l'écouter ?

« Le comédien est en proie à une grande douleur, il a perdu sa femme ou son enfant, et il se grime encore, il cache ses larmes et prostitue son deuil sur la scène. »

Tel est le reproche le plus violent que j'aie trouvé dans la diatribe d'hier.

Sans doute, le comédien fait cela, et il faut le plaindre. Il est l'esclave de son devoir, de ses engagements. La fortune de son directeur, les intérêts des auteurs qui lui ont confié un rôle, le pain des machinistes, des musiciens de l'orchestre dépendent de la régularité du service. Si le théâtre faisait relâche à chaque deuil qui frappe un des artistes de la troupe, les actionnaires, les auteurs et le public ne tarderaient pas à s'en éloigner. L'artiste frappé dans ses affections refoule pour une heure ou deux un chagrin qui coûterait six mille francs à ceux qui l'ont engagé. Il fait son devoir, il pleure ensuite.

Il n'a pas « déshonoré la souffrance » ; il en a doublé le poids pour être seul à souffrir.

Le christianisme avait frappé les comédiens d'excommunication *pendant le temps qu'ils exerceraient leur profession*. Pourquoi cela ? Parce que les jeux de la scène avaient toujours été mêlés aux fêtes du paganisme, dont on voulait détruire jusqu'au souvenir.

Mais, même au temps où le préjugé était général, on pouvait citer des exceptions. Shakespeare ne fut point méprisé par Elisabeth, ni Molière par Louis XIV. Un pape fort grave, Clément XI, avait pour correspondant le plus joyeux des Carlins.

Les acteurs n'ont pas seulement compté dans leurs rangs des caractères sérieux et honnêtes, ils ont fourni des saints, des martyrs et des confesseurs.

Saint Porphyryus était comédien, la belle Marguerite d'Antioche, canonisée sous le nom de sainte Pélagie, était comédienne.

La conversion de saint Genest a fourni à Rotrou le sujet d'une tragédie. Un jour que saint Genest représentait devant César le personnage d'Adrien, qui s'était converti au christianisme, il sortit tout à coup de son rôle et déclara solennellement que les sentiments qu'il venait d'exprimer seraient désor-

mais les siens. Et c'est ainsi qu'il conquiert dans l'histoire la place de premier martyr du théâtre.

Gelasius, comique phénicien, dont le nom serait aujourd'hui *Gaillard*, déclara sur la scène, au moment où il était le plus applaudi, qu'il regrettait de s'être fait l'interprète d'un rôle blasphémateur.

Le peuple, irrité de perdre son meilleur comique par le fait de cette conversion inattendue, le traîna dans la rue et le lapida.

Le théâtre a fourni son contingent de femmes aux couvents et à la charité.

Mais c'est là le côté étroit de la question.

Le comédien est un artiste au même titre que le peintre, le sculpteur et le poète. C'est un chercheur de vérité. Il étudie non seulement la plastique, mais la couleur et le mouvement. Et ce n'est pas un petit résultat que de tenir toute une assemblée suspendue à un mot, à un geste.

Comme citoyens, les comédiens ont une réputation méritée de probité et de charité. Dans ces couloirs où toutes les portes sont ouvertes, où circulent tant de personnes ; dans ces loges où les diamants, les perles, les parures de prix traînent avec des houppes et des pattes de lièvre, il n'y a jamais de vol. Si par hasard un objet disparaît, le coupable est un figurant, un nouveau, un garçon d'accessoires qui rem-

place le titulaire indisposé. Il n'y a pas de comédien au bain.

Faut-il rappeler le zèle avec lequel les artistes dramatiques viennent au secours d'un camarade, de la veuve et des orphelins que sa mort laisse dans le besoin ?

Vaniteux ? ils ne le sont pas plus que les avocats, et ils le sont moins que les pianistes.

Et d'ailleurs quel est l'homme que ne griserait pas des applaudissements directs, les acclamations de toute une salle ?

Cicéron disait de Roscius qu'il avait tant de talent qu'il ne devrait jamais descendre du théâtre et tant de vertu qu'il n'aurait jamais dû y monter.

Il est certain que le théâtre compte un grand nombre de femmes galantes ; mais a-t-on jamais reproché aux peintres les libertinages des femmes qui leur servent de modèles ? La promiscuité est pourtant la même. Et, par le temps de femmes du monde que nous savons, je crois que ce n'est pas le théâtre qui est le plus mal partagé au point de vue de la retenue et de la vertu.

HONNEUR AU TABAC !

La Société contre l'abus du tabac commence à me porter sur les nerfs. Elle distribue autant de petits

papiers que les associations bibliques de l'hypocrite Angleterre.

Les fumeurs forment une secte à la fois nombreuse et opprimée. En voyage, on les parque dans des wagons toujours complets ; on les consigne à la porte des théâtres et des concerts, on leur interdit même l'entrée des églises. Il est temps qu'une organisation savante confonde leurs intérêts, leurs besoins, leurs désirs dans un centre commun. Cette ubiquité sans cohésion, ce défaut de solidarité donnent une force immense à leurs détracteurs.

Des gens qui empoisonnent de la bouche osent dire que le tabac sent mauvais !

Deux grandes qualités distinguent le fumeur : le calme et l'oubli des injures.

J'en appelle au bon sens du genre humain : qui donc a le droit de nous priver d'une jouissance ? L'homme a-t-il une trop grande variété de plaisirs ?

Les adversaires du tabac ont commencé leurs diatribes en 1602. Ils donnaient à la feuille bienfaisante une origine diabolique et menaçaient de l'enfer tous ceux qui en feraient usage.

Que le fumeur ne se laisse pas décourager. Isaac Newton fumait ; Hobbe, ce vieux et puissant penseur, fumait ; lord Byron fumait ; tous les érudits

d'Allemagne fumaient énormément. Science, logique, dialectique, théologie, algèbre sympathisent avec la fumée du tabac. Locke, dont l'intelligence n'admettait pas un préjugé, n'a-t-il pas dit quelque part : « Le pain et le tabac ne sont pas absolument nécessaires, dans les rigueurs abstraites du mot ; mais la raison nous en conseille l'usage, et l'habitude nous les rend agréables ? »

Lord Byron va plus loin dans son invocation au tabac.

« Tu es sublime, toi qui, de l'Orient à l'Occident, charmes le labeur du matelot et la langueur du musulman ! tu es sublime, toi qui rivalises avec l'opium et les sultanes.

» Magnifique à Stamboul, aimable à Londres, intéressante en Espagne, comment te chanter dignement, ô feuille du tabac ? Tu es céleste dans le houkah, délicieuse dans la pipe de terre noircie. Mais tes véritables amants, quels sont-ils ? Ceux qui préfèrent tes beautés sans voile. »

Newton, Locke, Byron, voilà des autorités.

Ce n'est plus la tolérance que je réclame, je veux des honneurs publics pour cet emploi des facultés et des moments. Une volupté qui agrandit la sphère du commerce, qui ne coûte une larme à qui que ce soit, qui permet le silence et la contemplation, qui repeuple l'Espagne de châteaux, qui berce la vieil-

lesse, endort la misère et éveille l'imagination. Une extase innocente, parmi tant de plaisirs dangereux ; une panacée que le lazzarone et le sultan acceptent avec une égale reconnaissance !

Les anciens auraient divinisé le tabac.

IV

VAUDEVILLES

UN MARI COLLANT

OU

LA RELIGION DU SOUVENIR

Il y eut une grande poussée de curieux aux abords de l'église, le jour où M. Léopold Dambrichet épousa M^{lle} Christine Draawig.

Depuis plusieurs semaines, tout Poitiers s'occupait de ce mariage. — Elle ne veut pas de lui, disaient les uns, elle ne fait que pleurer. — Oh ! sa mère la forcera bien à épouser Dambrichet, disaient les autres, il est si riche ! — Donner cette adorable jeune fille à un homme comme celui-là, c'est un meurtre ! — Oui, mais elle aura des bijoux, des toilettes, des voitures, hôtel à la ville, château au bord de la Vienne ou du Clain !...

Et tous les jeunes gens soupiraient et se sentaient le cœur serré en voyant approcher le moment où M^{lle} Draawig cesserait d'être pour eux comme une apparition de l'idéale beauté et ne serait plus qu'une femme mariée — comme les autres.

M. Draawig, son père, après avoir occupé pendant plusieurs années les fonctions de consul de Norvège à Bordeaux s'était retiré avec sa femme, sa fille et deux fils, à Poitiers, où la vie est moins coûteuse que dans la grande cité girondine.

M. Draawig était mort, laissant à sa famille dix ou douze mille francs de rente, c'est-à-dire le strict nécessaire.

Les garçons se débrouillent toujours. Christine était la seule préoccupation de M^me Draawig.

A seize ans, la jeune fille, déjà faite, semblait être une de ces blondes et mystérieuses divinités de la mythologie scandinave. Un peu trop grande peut-être, elle dominait les demoiselles de Poitiers par la taille comme elle les éclipsait par sa beauté. Nulle ne pouvait paraître jolie à côté d'elle.

Christine était à la fois l'ondine du Rhin et le sylphe d'Arendal. Des sourcils noirs au-dessus de deux yeux bleus comme le ciel de Smyrne, des cheveux vieil or qu'on eût dit poudrés de cendres de

perles, une voix jeune et caressante qui avait la douceur des harpes éoliennes.

Léopold Dambrichet n'était ni beau ni laid. Le teint coloré, le nez un peu grand et légèrement de travers, de taille moyenne, se dandinant en marchant, grand amateur de chapeaux mous et de chemises de couleur, fumant la pipe au café et au cercle ; somme toute, un type moyen de richard de province. Très-bon, très-charitable, doué d'une dose suffisante de bon sens, il eût fait le bonheur d'une femme qui aurait partagé ses goûts. Mais, la première fois qu'il aperçut Christine Draawig, Léopold Dambrichet éprouva un tel trouble qu'il ne put dormir la nuit. Le lendemain était un dimanche : il alla à la messe et, tant que dura le service divin, ses yeux restèrent attachés sur cette étrange fille du Nord qui avait reçu, dès le berceau, les baisers du soleil de Gascogne.

Dambrichet avait quinze ans de plus que M^{lle} Draawig, mais sa fortune était de plusieurs millions. Le père Dambrichet avait été l'un des plus grands propriétaires du département, et Léopold avait doublé sa fortune par des constructions sur des terrains autrefois sans valeur et plus tard annexés à la ville.

M^{me} Draawig représenta à sa fille tous les avan-

tages de cette union. C'était la fortune pour toute la famille ; ses frères trouveraient des emplois dans les relations de M. Dambrichet, elle-même aurait une vieilleuse heureuse.

A L'époque où nous vivons, la beauté n'est qu'un avantage secondaire. C'est du côté de M. Dambrichet qu'était le sacrifice.

Enfin, le mariage fut décidé.

Quand on signa le contrat, M^{me} Draawig déposa sur la table traditionnelle trente mille francs — la dot de sa fille. Dambrichet prit la liasse et la remit à sa belle-mère en la priant d'accepter cette somme pour ses deux fils. Et ce ne fut pas sans attendrissement que M^{me} Draawig entendit le passage du contrat par lequel M. Dambrichet reconnaissait un million à sa femme.

A l'église, on remarqua que M^{lle} Christine Draawig avait les yeux rouges, et on en conclut qu'elle avait passé la nuit à pleurer.

Pendant trois ans, le ménage Dambrichet fut un ménage comme les autres, Deux mois à Paris, trois mois à la campagne, le reste du temps à Poitiers. Un jour de réception par semaine ; quatre bals par hiver, la grande vie de province.

Pas d'enfant, c'était le grand chagrin de Léopold, qui, peu à peu, avait repris ses anciennes habitudes

de cercle et de café. Il aimait à causer avec les cultivateurs, avec les marchands de bœufs. Le monde lui portait sur les nerfs. M^{me} Dambrichet se rendait seule au bal chez le receveur général, chez le préfet. Léopold allait l'attendre à la porte. Puis il se lassa de faire les cent pas dans la rue et ce fut le cocher qui attendit madame.

Enfin, un bruit sourd circula dans la ville. On disait tout bas que M^{me} Dambrichet avait un amant.

Un jeune Parisien, le baron de ***, montait à cheval avec elle tous les matins. Deux ou trois officiers étaient, il est vrai, de la partie, mais le baron passait des après-midi tout entières à l'hôtel Dambrichet.

Puis, le baron repartit.

Ce fut alors un lieutenant de chasseurs, qui venait de Saint-Maixent à Poitiers pour voir M^{me} Dambrichet.

Et Léopold était toujours au cercle ou au Café du Commerce.

Christine finit par s'afficher avec un jeune homme qui était venu se fixer à Poitiers, où une tante lui avait laissé une petite maison et quelques hectares de terre, à peine deux mille francs de rente. Il se nommait Gustave de Périgny. Officier démissionnaire, il avait vécu dans un certain monde et, à l'assurance du militaire il joignait certaines traditions de la bonne société.

Comment arrivait-il à dépenser vingt mille francs par an ? C'était un mystère, Les uns disaient qu'il trichait au jeu, les autres, que M^{me} Dambrichet avait vendu une partie de ses bijoux pour fournir au luxe de son amant.

Un matin, tout à coup, on apprit qu'elle était morte des suites d'un refroidissement. Morte à vingt-huit ans, emportée en une nuit.

Dambrichet fut atterré. Il voulut suivre le cercueil de sa femme ; deux amis le soutenaient par les bras, et c'est à peine s'il pouvait mettre un pied devant l'autre. Jamais on ne vit une image plus complète de la douleur dans toute son épouvante.

Six mois se passèrent.

Un jour, Dambrichet se rendit chez Gustave de Périgny.

— Je ne vis plus, lui dit-il, je passe les journées et les nuits à regarder, à toucher les objets qui lui appartenaient. Il y a un tiroir de son armoire à glace qui a conservé son odeur ; je ne l'ouvre que le dimanche ; je ferme les yeux... et *je la respire !...*

Périgny, très-embarrassé, balbutiait quelques paroles de consolation.

— Je vous en prie, reprit Dambrichet, venez dîner avec moi.

— Mais, mon cher ami...

— Ne me refusez pas, la solitude me tue.
Et il emmena Périgny.

Après le dîner, ils étaient assis tous deux sur la terrasse, devant le salon, regardant les arbres, le gazon, les fleurs.

— J'ai trouvé toutes vos lettres, dit alors Dambrichet, et aussi un album sur lequel Christine notait ses impressions...

Périgny avait tressailli.

— Oh ! je vous pardonne à tous deux ! continua Dambrichet avec tristesse. J'étais souvent absent, je l'abandonnais, n'aimant pas le monde. J'ai lu ce qu'elle pensait de vous... Elle vous aimait de toute son âme !

— Si vous saviez, dit Périgny, par quel concours de circonstances... Il n'y a eu de la faute de personne...

— Dites-moi... c'est dans ce salon, n'est-ce pas, qu'elle s'est donnée à vous pour la première fois ?

— Mais...

— Oh ! je vous en prie, dites-moi tout... où était-elle assise ?

— Là... sur ce divan.

— Et alors ?

— Je m'étais rapproché d'elle, en causant... Je pris sa main qu'elle abandonna. Voyant qu'elle ne me

repoussait pas, je me laissai tomber à ses genoux...

— Oui... oui... murmura Dambrichet.

Et il reprit :

— Elle devait être bien belle ! car elle ne s'est jamais donnée à moi qu'à contre-cœur, presque avec répugnance... Qu'elle devait être belle avec quelqu'un qu'elle aimait !

Il y eut un moment de silence.

— Voyons, reprit Dambrichet, dans quelques semaines c'est l'ouverture de la chasse ; venez passer la saison avec moi au château !

— Mais, mon cher monsieur Dambrichet...

— Et vous devez être gêné ? Eh bien ! je ne puis plus gérer mes propriétés... je n'ai plus la tête, à moi, j'ai besoin de quelqu'un... Vous aurez vingt mille francs par an pour diriger mes affaires... C'est dit, nous partons demain.

— Mais y songez-vous ?...

— Je vous en prie, ne me refusez pas, s'écria Dambrichet en versant des larmes.

Et se jetant au cou de Périgny, il ajouta en le serrant dans ses bras :

— Je ne veux pas que vous me quittiez... Vous êtes *tout ce qui me reste d'elle !*

FANTAISIE D'ÉTÉ

ENCORE UNE DISPARITION. — M. Alfred B..., négociant de la rue Poissonnière, est sorti de chez lui le lundi 26 mai, à cinq heures du soir. Il avait annoncé à sa femme qu'il ne rentrerait peut-être pas pour dîner, ayant une affaire importante à traiter avec un agent du Comptoir hollandais. La soirée se passa sans que M. B... reparût à son domicile. Après une nuit d'angoisses, la femme du négociant s'est rendue chez le commissaire de police, qui a reçu sa déclaration. M. B... aurait emporté avec lui une dizaine de mille francs. Jusqu'à présent, toutes les recherches faites pour le retrouver ont été inutiles. Tout fait supposer que nous sommes en présence d'un crime.

Ce même lundi, un voyageur, accompagné d'une jeune et jolie personne, était arrivé au Havre par le train de minuit. Il se fit transporter à l'hôtel Frascati, où il prit une chambre à deux lits.

Ce voyageur n'était autre que M. Alfred Berthoret, négociant en tissus, avec M^{lle} Viviane, artiste du théâtre des Nouveautés.

Cette liaison durait depuis trois mois. M. Berthoret, passant sur le boulevard des Italiens, avait eu la fantaisie d'entrer chez M. Brasseur, qui donnait la trente-cinquième représentation de l'opérette nouvelle : *le Foie et le Mollet*, paroles de M. de Najac, musique de Glapissart.

Parmi les belles petites dont les parties charnues étaient éclairées au gaz, Berthoret remarqua Viviane. Œil fripon, jupe fripée, dit le proverbe. Et le proverbe ne se démentit point. Un cabinet de la Maison-Dorée offrit aux nouveaux fiancés un asile sûr et confortable.

Quand ils sortirent, ils étaient époux.

Bonne petite fille, cette Viviane. Toujours gaie et toujours prête. Elle ne comprenait pas que les femmes eussent la manie de s'habiller et regrettait sincèrement l'époque primitive où une feuille de vigne était un costume.

Un jour, attendant chez sa portière la voiture de louage qui devait la conduire au Bois, Viviane trouva une histoire sainte appartenant à la progéniture de la tireuse de cordon. La jeune artiste lut pour

la première fois l'histoire d'Eve et du serpent, qui l'intéressa vivement.

— C'est drôle, dit-elle à sa portière, les auteurs ont oublié le principal. Ils racontent bien qu'Eve s'est laissé lever, mais ils ne disent pas combien le serpent lui a donné.

— C'est pourtant vrai, répondit la portière.

Viviane referma le livre et se leva en disant :

— S'il lui a donné moins de dix louis, c'est un mufle !

Berthoret raffola bientôt de Viviane.

Elle lui avait donné le doux nom de Melonski, en souvenir d'un Polonais qu'elle avait adoré.

Berthoret, ne voulant pas rester en arrière, la surnommait familièrement Fangeska.

Qui les eût entendus parler d'amour se serait cru à Cracovie.

En fait de voyages, Viviane était allée de Vincennes à Saint-Germain, et elle n'avait qu'une idée fixe : *voir la mer*.

Un capitaine au long cours, qui revenait de Batavia, lui avait raconté tant d'histoires de bord qu'elle voulait absolument aller respirer l'air salé sur le rivage de l'Océan.

Vainement Berthoret la conduisit à Enghien, puis

à l'étang de Ville-d'Avray ; Viviane déclara qu'il lui fallait de l'eau salée avec des bateaux dessus.

A bout de raisons, le négociant lui promit de l'em-mener au Havre. Du bout de la jetée, lui dit-il, les personnes qui ont une très-bonne vue peuvent parfaitement apercevoir l'Amérique.

Viviane eut soin de se munir de quelques lignes.

— Pourquoi faire ? demanda Berthoret.

— Cette bêtise ! s'écria Viviane, puisque nous allons au bord de la mer !...

— Eh bien ?

— C'est là qu'on pêche les singes et les perroquets.

Une absence de trois ou quatre jours est assez facile à justifier pour un commerçant.

M. Berthoret écrivit à sa femme une lettre dans laquelle il lui expliquait qu'il partait à l'improviste pour Amsterdam. « Un des exposants, pressé d'argent, lui offrait une affaire des plus avantageuses. Certes, il était bien triste, lui Berthoret de se séparer pour deux fois quarante-huit heures de sa bēbelle adorée ; mais il ne se reconnaissait pas le droit de manquer sa fortune. Du reste, il penserait à elle tout le temps du voyage et lui rapporterait un joli cadeau du pays qui a donné aux architectes l'idée des sous-sols. »

Au coin de la rue Tronchet, M. Berthoret fit arrêter le fiacre qui le transportait avec Viviane à la gare Saint-Lazare et héla un commissionnaire.

— Tenez, lui dit-il, vous porterez cette lettre rue Poissonnière. Il n'y a pas de réponse.

Et il lui donna une pièce de vingt sous.

Le fiacre étant reparti, le commissionnaire tourna et retourna la lettre dans sa main.

— Vingt sous ! s'écria-t-il en haussant les épaules. Vingt sous pour aller rue Poissonnière !

Il jeta sur le fiacre un regard méprisant.

— Pas de réponse, je te crois ! Il ne manquerait plus que cela d'être obligé d'attendre là-bas et de revenir place de la Madeleine ! Parole de Dieu ! je ne comprends pas ce que les bourgeois ont dans le ventre. Vingt sous !

Le commissionnaire lut la suscription :

« Madame Berthoret, maison de tissus... »

— Des tissus d'infamie, murmura-t-il.

Et « pressée » encore ! il a osé mettre « pressée » ! Prenez donc vos jambes à votre cou...

Puis, l'honneur professionnel prenant le dessus, le commissionnaire ajouta :

— Faut toujours que je vois ce qu'il lui dit.

Et il lut la lettre.

Quand il eut fini : « Comment ! s'écria-t-il en frappant du poing sur ses crochets, voilà un particulier

qui annonce à sa femme qu'il va en Hollande pour faire fortune en quatre jours, et il me donne vingt sous ! Ah ! bien, elle peut se fouiller, la bourgeoise !

Le commissionnaire froissa la lettre, en fit une boule et la glissa dans une bouche d'égout.

Après quoi il entra fièrement chez le marchand de vin.

Voilà comment il se fit que M^{me} Berthoret passa une nuit dans les larmes et alla confier ses inquiétudes au commissaire de police, tandis que son voyage époux épluchait des crevettes sur la terrasse de Frascati, en compagnie d'une des plus jolies pensionnaires de M. Brasseur.

Le mercredi matin, Berthoret prit machinalement un journal sur une table de l'hôtel. Après avoir rapidement parcouru la première page, il passa aux faits divers,

Tout à coup, Viviane le vit pâlir.

— Qu'as-tu donc ? lui demanda-t-elle.

Le malheureux ne pouvait en croire ses yeux.

« ENCORE UNE DISPARITION. — M. Alfred B..., négociant, rue Poissonnière... » C'était bien lui. Sa femme le pleurait. Il était recherché par la police, sa photographie envoyée dans toutes les directions... On allait peut-être venir à l'hôtel, il serait reconnu,

pris en flagrant délit, perdu comme mari, ruiné comme négociant.

Il vit un millier de petits diables noirs qui dansaient autour de lui. Puis, un gendarme venait, lui appuyait la main sur l'épaule et le forçait à s'asseoir sur les bancs de la police correctionnelle, où il s'entendait condamner pour adultère !

— Mais qu'a-tu donc, répéta Viviane.

— Ah ! ma chère, une horrible nouvelle ! Il faut que tu partes tout de suite... Voilà cinq cents francs, fait ta malle en cinq minutes et file à la gare, où tu prendras le premier train, n'importe lequel !

— Mais pourquoi ?

— Mon père qui me cherche !... Il vient d'arriver au Havre !...

— Ton père ? s'écria la petite cabotine en ouvrant des yeux effarés, quel âge as-tu donc ?

— J'ai... j'ai quarante-huit ans !

Viviane le foudroya du regard.

— Si ce n'est pas honteux, dit-elle, d'avoir encore son père à cet âge !

— Que veux-tu ? balbutia le négociant, ce n'est pas ma faute...

— Et qu'est-ce qu'il peut me faire, ton père ! reprit-elle après réflexion.

— Prends garde, reprit Berthoret, c'est un homme impitoyable. Il est très-lié avec le préfet de police

et il pourrait très-bien te faire poursuivre pour détournement de majeur.

— On me mettrait en prison ?

— N'en doute pas.

— Ah ! zut, alors !

Elle monta l'escalier quatre à quatre, boucla sa valise et se fit conduire à la gare.

Berthoret, très-agité, faisait les cent pas dans sa chambre.

Comment allait-il se tirer de là ? Que dire ? Quelle raison donner ?

Et il frissonnait de la tête aux pieds en songeant qu'on le cherchait sur tout le territoire français.

Tout en gesticulant, il s'approcha de la fenêtre et recula terrifié.

Il avait aperçu M^{me} Berthoret, en grand deuil, qui entrait dans la cour de l'hôtel accompagné d'un monsieur, un agent ou un commissaire de police, c'était évident.

Il eut un véritable coup de folie.

Un énorme clou, qui avait dû retenir une glace ou un baldaquin, s'étalait devant lui dans la muraille. Berthoret coupa le cordon de sonnette, l'attacha solidement au clou, puis, à l'autre bout, il fit un nœud coulant, passa la tête dans le cordon et se pendit !

On frappa à la porte.

— Ouvrez ! crièrent plusieurs voix.

Berthoret avait des bourdonnements dans les oreilles et commençait à gigotter.

On enfonça la porte.

— C'est bien lui ! cria M^{me} Berthoret.

— Il respire encore, ajouta l'agent.

— Un garçon coupa la corde, et Berthoret tomba sur le tapis.

— C'est toi, chère amie ? dit-il à sa femme. Tu n'as donc pas reçu ma lettre ?

— Je n'ai rien reçu du tout.

— Alors, tout s'explique !

— Même que tu te sois pendu ?

— Certainement... Cette affaire en Hollande, tu sais bien ?

— Pas le moins du monde.

— C'est juste, au fait. C'était ma lettre... qui ne t'est pas parvenue. Eh bien ! cette affaire a manqué... Alors, désespéré, je suis venu au Havre pour en finir avec la vie.

— Comment ! pour une affaire qui n'a pas abouti ?

— Que veux-tu ? Je suis comme cela, moi !

— Allons, je suis arrivée à temps. Prends ton chapeau et rentrons à Paris.

— Je veux bien, dit Berthoret, mais à une condition.

— Laquelle ?

— C'est que nous passerons par Trouville !

La maison Berthoret a repris son aspect accoutumé. M^{me} Berthoret a mis l'incident sur le compte de la nature. Son mari approche de la cinquantaine.

La crise qui a failli le lui enlever est, à n'en pas douter, un effet du retour d'âge.

Le commissaire de police du quartier croit de moins en moins aux disparitions mystérieuses.

Quant à Viviane, elle n'a plus revu le négociant. Il n'a même pas songé à lui envoyer le cadeau obligatoire de liquidation. Quand on quitte une femme, n'est-ce pas ?...

Elle se venge de ce procédé en disant tout haut dans les coulisses qu'elle a horreur des poseurs de lapins et de tous ceux qui flouent les femmes. Il y en a deux que, pour sa part, elle méprise particulièrement : le serpent et Berthoret.

ARAIGNÉE DU SOIR

Personnages :

LE BARON AYMAR DE BERYLS.

LA BARONNE.

LE BARON, *dans sa chambre. (Il froisse un billet.)*
— « A huit heures, ce soir... C'est bientôt dit : à huit heures... En attendant c'est la troisième fois que j'envoie Renée dîner chez sa mère cette semaine... Elle finira par se douter de quelque chose. Il faut que je trouve un biais pour rompre avec cette sirène sarmate qui menace sérieusement la paix de mon intérieur. Princesse Neroly... un joli nom... cela sent bon, cela vous change des Laroche et des La Tour de quelque chose... C'est qu'elle a vraiment l'air de tenir à moi... Je consentais à un coup de canif, mais elle veut une guillotine... Renée m'a déjà demandé des explications... Il faut rompre absolument. La baronne ferait du scandale et je serais, d'ailleurs, peu satisfait de voir ma femme en-

trer dans la grande tribu des nomades... (*Il prend son chapeau.*) Qu'est-ce que c'est que ça ? Une araignée sur le rideau... une tapisserie Louis XIII ! Ces insectes ne respectent rien... J'ai pourtant six domestiques, dont un valet de chambre, muni de meilleurs certificats. Eh bien ! les araignées sont ici comme chez elles. Les bons serviteurs ont disparu avec la monarchie. On ne balaie plus, on ne secoue plus les tapis... Je finirai par trouver un lézard dans ma table de nuit et un hérisson sous mon oreiller... (*Il prend sa canne.*) En attendant, je vais débarrasser la société de cette petite machine à coudre... Elle m'a vu... elle se cache lâchement dans un pli du rideau... (*La pendule sonne.*) Six heures ! Qu'allais-je faire ? Araignée, tu vivras... Tu dois la vie à un proverbe... Nos pères y croyaient. En te faisant grâce, je continue la tradition. (*Il sonne. Entre Joseph.*) Vous direz à M^{me} la baronne que je suis, obligé de dîner au cercle...

JOSEPH. — M^{me} la baronne ne rentrera que fort tard.

LE BARON, *étonné*. — Comment cela ?

JOSEPH. — M^{me} la baronne m'a dit de prévenir monsieur le baron qu'elle dînait chez sa mère.

LE BARON, *à part*. — Comment, chez sa mère ?... Sans que je le lui aie demandé ? Hé ! hé ! elle a bien vite pris le pli... je crois qu'il est temps de veiller au grain.

Chez M^{me} d'Ambrimont, belle-mère de M. de Beryls.
— Petite soirée dansante. — Deux tables de whist dans le second salon.

M. de Beryls est entré furtivement et se tient à l'écart derrière une tapisserie. — M^{me} de Beryls danse avec frénésie : après le quadrille, une valse ; après la valse, une polka, et ainsi de suite.

UN INVITÉ *s'adressant au baron*. — Quelle est donc cette charmante personne ?

LE BARON, *d'un air pincé*. — Laquelle ?

L'INVITÉ. — Celle qui danse... là... elle est infatigable.

LE BARON. — C'est, je crois, la baronne de Beryls.

L'INVITÉ. — La fille de la maîtresse de la maison... Ah !... On dit que son mari est une espèce d'ours... Ma foi ! s'il la néglige, il n'aura que ce qu'il mérite.

LE BARON, *vexé*. — Croyez-vous ?

L'INVITÉ. — Pauvre petite femme !... J'avais lui demander une valse.

LE BARON, *à part*. — J'ai bien fait de lâcher d'un cran la princesse Neroly.

UN AUTRE INVITÉ. — Décidément, Philippe a de la chance.

LE BARON. — Serait-il indiscret de vous demander quel est le personnage que vous appelez Philippe ?

L'INVITÉ. — Philippe ? C'est le petit cousin... le chouchou de M^{me} de Beryls.

LE BARON. — Mais c'est un enfant !

L'INVITÉ. — Un enfant de dix-huit ans. je ne dis pas qu'il soit encore entré dans la place, mais il en fait le siège.

LE BARON, *à part*. — A-t-on jamais vu ? Un gamin auquel je n'attachais aucune importance...

A une heure, le baron voyant sa femme prête à partir, s'esquive et rentre à l'hôtel.

Deux heures. — M. de Beryls, assis devant le feu, tisonne avec affectation.

LA BARONNE, *rentrant*. — C'est trop fort... Où donc est Pélagie ?

LE BARON. — Je l'ai autorisée à se retirer.

LA BARONNE. — Mais j'ai besoin d'elle., je vais sonner.

LE BARON. — Permettez-moi de la remplacer auprès de vous.

LA BARONNE. — Merci, c'est inutile, je me déferai seule.

LE BARON. — Et... vous êtes-vous amusée chez M^{me} votre mère ?

LA BARONNE. — Mais oui... c'est si bon la vie de famille ; le temps s'écoule sans qu'on s'en aperçoive.

LE BARON, *toussant*. — Hum !

LA BARONNE. — Est-ce que vous allez passer la nuit dans ce cabinet?... Moi je rentre dans mon appartement.

LE BARON. — Vous me donnerez bien dix minutes ?

LA BARONNE. — Pourquoi faire ? Vous avez toute la journée pour me parler... et vous n'abusez pas de ce droit...

LE BARON. — Quelle querelle me cherchez-vous là ? Avez-vous un reproche sérieux à m'adresser ?

LA BARONNE. — Aucun, mon ami, aucun. Vous êtes le modèle des maris...

LE BARON. — C'est que... j'ai été obligé de dîner en ville trois fois cette semaine...

LA BARONNE, *cherchant dans sa mémoire*. — Trois fois ? tiens ? je croyais que ce n'était que deux.

LE BARON, *piqué*. — Il paraît que mes absences ne vous déplaisent pas.

LA BARONNE. — Je n'ai jamais pensé à entraver votre liberté... Bonsoir !

LE BARON. — On dirait que vous me renvoyez.

LA BARONNE. — Il me semble que c'est l'heure.

(*Elle entre dans sa chambre et met le verrou.*)

LE BARON, *seul*. — Il faudra faire un petit voyage... Je ne vois pas d'autre moyen de reprendre cette affection dé cousue... L'accroc vient de moi,

je n'ai rien à dire... Il me semble que j'entends rire de l'autre côté... (*Haut.*) Vous ne dormez pas, Renée ?

— Pas encore... je lis un roman qui m'amuse beaucoup.

— Vous avez de la chance ! (*Silence de quelques minutes.*)

LA BARONNE, *poussant des cris.* — Ah ! mon Dieu !... au secours !... Monsieur ! dormez-vous ?

LE BARON. — Qu'y a-t-il ? Otez le verrou !

— LA BARONNE, *tout effarée.* — Une énorme araignée sur mon rideau !

LE BARON, *regardant sa femme, dont le peignoir est entr'ouvert.* — Elle est bien mieux que la princesse...

LA BARONNE. — Mais vous perdez un temps infini ; elle va s'échapper !

LE BARON, *entrant.* — La voici... (*Il met un gant, et saisit l'araignée et entr'ouvre la fenêtre.*)

LA BARONNE. Que faites-vous ?

LE BARON. — Je laisse la vie à cette araignée...

LA BARONNE, *toute tremblante.* — Quelle idée !

LE BARON, *après avoir refermé la fenêtre.* — Parce que je lui dois de me trouver en ce moment auprès de vous.

LA BARONNE. — Mais... où avez-vous passé la soirée ?

LE BARON. — Chez M^{me} d'Ambrimont, à deux pas de vous, derrière une tapisserie.

LA BARONNE, *rougissant*. — Ah !

LE BARON. Je vous ai vue danser., et je vous ai trouvée plus adorable que jamais... (*Il lui baise la main.*)

LA BARONNE. — Il est singulier que je ne vous aie pas aperçu ?

LE BARON. — C'est que vous étiez occupée ailleurs. (*Il remet le verrou.*)

LA BARONNE. — Et moi qui m'imaginais...

LE BARON, *la prenant dans ses bras*. — Vous voyez bien que non !

LE LENDEMAIN, A MIDI

LA BARONNE, *se réveillant*. — Qui sait où est cette araignée maintenant ?

LES VIEILLES LUNES

On s'est souvent demandé ce que deviennent les femmes légères, petites actrices, coryphées, figurantes ou simples filles d'amour. Barrière prétendait que, passé quarante ans, elles subissaient une transformation naturelle et devenaient un excellent engrais. La tradition bourgeoise et la morale de Berquin veulent que les courtisanes vieilles deviennent ouvreuses de loges, sous-maîtresses de maisons galantes ou balayeuses de la ville.

J'ai ouvert une enquête à ce sujet, et voici ce que j'ai trouvé.

A une certaine époque, tôt pour les unes, tard pour les autres, les femmes dites de mauvaise vie deviennent des femmes honnêtes. Elles finissent comme les autres ont commencé.

Des jolies filles qui jouaient des bouts de rôle ou étalaient simplement leurs formes au théâtre des Variétés sous la direction Cogniard, j'en ai retrouvé deux mariées à de riches industriels de Rouen. Une

autre a épousé un entrepreneur. La petite N... est princesse arménienne ; la jolie Mina, qui ouvrait de si grands yeux quand Delacour lui présentait quelqu'un en disant : Monsieur est un de mes bons amis qui donne toujours cinq louis à une femme !... — Mina est devenue l'épouse très légitime d'un riche banquier américain. Toutes les petites pécheresses qui figuraient dans les *Voyages de Gulliver* et dans les *revues* de fin d'année sont parfaitement casées, solidement établies et vont à la messe le dimanche.

Elles cachent soigneusement aujourd'hui ce qu'elles montraient naguère avec tant de facilité.

Un de mes amis, abonné de l'Opéra dès la rue Le Peletier, faisait son tour d'Europe. Comme les compagnons font leur tour de France, il est d'usage qu'au premier héritage le Parisien qui ne connaît guère que Trouville, Dieppe et Monaco, parcourt l'Espagne, l'Italie, la Russie. Quelques-uns poussent jusqu'à Constantinople ; la plupart s'arrêtent à Vienne.

Arrivé à Moscou, mon voyageur, muni d'une lettre d'introduction, se présente chez le général-prince P...off.

Pour voyager en Russie, a dit un touriste, il faut

se munir des recommandations les plus chaudes. Le climat le veut ainsi.

Le Parisien fut introduit dans le salon. Il aperçut, dans l'embrasure d'une fenêtre, une femme qui lui parut remarquablement distinguée ; quoique assise et vue de profil, il était impossible de ne pas la supposer jeune et jolie. Une robe de soie, assez décolletée pour permettre à l'œil de saisir la ligne fuyante du cou arrêta la courbe gracieuse des épaules et faisait ressortir, avec la netteté de deux bras bien modelés, la blancheur de ses mains, qui promenaient une aiguille sur un canevas. Ses pieds, posés sur une peau de lion, coquetterie emblématique assez bien placée dans le salon d'un vieux traîneur de sabre, étaient fins, délicats et précieusement enchâssés dans deux pantoufles de maroquin bordées d'une neige d'hermine.

En un mot, l'ensemble de cette silhouette, vaguement dessinée, respirait ce parfum d'exquise élégance et de grâce quelque peu aventureuse qui ne laisse jamais d'éveiller l'attention et la curiosité.

A l'entrée du visiteur, cette femme n'avait donné aucun des signes fugitifs par lesquels les filles d'Eve trahissent leur distraction ; elle n'avait point incliné la tête ni glissé un clin d'œil à travers le brouillard de ses cheveux, ni poursuivi plus vivement la maille commencée, ni même changé son pied de place, ce

qui est assurément le plus innocent des signes de distraction connus.

Le jeune homme fit quelques pas et dit en s'inclinant :

— Je vous prie, madame, d'excuser ma présence. J'attends le général, auquel j'ai eu l'honneur de faire remettre une lettre de M. de Camors...

La brodeuse releva la tête et poussa un cri de surprise :

— Vous !

— Caroline ! s'écria le voyageur.

— Elle-même. Vous vous demandez, continuait-elle à demi-voix, si cette intrépide travailleuse est bien la bonne fille que vous avez connue faisant des pirouettes à l'Opéra ! Mon Dieu, oui. Je ne renie pas mon passé — devant vous.

— La fortune ne m'a point fait perdre la tête. C'est vous qui êtes changé. Au lieu de me sauter au cou et de m'embrasser sur les deux joues, pendant que nous sommes seuls, vous restez les bras pendants et la bouche béante. Suis-je devenue laide ? Je vois qu'il vous faut des explications. Dans mon entresol de la rue Drouot, j'avais le cœur sur la bouche ; je pourrais aujourd'hui user d'artifice et insinuer honnêtement que la vie d'autrefois me paraissait lourde ; je n'en ferai rien. Cependant je me suis lassée de mon existence incertaine : vivre au jour le

jour entre un coupé et une saisie, jouer toujours mon lendemain à pile ou face, rouler enfin au lieu de marcher, c'est gentil, mais on s'en lasse. Le général a conçu pour moi une grande passion, il a voulu m'épouser, et j'ai fait une fin.

A ce moment, on entendit une porte se refermer.

— Silence ! dit Caroline en mettant un doigt sur ses lèvres.

Et elle reprit sa tapisserie, comme une honnête femme qu'elle était devenue.

Quand le navire marche, incliné sous le vent qui fait frissonner les ralingues, un cri s'élève tout à coup :

— Un homme à la mer !

Et tout le monde accourt. On jette les cordes, les tampons et la bouée.

Parmi les enchaînements de la vie parisienne, au milieu de ce bruit et de cette fièvre que la nuit même n'interrompt pas, le même cri a souvent retenti : Un homme à la mer !

Mais celui-ci se noie sans que personne vienne à son secours.

Un coulissier qui saute, un banquier qui fait faillite, un agent de change ou un notaire qui a tripoté avec les fonds qu'on lui avait confiés, un joueur

qui n'a plus que sa cervelle à brûler, un gentilhomme poursuivi pour escroquerie par un bijoutier de la rue de la Paix, que de gens à la mer dans un seul hiver de Paris !

Eh bien ! chose étonnante, on n'a jamais entendu dire : Une femme à la mer !

La femme se tire toujours d'affaire.

Passant par hasard à Lagny, j'entrai un jour dans une petite boutique de mercerie pour renouveler un cordon de lorgnon qui s'effilait par vétusté.

Une grosse femme me tendit un paquet de cordons noirs en me priant de choisir.

Je la regardais, essayant de recueillir mes souvenirs. Tout à coup, le calendrier de 1863 me revint à l'esprit.

— Rébecca !

Elle rougit jusqu'au blanc des yeux.

— M^{me} Bélarier maintenant, me dit-elle.

— Et comment as-tu fait ?

Mon mari m'a fait rayer de la police.

Cette Rébecca avait fait pendant quinze ans le bonheur très raffiné des habitués d'une maison de la rue de Hanovre, supprimée depuis le percement de la rue du Quatre-Septembre.

— Tu est mariée ?

— Mais oui, j'ai deux enfants.

— Deux enfants !

— C'est comme cela. Pendant dix-huit ans, soixante mille hommes ne m'ont pas rendu mère, et à peine rentrée dans la vie commune, je me suis trouvée enceinte.

— Et cela te va, cette existence ?

— Je me trouve très-heureuse. Mon mari m'adore et je suis folle de mes enfants... Il ne faut rien dire, n'est-ce pas ?

— Sois tranquille. Combien le cordon ?

— Vingt-cinq centimes.

— Voilà cent sous.

— Je les accepte... comme souvenir.

Ovide, Shakespeare et Burani l'ont dit : « Le cœur de la femme est un abîme. » Burani, Ovide et Shakespeare avaient raison, si l'on en juge par le nombre des gens abîmés. Mais le véritable amour est comme les revenants ; tout le monde en parle, et personne n'en a vu.

Pourquoi s'aime-t-on ? Parce qu'on s'ennuie, parce qu'on a bien dîné, parce que la femme est une affaire de vanité, quand elle n'est pas une affaire de tempérament.

Il suffit de lire le *Songe de Boccace* pour être complètement désenchanté.

I. — La femme rend compte à l'amant de tout ce que dit, de tout ce que fait l'époux. Elle livre complètement celui qu'elle n'aime plus.

II. — Dès que vous êtes bien à elle, dès qu'elle en est bien sûre, elle vous méprise et vous abandonne. Les marques d'affection les plus touchantes lui deviennent alors insupportables. Elle s'irrite de ce qui la charmait autrefois.

III. — Les femmes ont une présomption inconcevable. La plus laide se trouve supérieure aux autres ; la plus débauchée se trouve *relativement* pure.

IV. — Ce sexe est naturellement faible et timide ; le moindre bruit le fait trembler. Le tonnerre, le vent, une souris, une petite pierre, un craquement, et les femmes ont une terreur inexplicable ; mais, quand il s'agit d'une expédition amoureuse, rien ne leur fait peur. Elles se rencontrent, la nuit, dans des endroits déserts ; elles vous donnent des rendez-vous jusque dans les cimetières.

V. — Si on leur reproche quelque chose qu'on aura vu de ses propres yeux, elles répondront hardiment : Vous êtes fou !

VI. — Elles s'entretiendront avec une servante plutôt que de se passer de causer.

VII. — Bien fou celui qui croit qu'une mère coquette souhaite de voir sa fille meilleure ou plus chaste qu'elle !

VIII. — De l'homme qu'elle n'aime plus, la femme oublie jusqu'aux faveurs qu'elle lui a faites.

IX. — La femme qui se fait dévote oublie le passé, se fait honneur du présent et ne renonce pas à l'avenir.

X. — Voyez votre maîtresse après six mois. Il semble que toutes les obéissances lui sont dues. Elle ne vous sera reconnaissante de rien.

Elle est aussi gracieuse et prévenante avec les étrangers que revêche et maussade avec vous.

Vous seul connaissez le revers de cette médaille.

Et cependant la coloquinte ne vous dégoûte pas du poison...

Henri Murger avait cependant trouvé le moyen de rendre la femme fidèle.

Il n'y a qu'un *mari*, disait-il, qui puisse arriver à ce résultat.

Il faut que le mari soit jaloux, défiant, ombrageux, grossier, brutal.

A ces conditions, la femme sera peut-être fidèle... à son amant,

MONSEIGNEUR

Ceux dont les souvenirs remontent aux dernières années de l'empire n'ont pas oublié les amours de Louis-Napoléon avec Marguerite Bellanger. Il en est parlé dans les *Papiers secrets des Tuileries* au grand dommage de M. le président Devienne, qui poussa le zèle jusqu'à servir d'intermédiaire entre son auguste souverain et sa souveraine de joie.

La pauvre Marguerite resta toute désolée d'une rupture qui la ramenait lourdement sur le trottoir. Elle écrivit plusieurs lettres éplorées, que M. Conti conserva pieusement, — puis, elle reprit sa vie active.

Marguerite avait trouvé un moyen de ne rien perdre de son prestige. Elle avait gardé un chapeau de l'empereur, un de ces chapeaux à bords majestueux qui faisaient l'admiration des agents de police.

La soubrette de Marguerite laissait ouverte, les jours de beau temps, une fenêtre de l'entre-sol par laquelle les passants pouvaient apercevoir le cha-

peau impérial ; ils ouvraient de grands yeux et continuaient leur chemin, convaincus que *le caprice* durerait toujours.

La belle Anna Deslions, a joué aussi du *Monseigneur*. C'est le prince Napoléon qui tenait l'emploi. Les contemporains n'ont pas oublié que la protégée d'Esther Guimond eut, après quelques mois de liaison princière, une faiblesse pour le vaudevilliste Lambert Thiboust. Anna aimait bien son petit Lambert ; il arrivait cependant qu'à certains moments elle préférerait rester seule, afin d'être deux avec un autre.

Dans ce cas, la femme de chambre passait par le petit escalier et allait sonner à la porte de l'appartement.

Après quoi, elle accourait tout effarée, en chuchotant : c'est Monseigneur !

Aussitôt Lambert saisissait son chapeau et filait, la redingote sous le bras.

Un soir, cependant, — il avait bien dîné sans doute, — le manège lui déplut.

Quand la femme de chambre vint dire : C'est Monseigneur ! Lambert se campa résolument dans un fauteuil et déclara qu'il ne s'en irait que le lendemain matin.

— Mais que répondre au prince, s'il demande qui est là ? objecta la soubrette.

— Dis-lui que c'est le *duc d'Aumale* !

Le truc de « Monseigneur », quoique fort éventé, produit encore son effet chez une de nos plus jolies actrices. Celle-ci a connu à Bruxelles une altesse royale qui habite aujourd'hui Paris.

Que l'altesse aille encore, de loin en loin, en visite dans la maison, c'est possible ; mais j'en doute. Je suis même sûr du contraire. Quoi qu'il en soit, *Monseigneur* sert encore de prétexte pour mettre un terme à toute visite inopportune — ou se prolongeant outre mesure.

Comme Marguerite, la jolie comédienne, que nous appellerons Cantharide, pour détourner les soupçons, a gardé un chapeau du prince. Ce chapeau n'a pas l'apparence cathédrale, l'allure grandiose de celui de Napoléon III ; mais, tel qu'il est, ce couvre-chef a encore son cachet. Et d'ailleurs, les armes de l'altesse s'étalent au fond de la coiffe.

Cantharide accepte en ce moment les bienfaits d'un vieux gentilhomme, le marquis de L.... et les hommages d'un petit comique des Nouveautés ou du Palais-Royal, dont la conversation est, paraît-il, pleine de charmes.

Très-gentil, le petit cabotin. C'est vraiment un pitre de qualité, et il est aisé de concevoir qu'une femme doit s'amouracher promptement d'un petit

homme qui fait si bien les grimaces et les cabrioles.

Belge de naissance et bâtard par vocation, il se nomme Babouche, comme une pantoufle turque.

Quand il plait à Cantharide de rester en tête-à-tête avec Babouche, elle reçoit le marquis sur le seuil de l'appartement et lui dit à voix basse : *Monseigneur* est là.

Il est entendu que *Monseigneur* n'est depuis longtemps qu'un *ami*, rien de plus. Une femme ne peut qu'être flattée d'avoir su conserver les bonnes grâces d'un si grand personnage. Il s'intéresse à ses progrès, à sa fortune. Ce serait une folie que de le sacrifier à une jalousie sans fondement.

Le marquis opine du bonnet et se retire discrètement.

En ce qui concerne Babouche, on prend moins de précautions. Le petit singe est, d'ailleurs, très-fier de *tromper* une altesse, et parfois, au foyer du théâtre, il risque une allusion qui égaie les camarades.

Si Cantharide attend un visiteur *sérieux*, elle dit simplement à Babouche : Va-t-en. Il ne faut pas que Monseigneur te rencontre ici !

Et le petit file sans demander son reste.

« Monseigneur » est le prétexte éternel : on le met à toutes les sauces.

C'a été tour à tour un banquier allemand,
Un marchand de peaux de Sibérie,
Un négociant en vins de Bordeaux,
Un photographe célèbre,
Un fabricant d'allumettes suédoises,
Un général du Venezuela,
Un critique bourru qui se laisse quelquefois amadouer,

Un directeur de journal américain,
Un brasseur de Strasbourg, etc., etc.

Si le marquis ou le cabotin s'avisait de troubler le tête-à-tête, la femme de chambre, entre-bâillant la porte, murmurait les mots sacramentels : Monseigneur vient d'arriver !

Pas plus tard qu'avant-hier, Cantharide, cédant à de pressantes sollicitations et à la promesse d'un écrin richement garni, venait d'ouvrir son boudoir à un Yankee bien connu, propriétaire de plusieurs puits de pétrole.

Babouche arrive par l'escalier de service, traverse la cuisine sans être aperçu et va se cacher dans une armoire qui lui est familière.

Il s'était juré de *voir Monseigneur*.

D'autre part, le marquis de L..., qui de son côté avait conçu quelques soupçons, s'était dissimulé — après une fausse sortie — dans un cabinet noir garni

de porte-manteaux où étaient suspendues les robes de soie et de velours de la piquante comédienne.

Le marquis se sentait tout ragaillardi par son équipée. C'est si bon de faire le jeune homme !

Il était là depuis une heure, retenant sa respiration quand la soubrette passait auprès de lui.

Quant à Babouche, il se livrait dans son placard à un travail de mémoire, repassant son rôle dans la pièce qu'on venait de mettre en répétition.

Enfin un bruit de chaises déplacées arrive aux oreilles des deux amoureux. Une voix d'homme se fait entendre ; la porte du boudoir s'entr'ouvre...

Mais personne ne passe. Évidemment l'altesse est entrée dans la chambre à coucher.

Le marquis s'avance sur la pointe du pied jusqu'à la salle à manger. De son côté, Babouche est sorti de son placard et se rapproche à pas de loup de la chambre de Cantharide. Il compte appliquer un œil au trou de la serrure, coller son oreille contre la charnière et surprendre au moins une partie du secret.

Le marquis et le cabotin devaient fatalement se rencontrer. C'est ce qui arriva.

Tous deux s'inclinèrent avec respect en disant :
— Monseigneur !

Le marquis, étonné de s'entendre donner ce titre, relève la tête.

— Tiens ! c'est Babouche !

— Votre altesse me connaît !

— Je vous ai vu jouer le rôle de *Canuche* dans les *Inconséquences de Malvina*. Vous m'avez beaucoup amusé !

— Monseigneur est bien bon.

— Mais je ne suis pas Monseigneur...

— Ah bah !

— Je suis le marquis de L...

— Pas possible ?

— Et maintenant, que nous nous connaissons, puis-je vous demander ce que vous venez faire ici ?

Babouche eut un sourire plein de suffisance.

— Probablement, la même chose que vous.

— Je m'en doutais, fit le marquis : Mais alors... qui donc est-là ?

— Oh ! un voyageur... un homme à sac... un Brésilien quelconque.

— Et... *Monseigneur* ?

Babouche alla décrocher le chapeau et, le présentant au marquis :

— Je crois, dit-il, que voilà tout ce qu'il en reste !

— Sapristi ! s'écria le marquis, il faut nous venger.

Et, plaçant le chapeau sur la table, il l'aplatit d'un vigoureux coup de poing. Babouche, entraîné par l'exemple, se mit à son tour à cogner de toutes ses forces sur le malheureux castor.

Cantharide, étonnée d'entendre du bruit, entr'ouvrit la porte de sa chambre. Elle était dans un déshabillé complet.

— Que faites-vous là ? demanda-t-elle avec colère.

— Vous le voyez, chère amie, répondit le marquis en lui présentant le chapeau, qui offrait l'aspect d'un clysopompe sans tuyau, nous venons d'aplatir *Monseigneur*.

— Vous n'êtes que des voyous ! s'écria la petite actrice, pâle de colère.

Babouche et le marquis lui firent une profonde révérence et descendirent l'escalier en riant aux éclats.

Cantharide a fait retaper le chapeau. Un coup de fer lui a rendu son allure, et longtemps encore, quand elle voudra se débarrasser d'un visiteur qui pourrait en gêner un autre, elle lui donnera congé avec la formule sacramentelle. Je vous prie de m'excuser... Monseigneur est dans le salon !...

LOIN DES YEUX, LOIN DU CŒUR

Fatiguée de la traversée, qui avait été houleuse, la baronne de l'Ile d'Aile, au lieu de continuer son voyage sur Paris, résolut de passer la journée à Boulogne et fit conduire ses bagages à l'hôtel Bristol. On lui donna une chambre au premier étage. La baronne mit le verrou, ouvrit sa grande caisse, en tira ses éponges et sa boîte de parfumeries ; puis après s'être déshabillée un peu à la hâte, elle procéda aux soins de sa toilette.

Très-jolie, la petite baronne, Elle venait de passer quinze jours en Ecosse, chez lady P..., sa grande amie, et, debout au milieu de son *tub*, d'où s'exhalaient des odeurs de verveine, elle songeait que le dixième mois de son veuvage était terminé. Le baron gentilhomme vendéen, qu'elle avait épousé comme voisin de campagne, et comme le seul homme titré qui se trouvât aux environs, le baron avait rendu sa belle âme à Dieu qui, sans doute, lui réservait une place distinguée dans le paradis des alcoolisés...

On causait dans la pièce voisine.

Les chambres d'hôtel communiquent toujours entre elles par des portes qui restent ouvertes pour recevoir les familles et qu'on ferme au verrou pour les voyageurs isolés.

Deux voix d'hommes, et d'hommes jeunes, — une femme ne s'y trompe pas.

— Rien au monde, disait l'un, n'égale la femme un peu grasse. Ses formes s'arrondissent sous d'harmonieux contours ; chez elle, rien de heurté, point de lignes brisées, partout ces courbes qui sont l'idéal de l'artiste. Puis, l'éclat de la santé, l'embonpoint, la fraîcheur répandent autour d'elle une sorte de sérénité où l'esprit se repose.

— Allons donc ! reprenait l'autre, rien n'est comparable à la femme un peu maigre. La distinction des formes, la finesse des attaches, la pureté des lignes, ne se perdent pas dans les contours épais de la chair. Tout est vie et force en elle. Ces natures grêles sont ainsi faites parce qu'elles sentent vivement. Laissons l'Oriental qui enferme la femme dans un sérail, le sauvage qui en fait une bête de somme, laissons-les aimer la chair là où ils ne recherchent pas l'esprit. Mais nous qui voulons une égale, une amie, une compagne, ne craignons pas que l'ardeur du sentiment, l'activité de la pensée, n'aient usé

chez elle les couches grossières des tissus graisseux.

La baronne de l'Ile d'Aile était restée l'éponge en suspens, et, tout bas, elle chantonna comme Marguerite !

Je voudrais bien savoir quel était ce jeune homme.

Il y eut un silence.

— Crois-tu, reprit le premier causeur, qu'on puisse devenir amoureux d'une femme par ouï-dire, ou par correspondance, par une idée générale qu'on se fait de sa personne ?

— Je ne crois pas, répondit l'ami. Quel que soit l'objet inconnu qui inspire une passion imaginaire, le rêve doit être suivi d'une déception. On s'est toujours figuré autre chose que ce qu'on trouve. Si la femme ainsi entrevue est vraiment belle, on lui a supposé un autre son de voix, d'autres allures ; si elle n'est pas jolie, la désillusion est complète.

— Tu ne crois pas aux âmes sœurs ?

— Elles existent peut-être. Mais comment trouver sa sœur entre cent millions de femmes, quand un problème bien simple n'a jamais pu être résolu : Etant donné qu'on cherche en Auvergne un nommé Jean, mettre la main sur le *Jean* demandé, parmi vingt mille autres *Jean* ?

— Si ces messieurs sont prêts, la voiture est en bas, dit un garçon d'hôtel.

— Les effets sont chargés ?

— Oui, messieurs.

— Nous descendons.

La baronne passa un peignoir à la hâte. Elle vit une voiture s'éloigner, et tira violemment le cordon de la sonnette.

— Que désire madame ? demanda le garçon.

— Savoir le nom d'un de ces messieurs qui partent... celui dont le prénom est Edmond.

— Voici son adresse, dit le garçon. Il l'a laissée pour qu'on lui envoyât ses lettres.

La petite baronne lut : « Edmond de Garches, château d'Ambarès, Gironde. »

Le lendemain, M. Edmond de Garches reçut une lettre d'une écriture inconnue :

« Monsieur,

» Le hasard m'a placée un instant près de vous, et cet instant a suffi pour exciter au plus haut point ma curiosité féminine. Je revenais de Folkestone et je me trouvais à l'hôtel Bristol au moment où, séparé de moi par l'épaisseur d'une porte, vous émet-

tiez l'opinion qu'on peut s'aimer sans s'être vus. Voulez-vous que nous tentions l'expérience ?

» J'ai vingt-huit ans. Je passe pour jolie. Ma taille est moyenne, plutôt grande. Je ne suis ni grasse ni maigre.

» Les yeux et les cheveux noirs. Les dents au complet. La bouche petite avec un petit pli à droite quand je m'anime. Il y a des gens à qui ce défaut ne déplaît pas.

» Je suis veuve d'un mari insignifiant. Mes parents me l'ont donné, il m'a prise. Je vous jure que, en marchant à l'autel, j'ignorais absolument ce qu'était le mariage. Le soir de mes noces, mon mari était ivre. J'ai pensé qu'il fallait lui obéir tout de même. En dix mois, il m'a possédée quatre-vingt-cinq fois. C'est une phthisie galopante qui l'a emporté. Un refroidissement à la suite d'une chasse aux canards. J'ai pleuré parce que c'est toujours une chose triste qu'un cercueil dans une maison. Puis, la mort d'un homme que l'on n'aime pas vous fait penser à la mort d'un homme que l'on aimerait...

» Quoique ayant été mariée, je suis vierge de cœur.

» Si vous voulez faire une expérience qui me tente présentez-vous par lettre, comme je viens de vous en donner l'exemple ; soyons confidents l'un de l'autre ; dites-moi qui vous aimez, et, au hasard, à

l'aveuglette, nous arriverons peut-être à une bonne et solide amitié. Portera-t-elle quelque fruit ? Sera-t-elle stérile ? C'est ce que je suis curieuse de voir.

» Si vous acceptez, répondez à

» CLIO, poste restante,

» *Place de la Madeleine (Paris).*

« **Madame,**

» Votre proposition est certainement originale et ne peut manquer de séduire un homme jeune encore — trente-cinq ans depuis hier — qu'un enchaînement de circonstances condamne à passer cinq ou six mois à la campagne.

» Mon frère, officier dans l'infanterie de marine, est mort il y a quelques semaines au Tonkin, et je crois de mon devoir de me fixer pour quelque temps auprès de notre mère désolée.

» Personne à voir. Le notaire n'est pas causeur, le médecin est toujours en courses, le curé ne connaît pas le whist. Célibataire endurci, j'ai passé l'âge où les gardeuses de moutons et les filles de ferme excitent les ardeurs d'un sang qui demande à faire ses preuves.

» Comme vous, je n'ai jamais aimé. Cinq ou six douzaines de femmes de théâtre ont laissé mon cœur

dans le même état que le vôtre. Elles représentent la monnaie de votre défunt époux. Je dois cependant à la vérité de déclarer qu'elles m'ont possédé plus souvent que n'a usé de ses droits le gentilhomme vendéen dont vous dissimulez le nom sous le pseudonyme de Clio et qui a bien mal profité des circonstances de famille qui vous avaient livrée à lui.

» Donc, j'accepte votre proposition. Ecrivez-moi je répondrai.

» EDMOND. »

M. de Garches, à Ambarès.

« Le ton de votre lettre m'a déplu. Vous avez l'air de me prendre pour une coureuse d'aventures, quand je ne cherche qu'à m'instruire. Le marivaudage que je vous ai proposé pour voir où il nous mènerait est absolument sans conséquences probables. Je vous prie donc de me traiter en femme du monde et de m'épargner des confidences par trop vulgaires.

» Les filles de ferme ont du bon, disait mon mari, qui savait à quoi s'en tenir. En tout cas, votre dédain pour des charmes qui appellent vainement le savon ne suffirait pas à me donner une haute idée de votre délicatesse.

» Pour éviter désormais des digressions de ce genre, je procède par questions :

» Y a-t-il une bibliothèque au château d'Ambarrès ?

» Aimez-vous la lecture ?

» Quels sont vos auteurs préférés ?

» Comment passez-vous le temps ?

» CLIO. »

« Madame,

» Je n'aime que trois ouvrages au monde, et je les relis constamment : *Manon Lescaut*, le *Rouge et le Noir*, les *Mémoires de Casanova*.

» Je monte à cheval le matin.

» Après déjeuner, je détache une yole, et tenant d'une main l'amarre de la voile, le gouvernail de l'autre, je vais de Blaye à Pauillac et de Pauillac à Blaye.

» Le soir, je fais ma partie de billard avec deux ou trois propriétaires des environs. Après quoi je me couche en pensant que ma mère a bien tort de vouloir me faire épouser ma cousine Berthe de Lormière, qui sort du couvent des dames de la Providence, joue du piano, peint des natures mortes et me regarde avec des yeux ronds, toujours prêts à pleurer quand j'ai l'air de ne pas faire attention à la petite pensionnaire dont ils éclairent les joues pétries de sang et de lait.

» EDMOND. »

Cette correspondance dura trois mois, s'accroissant chaque jour davantage. La baronne de l'Île d'Aile s'en était fait une douce habitude et le travail de cristallisation s'était opéré des deux côtés à la fois.

Cependant, la petite baronne avait cru s'apercevoir que la cousine Berthe prenait chaque jour plus de place dans les lettres de M. Edmond de Garches. Et, dans un moment de dépit, elle écrivit :

« Défiez-vous des surprises du cœur. Il me semble que, sans vous en douter peut-être, vous avez fini par regarder comme un dénouement naturel un mariage de raison avec la jeune pensionnaire qu'on a placée sous vos yeux dans l'espoir que le désir de lire dans les dessous vous viendrait tôt ou tard. Un chien attaché finit toujours par manger la pâtée qu'on a placée auprès de lui... »

Huit jours après, un jeune homme de haute mine se présentait chez M^{me} de l'Île d'Aile.

— C'est moi, lui dit-il, en se jetant à ses pieds.

— Qui, vous ?

— Edmond de Garches.... qui vous aime, qui vous adore !

— Mais... vous avez à peine vingt-cinq ans... Vous m'avez trompée !...

— Pardonnez-moi. Je me suis un peu vieilli pour vous inspirer plus de confiance.

— Eh bien ! reprit coquettement la petite baronne, me suis-je flattée ? trouvez-vous que je réponde à l'idée que vous vous étiez faite de moi ?

Que se passa-t-il alors ? Je ne veux pas le savoir. Ce qui est certain, c'est que, trois jours après, M^{me} de l'Ile d'Aile reçut la lettre suivante :

« Madame,

» L'expérience est faite. Mon cousin Edmond renfermait vos lettres dans un tiroir de son bureau, tiroir qui s'ouvre — j'en ai fait l'expérience — avec la clé de mon armoire à glace. Intriguée de savoir quelle était la personne qui entretenait avec Edmond une correspondance aussi assidue, j'allai sur la pointe du pied ouvrir en tremblant le petit meuble... La lecture de vos lettres a vivement poussé mon éducation. C'est pourquoi j'ai chargé mon frère Rolland, sous-lieutenant de chasseurs, et un très-mauvais sujet, paraît-il, d'aller voir de près, d'aussi près que possible, la charmante Parisienne dont l'influence retardait indéfiniment mon mariage. Rolland a eu l'indélicatesse de prendre le nom de M. de Garches, et grâce à ce subterfuge, il a pu presque immédiatement entrer dans vos bonnes grâces. S'il vous

plaît de recommencer, il est tout à votre disposition. Quant à moi, je signerai, dans huit jours.

» BERTHE DE GARCHES.»

En lisant ces lignes, la petite baronne rougit jusqu'au blanc de sa collerette. Mais le mal était fait. Elle prendra un second mari par amour-propre et n'a que l'embarras du choix. Le petit sous-lieutenant n'aura été qu'un accident entre le mari d'hier et le mari de demain.

V

CONTES ET PETITS ROMANS

RÊVE D'AUTOMNE

Paris est la ville où le cœur reste le plus longtemps jeune. Sans la calvitie, sans l'embonpoint qui le prend à trente-cinq ans et ajoute chaque année à l'importance de sa personne, enfin sans le terrible miroir, un homme bien portant ne s'apercevrait pas qu'il vieillit.

C'est que Paris est un spectacle continu, incessant. L'ennemi le plus terrible de l'humanité, l'ennui, n'y a pas prise sur l'observateur. C'est une dégustation journalière. Tableaux, statues, musique, toilettes, jolies femmes, scènes bizarres de la rue, rencontres fortuites, kaleïdoscope perpétuel, on se

couche sans se rendre compte que l'on pèse une journée de plus.

Et puis, il faut le proclamer, Paris est une merveille au point de vue de l'art. Tout y fait tableau, perspective. Quoi de plus beau que la place de la Concorde ? Cherchez, allez à Londres, à Rome, où vous voudrez, la place de la Concorde n'a d'égale nulle part. L'avenue de l'Opéra, tableau ; la place du Théâtre-Français, tableau ; le quai du Louvre, le Carroussel, la place Notre-Dame, la Seine prise du pont des Arts ou du pont Royal, autant de tableaux. Le bois de Boulogne, le parc Monceau, le jardin du Luxembourg, le Palais-Royal, autant de merveilles sous le ciel le plus mobile ; il y a comme un prisme sur les monuments, sur les statues ; les aspects sont incessamment renouvelés. On va, on admire, on aime, on se laisse vivre ; puis un jour vient où l'on s'aperçoit que rien n'est changé — que soi-même.

J'étais allé hier rendre visite au peintre Silvany, dans son charmant hôtel du quartier Monceau. L'atelier est vaste, garni de tapisseries anciennes d'un goût exquis. De quelque côté qu'on se tourne, l'œil est arrêté par un marbre, un bronze, une arme ancienne d'un travail merveilleux. Une serre continue l'atelier sans autre séparation que deux colonnes recouvertes

d'étoffes turques, brodées d'or et d'argent. Toutes les plantes exotiques les plus riches et les plus variées y étalent leur feuillage, ici large et nerveux, là frêle et lancéolé.

Les fleurs épanouies donnent tous les tons du vermillon, de l'ocre et du bleu. On sait qu'il y a trente bleus clairs et autant de bleus foncés ; le rouge n'a pas moins de nuances. La serre de Silvany offre toutes les gammes des couleurs à l'œil du visiteur charmé.

Devant un tableau presque terminé, représentant une écuyère en maillot, un pied sur la selle de son cheval, l'autre en l'air, le buste penché en avant et les bras gracieusement allongés pour faire balancier, l'artiste songeait...

— Que signifie cette rêverie ? demandai-je.

Silvany eut un sourire mélancolique.

Il jeta un regard sur le piano ouvert, puis, se levant, il alla promener vaguement ses doigts sur les touches.

— Connaissez-vous cet air-là ? me dit-il.

— Attendez-donc... oui... c'est ce qu'on jouait au Cirque, l'hiver dernier.

— Lorsque Kate Simpson faisait son grand travail à cheval.

— C'est cela.

— Eh bien, mon cher ami, j'ai aimé cette fille.

Son maillot, plus beau que le nu, avait allumé en moi un désir qui se changea bientôt en une sorte de passion curieuse. Kate est une fille singulière, pleine d'imprévu. Elle est venue ici souvent... ce portrait est fait d'après nature. Elle déjeunait là, dans le coin de la serre, avec moi. Je me grisais de son rire, de sa jeunesse. Un jour de grande chaleur, elle s'est endormie à midi sur ce divan et ne s'est réveillée qu'à trois heures, sans se douter que, penché sur elle, je respirais son haleine et ses cheveux, ses cheveux d'enfant qui sentent la plume.

— Et vous n'avez fait aucune tentative ?

— Aucune. Je ne sais pas saisir une femme par les bras, la serrer du genou et la prendre malgré sa défense. Il me faut la sympathie, l'abandon volontaire, la chute voulue. J'attends la femme. Si elle ne vient pas, je me résigne, le cœur plus ou moins serré ; mais le rôle de maraudeur ne me convient pas ; je ne prends que ce qu'on me donne.

— Et Kate n'a pas répondu à vos espérances ?

— Après trois mois d'une cour assidue, de prévenances de tous les jours, de tous les instants, d'une vie presque commune, elle a pris pour amant le clown Ainsworth qu'elle a arraché à une rivale, Maritima Clentz, cette belle Allemande *qui fait le fil de fer*. Ainsworth s'est fait désirer ; il n'a pas cédé de prime abord. Kate a pleuré. Enfin, il s'est rendu, et

on dit qu'elle est enceinte. Je ne l'ai plus revue !

Silvany est riche ; sa réputation est faite dès longtemps ; il a obtenu de grands succès à Paris et à Londres. A-t-il cinquante ans ? Peut-être bien que non, mais à coup sûr il n'en est pas loin. Il ne paraît pas son âge, mais qu'importe de ne pas paraître cinquante ans si l'on en paraît quarante-cinq ? Ce n'est point un homme usé. Ses cheveux sont abondants, mais grisonnants ; sa forte moustache brune est aussi coupée de fils d'argent. Il ferait encore des passions dans le monde des veuves et des vieilles Anglaises qui ont pourchassé Liza et qui filent Gounod. Mais chez lui, comme chez beaucoup de Parisiens, surtout chez les artistes, le cœur a toujours vingt ans.

Il est vraiment fâcheux que le cœur ne se porte pas à l'extérieur et bien en évidence, comme le nez ; les petites demoiselles y trouveraient peut-être à réfléchir. Mais la nature en a décidé autrement. Elle étale le double menton ; elle esquisse sous chaque œil comme un petit sac de nuit ; elle épaisse la taille, elle ajoute à la sphéricité de l'abdomen. Il y a un volcan au milieu de tout cela, mais le cratère a des rides.

Alors, on voit passer les gamines d'hier, femmes de demain, avec leurs mines à la fois audacieuses et effarouchées. On les voit rire de leurs trente-deux dents,

herse d'une rose épanouie; et tout ce qu'on aime, tout ce qu'on admire chez ces êtres charmants et fugaces, passe en zigzagant devant les aînés pour aller s'appareiller plus loin.

L'abbé Delille aurait dit : Tel le papillon fuit la ronce et vole à la fleur.

— Je suis loin d'être assouvi, reprit Silvany. J'ai besoin d'aimer et d'être aimé...

— Vous ne pouvez aimer qu'une femme jeune et jolie !

— Sans doute.

— Cela va de soi ; mais il faudrait qu'elle vous aimât aussi !

— Il y a des moyens d'obtenir ce que je cherche...

— C'est le dahlia bleu !

— Qui sait ? Je vais faire insérer un avis dans les journaux de Londres et de Dublin.

« Un vieillard sans famille demande une jeune miss, bonne musicienne, pour jouer du piano, chez lui, deux heures tous les soirs. Bons appointements. Envoyer photographie.

Quand j'aurai les photographies, je choisirai celle dont la physionomie me conviendra le mieux. J'enverrai la somme nécessaire et la demoiselle arrivera.

Mon domestique et ma femme de chambre iront au-devant d'elle.

— Monsieur est souffrant, lui dira-t-on, et vous prie de l'excuser.

Elle trouve un petit appartement coquet, élégant même, une chambre tendue d'étoffe de couleur claire, des jardinières, un piano, une petite bibliothèque.

On lui sert un dîner sans appareil, mais en rapport avec les goûts d'une jeune fille.

Puis, elle descend à l'atelier. Elle regarde les tableaux, les objets d'art, se grise de luxe. La serre est éclairée ; la verdure a des tons clairs, les fleurs saluent l'apparition de la petite déesse...

Le premier moment passé, la femme de chambre revient.

— Monsieur, lui dit-elle, vous prie de faire un peu de musique. Il ne peut descendre, mais les portes sont ouvertes et il entendra comme s'il était dans l'atelier.

Elle joue sans contrainte, sans s'inquiéter de savoir si elle plaît au maître.

Le lendemain on la promène en voiture, au Bois, sur les boulevards.

Le soir, même répétition.

Ce n'est qu'au bout de quelques jours, quand elle s'est habituée à cette vie molle, nonchalante ; quand le désir lui est venu de connaître celui qui lui avait

réserve cet accueil, que je me révèle tout à coup. Au lieu du vieillard annoncé, elle voit arriver un homme qui, sans être de première jeunesse, ferait encore un beau colonel de théâtre. Galant, empressé, mais presque timide, il s'approche d'elle...

— Mais, mon ami, dis-je à Silvany, ce n'est pas neuf, ce que vous avez trouvé.

— Comment cela ?

— C'est *la Belle et la Bête* !

CONTES DE LA VEILLÉE DE NOEL

LE FANTOME

Le 24 décembre, à la nuit tombante, M. Cœurdefer rentrait chez lui. C'était l'homme le plus riche de la ville ; il avait des maisons dans tous les quartiers. Des centaines d'ouvriers avaient travaillé dans ses forges, dans ses usines ; d'autres, pour augmenter ses richesses, s'étaient condamnés à passer leur vie sous terre, dans les ténèbres, étouffés par un ciel de charbon. Le riche industriel trouvait cela tout naturel. Pendant que les pauvres gens se tuaient le corps à son service, il amassait, amassait, amassait.

Resté veuf avec une fille, il était indifférent à tout le reste de l'humanité.

Dur et cruel, il ne connaissait qu'une chose au monde, l'argent. Aussi prétendait-on dans les faubourgs qu'il buvait tous les matins un verre de larmes et tous les soirs une bouteille de sueur du peuple.

Quand M. Cœurdefer arriva chez lui, il franchit la porte sans prendre garde à une forme humaine

qui se tenait sur le seuil et dont les yeux semblaient flotter dans le vide.

Ce fantôme restait immobile sans paraître éprouver d'autre impression que celle du froid.

Quand M. Cœurdefer fut entré, le fantôme le suivit et pénétra avec lui dans le petit salon, où se trouvait la plus gracieuse jeune fille qu'on pût voir.

Apercevant son père, elle se leva et lui jeta les bras autour du cou. Cœurdefer l'embrassa tendrement et s'assit.

Le fantôme observait cette scène et ses regards allaient curieusement de l'un à l'autre.

— Qu'est-ce que tu lis donc là, ma fille ? demanda M. Cœurdefer.

— Des poésies, répondit doucement M^{lle} Marie.

— Des bêtises, alors ! grommela Cœurdefer.

— Mais non, mon père ; écoutez :

Comme j'allais avoir quinze ans,
Je marchais un jour, à pas lents,
Dans un bois, sur une bruyère.
Au pied d'un arbre vint s'asseoir
Un jeune homme vêtu de noir
Qui me ressemblait comme un frère.

L'industriel tressaillit. Marie continua :

A l'âge où l'on croit à l'amour,
J'étais seul dans ma chambre un jour,
Pleurant ma première misère,
Au coin de mon feu vint s'asseoir
Un étranger vêtu de noir
Qui me ressemblait comme un frère...

— C'est singulier, dit l'homme aux millions. Il me semble, depuis ce matin, que j'ai constamment à mes côtés ce pauvre Frédéric...

Le fantôme étendit un bras et désigna au riche financier un meuble placé dans le coin du salon.

— Quel était celui dont le souvenir vous attriste ainsi ? demanda Marie.

— C'était un jeune homme, un rêveur. Il était mon ami quand nous étions enfants. Pauvre et fier, il ne s'est jamais adressé à moi... Il est mort à Paris, mort de froid et de faim, la veille de Noël, il y a quinze ans. Je ne sais quelle idée lui était venue de laisser une lettre pour moi.

Cœurdefer se leva, ouvrit un petit meuble et lut la lettre, qu'il y avait conservée.

« Adieu, Oswald ! Souviens-toi des recommandations d'un homme dont le corps est déjà mort et dont l'esprit flotte au-dessus des nuages. Il y a, dans notre pays, bien des pauvres. Que ce soient tes frères et tes sœurs. Sois secourable à ceux qui souffrent.

frent, à ceux qui sont tombés, à ceux qu'accable l'indigence. »

— C'est très-beau cela, mon père.

— Allons donc ! S'il fallait que chacun de nous sacrifiât sa vie à l'humanité, nous serions tous à l'hôpital. Nous n'avons pas fait le monde et nous ne pouvons pas le corriger. Avec le système actuel, il y a des gens heureux et des gens malheureux. Il n'y a des riches que parce qu'il y a des pauvres. Si tout le monde était pauvre, où serait l'avantage ?

A ce moment, un coup de sonnette se fit entendre, timide, hésitant, presque honteux.

Prévoyant une visite, Marie passa dans la pièce voisine.

Peu après, un domestique entra.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Cœurdefer.

— Une femme avec deux petits enfants.

— Que veut-elle ?

La pauvre femme se tenait sur le seuil de la porte.

— Monsieur, dit-elle d'une voix suppliante, mon mari n'a pu trouver d'ouvrage depuis six mois. Il est parti, espérant être plus heureux à l'étranger. Votre homme d'affaires me met dehors avec mes enfants, parce que je dois un an de loyer... Outre ceux que vous voyez, j'ai une petite fille malade qui

grelotte sur un peu de paille... Je vous supplie d'attendre encore. Mon mari est bon ouvrier, et dès qu'il le pourra nous payerons.

— Madame, répondit Cœurdefer, je suis désolé de tout cela, mais vous comprenez que ce ne serait pas la peine d'avoir des maisons si on s'en servait pour loger des gens qui ne peuvent pas payer.

— Monsieur, il fait si froid !...

— Assez, madame, ma résolution est irrévocable.

La pauvre femme se retira en pleurant ; mais dans le corridor, une jeune fille lui glissa doucement un rouleau d'or dans la main.

— Prenez, dit-elle, et taisez-vous.

Et, revenant auprès de son père, elle reprit son livre et lut :

Partout où j'ai voulu dormir.
Partout où j'ai voulu mourir,
Partout où j'ai touché la terre,
Sur ma route est venu s'asseoir
Un malheureux vêtu de noir
Qui me ressemblait comme un frère !

— C'est étrange ! s'écria Cœurdefer, le souvenir de Frédéric m'obsède...

Le fantôme lui désigna la lettre restée ouverte...
Le financier la reprit.

« Si les morts peuvent encore conserver quelques rapports avec les vivants, je jure d'aller te rendre visite, la veille de Noël, anniversaire de ma délivrance terrestre. Que par toi un rayon de paix et de bonheur pénètre dans ce pays où fourmillent les esclaves, les travailleurs dans la misère, les parias que la société repousse, les femmes qui pleurent, les exilés sans asile, les ivrognes, les forçats, les enfants pervertis dès le berceau. Que les membres les plus hideux de l'humanité qui, s'avance, par une route féconde en douleurs, vers une perfection que quelques hommes ont entrevue, soient tes frères et tes sœurs ! N'aime et ne fais que ce qui peut être utile au genre humain ! »

— Quel fou ! murmura le richard en se levant.

Mais alors il vit, il vit clairement en face de lui le fantôme qui le contemplait avec tristesse.

— Frédéric ! s'écria-t-il en étendant les bras.

Marie ouvrait de grands yeux étonnés.

Cœurdefer sonna.

— Savez-vous, demanda-t-il à son domestique, où demeure cette femme qui sort d'ici ?

— Oui, monsieur, dans une de vos maisons du faubourg.

— Eh bien ! allez lui dire qu'elle peut y rester.

— Mais monsieur, elle est encore en bas... elle veut payer.

— Qui donc lui a donné de l'argent ?

Portant alors ses regards sur sa fille :

— Tu as bien fait, s'écria-t-il.

— Mon père, que vous êtes bon ! dit Marie.

Bon, je veux l'être dorénavant. Je crois décidément qu'il y a autre chose que ce que nous voyons... Ce serait trop triste autrement. Ma fille, désormais, je serai de moitié dans tes bonnes œuvres...

— Ce ne serait pas assez, répliqua la jeune fille.

— Soit... nous suivrons à la lettre les recommandations de ce pauvre mort, mon ancien ami...

A ce moment, la grosse bûche qui se consumait lentement dans le foyer épandit une flamme joyeuse. La lumière, vive et folâtre, illumina tout l'appartement. La flamme tournoyait, s'allongeait, tantôt en spirales dorées, tantôt en crêtes bleues et rouges, et les petits ciseaux brodés qui parsemaient la tapisserie avaient l'air de s'agiter et de danser follement sur les murs.

Le gros richard respira longuement, se sentant délivré de l'oppression qu'il subissait depuis le matin. Quant au fantôme, il avait disparu...

Et le père de Marie ne revit plus jamais

Ce jeune homme vêtu de noir

Qui lui ressemblait comme un frère.

PLUS MALIN QUE LE DIABLE

A trente ans, le docteur Canamus était plus savant que ne le furent jamais Paracelse et Faust. Il avait opéré tant de cures merveilleuses et tant de fois prouvé par le raisonnement qu'il était prêt à en opérer d'autres que sa présomption finit par surpasser sa science. Ne trouvant plus aucun confrère assez fort pour discuter avec lui, il provoquait de temps en temps le diable, sans grand espoir de le voir répondre à son appel.

Un jour cependant, Satan lui fit passer sa carte, et le docteur Canamus s'empessa de le recevoir.

Satan prit un air modeste.

— Je viens vous offrir, dit-il, d'être votre secrétaire. Sans être aussi instruit que vous, je puis vous rendre des services.

Le docteur accepta l'offre sans hésiter. Un pacte fut signé par les deux parties. Le diable s'engageait à satisfaire toutes les volontés de Canamus, sans pouvoir réclamer son âme autre part que dans *la ville de Rome*. Canamus, qui avait déjà fait le voyage et qui se souciait peu d'aller revoir le pape, accepta en riant cette condition.

Le nouveau secrétaire s'était donné un maître inexorable, et son autorité fut mise à de rudes épreuves. Cependant, un moment vint où Canamus sem-

bla se lasser de n'aimer la science que pour la science. Il alla se fixer à Vienne, où, non content d'être cité comme le plus habile et le plus riche des docteurs, il voulut prendre rang dans la noblesse et épouser une fille de grande maison.

Satan lui apporta aussitôt une invitation pour le bal de la cour. Canamus arriva dans une voiture à quatre chevaux, la tête poudrée, l'épée au côté.

Au moment où l'orchestre donna le premier signal de la danse, l'impératrice amena au docteur une danseuse choisie parmi celles qui l'avaient ébloui du feu de leurs regards et de l'éclat de leur parure.

Au bout de trois ou quatre figures, Canamus éprouvait une émotion d'un genre nouveau pour lui, quand l'impératrice, s'approchant : — Je vois, docteur, que votre danseuse vous a séduit. Je viens au secours de votre timidité en vous apprenant qu'elle n'a pas été insensible à vos hommages. J'ai demandé sa main pour vous, elle vous est accordée.

Jamais mariage ne fut si facilement conclu. Le diable, comme on sait, est tout-puissant à la cour. Quinze jours après, Canamus était l'heureux époux de la plus noble demoiselle de Vienne, Hedwige de Kuisberg.

Le bonheur conjugal est le plus court de tous les

bonheurs. La première lune seule s'appelle la lune de miel. L'époux était savant et riche, la femme aussi noble que les Hapsbourg, mais leurs caractères étaient si opposés que chacun d'eux reprocha bientôt à l'autre de l'avoir trompé. L'un prétendait qu'avec son immense fortune il aurait pu épouser une princesse d'Orléans ; l'autre, qu'une femme de sa naissance lui aurait encore fait beaucoup d'honneur.

Le docteur fut battu. Hedwige lui prouva qu'il suffit, pour faire fortune, d'un coup hardi, d'une spéculation heureuse, tout au plus de la vie d'un seul homme ; tandis que, pour constituer une bonne noblesse, il faut plusieurs générations.

Hedwige déplorait sa mésalliance et, dans le monde, elle se plaisait à humilier son mari en se faisant annoncer la première et en prenant le pas sur lui.

Canamus manda son secrétaire et lui donna l'ordre de confondre sa femme en lui procurant une écrasante généalogie.

Vingt-quatre heures après, Satan revint dans le cabinet du docteur, tenant un parchemin d'une telle dimension qu'il fallut vingt minutes pour le dérouler.

— Il est impossible, dit-il, de rien trouver de plus

authentique. Vous descendez du *marié des noces de Cana*. Quand le fils de Dieu eut changé l'eau en vin, l'heureux époux, un peu éméché, entraîna sa compagne dans un petit bois où votre aïeul Canamus fut conçu. Canamus eut une nombreuse postérité. C'est un de ses descendants qui alla fonder le Canada. Quant à vous, votre ascendant direct a régné sur le kanat de Mongolie, et l'un de ses fils est devenu le roi Jean Canaloya, dont la résidence était en Bohême.

— Assez ! interrompit fièrement Canamus en s'emparant du parchemin.

Satan sourit en voyant qu'à peine en possession de sa généalogie son maître avait le sentiment de la dignité héréditaire.

Hedwige étant entrée à ce moment :

Madame, lui dit son noble époux, nous quittons Vienne aujourd'hui même pour aller visiter le château du roi Jean Canaloya, dont je veux relever les ruines, trop longtemps négligées. Cette insouciance m'a fait la réputation d'un homme plus fier de ses propres œuvres que du souvenir de ses ancêtres. Je tiens à fermer la bouche aux médisants.

Le ton péremptoire avec lequel fut prononcée cette révélation en imposa à la fière Kuisberg, qui commença aussitôt ses malles.

Le lendemain, les époux partirent pour la Bohême.

Satan avait acheté les ruines pour le compte du docteur, et un millier de maçons furent chargés de reconstruire les tours et les remparts.

Quand tout fut en train, l'illustre couple se mit à visiter toutes les cours de l'Europe.

Il ne restait plus qu'une capitale à voir.

Avant de retourner au château, dit Hedwige, il faut que nous allions à Rome.

— Non, non ! s'écria vivement Canamus.

— Qu'y a-t-il donc là-bas, demanda sa femme, qui vous inspire une telle répulsion ?

— La malaria, répondit Canamus, est la seule maladie contre laquelle je ne puisse rien.

— Il y a certainement autre chose, repartit Hedwige ; votre émotion me donne à penser que vous avez des raisons particulières pour éviter le séjour de Rome. J'irai donc seule, et je jugerai de votre affection par l'empressement ou le retard que vous mettrez à venir me chercher !

Elle partit en effet, et Canamus put enfin respirer librement.

Après quelques semaines d'une délicieuse vie de garçon, le docteur songea à regagner le château de Jean Canaloya. Il prit une place sur un bateau qui allait de Venise à Trieste ; mais, à peine eut-il mis les pieds sur le pont que Satan lui présenta le pacte

en disant : — C'est vous qui m'appartenez maintenant !

— Comment cela ? s'écria Canamus.

— Lisez le nom du vaisseau qui vous porte.

Canamus, se penchant, lut à l'arrière du bateau :
Ville-de-Rome.

Sans hésiter un instant, il se jeta à la mer et nagea jusqu'au rivage.

— Vous me volez, dit Satan qui l'avait suivi.

— Ecoute, reprit alors Canamus, puisque tu tiens absolument à m'avoir dans tes Etats, je me soumettrai, à une condition.

— Laquelle ?

— C'est que tu vivras pendant un an avec ma noble épouse, Hedwige de Kuisberg.

— Je préfère retourner en enfer, dit Satan. Garde ta femme et ton âme. Une femme d'un mauvais caractère fait peur au diable lui-même.

Là-dessus, il disparut, laissant une traînée de soufre dans laquelle Canamus trempa des petits bâtons. Et c'est de là que date l'invention des allumettes.

L'EMPREINTE

Quand une femelle a été couverte pour la première fois par un mâle de race bâtarde, c'est vainement qu'on l'accouple ensuite avec un mâle de race pure; les petits sont dégénérés non seulement pour la première portée, mais encore pour les portées suivantes.

La nature a de ces mystères.

Une petite chienne anglaise que le hasard de la rue aura livrée au caniche du coin produira d'affreux roquets, au poil à moitié frisé, avec la queue en trompette, même si — après le premier malheur — on lui donne un époux de sa race. Le moule est forcé, l'empreinte est prise. Même observation pour les juments. Vainement une poulinière arabe, qui aura subi un étalon grossier de la race de Saintonge, sera rappelée à sa dignité par un coursier de l'émir; elle donnera le jour à un cheval de charrue et non à un cheval de course.

La nature impitoyable a flétri la mésaillance d'un sceau indélébile.

Ce qui est vrai pour les animaux est, paraît-il, tout aussi vrai pour l'espèce humaine.

Que l'époux, plus blanc que la neige, de la petite-fille d'une mulâtresse aussi blanche que lui, se trouve un beau matin l'heureux père d'un petit négillon, cela n'a rien de surprenant. Le germe est dans le sang. La sage-femme lui remet un morceau de charbon chaudement emmaillotté en lui adressant tous ses compliments.

Il faudrait être fabricant de cirage pour accepter d'un front serein une pareille aventure : encore n'y a-t-il pas à s'en étonner. C'est dans la logique des choses.

M. de Quatrefages s'est montré trop absolu quand il a affirmé que les races se formaient sous l'empire *du milieu*.

S'il suffit d'une unique atteinte d'un individu marron pour perpétuer la bâtardise dans une descendance, la matrice n'est qu'un moule. Tout ce qu'on coulera dans ce moule conservera la forme de l'empreinte gravée en creux.

Que devient alors ce qu'on appelle *l'air de famille* ?

Une jeune fille épouse un homme qui a le nez aquilin. Après le délai convenu, elle accouche d'un enfant qui a le nez aquilin.

Puis elle prend pour amant un homme qui a le nez camus. L'enfant du camard a le nez aquilin, et l'on dit au mari trompé : « Ah ! vous ne pouvez pas pas le nier, celui-là, c'est votre portrait tout craché ! »

L'empreinte a été prise, c'est fini.

Un des médecins les plus occupés de Paris a raconté dernièrement, dans l'intimité, une histoire dont la moralité est on ne peut plus immorale.

Telle qu'elle est, je la raconte à mon tour, pour l'édification de mes contemporains.

Un jour, une jeune femme du meilleur monde, la baronne X... arriva tout effarée chez le docteur. Elle se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit dans un fauteuil.

— Docteur, lui dit-elle, vous êtes un vieil ami de ma famille. Je viens chercher ici un confesseur autant qu'un médecin. Ma situation, vous la connaissez. Mariée depuis six ans, il y a deux ans que tous rapports ont cessé entre mon mari et moi. On dirait qu'il n'avait cherché dans le mariage qu'un héritier de son nom, car ses torts datent du jour où il est devenu père d'un enfant bien constitué et d'une solidité à toute épreuve. Ses torts sont de ceux qu'une

femme de cœur ne pardonne jamais. Vous savez ce que je veux dire.

J'ai surpris un jour, à la campagne, le baron avec ma femme de chambre. J'ai chassé la fille et signifié à mon mari que désormais tout lien était rompu entre nous. Il fit d'abord semblant de se résigner, puis il tenta un rapprochement que je déclarai impossible. Nous évitâmes le scandale d'une séparation ; notre situation amiable fut réglée par un conseil de famille. Le baron occupe une partie de l'hôtel, moi l'autre. C'est à peine si nous nous rencontrons deux ou trois fois par an. Il y a, à Paris, des gens qui demeurent dans la même maison et qui ne se sont jamais vus.

Eh bien ! docteur, j'avais trop présumé de moi-même. J'ai un amant. Cela vous étonne, mais c'est comme cela. J'ai un amant et je suis enceinte. Comprenez-vous ? enceinte !

La jeune femme était dans un tel état de surexcitation que le docteur eut soin de ne laisser échapper aucune marque d'étonnement.

— Eh bien ! il ne faut pas que cet enfant arrive à terme. Il ne doit pas, il ne peut pas vivre. Je sais tout ce que vous allez me dire. Ce que je vous demande est un crime... Vos devoirs professionnels s'opposent à ce que vous sauviez l'épouse coupable aux yeux du monde... C'est convenu. En attendant,



si vous ne me donnez pas votre parole de me sauver, et ceci à l'instant même, je vais en sortant de chez vous me jeter dans la Seine. J'ai choisi l'endroit, un endroit où il n'y a pas de bateau et où l'on ne me sauvera pas. Vous m'entendez !

— Bien, répondit froidement le docteur. Ce que je ne ferais pour personne, je le ferai pour vous.

— Ah !

— L'estime que j'ai pour votre famille si digne de respect, la vieille amitié qui m'unit à votre père seront mon excuse à mes propres yeux.

— Et vous êtes sûr d'obtenir le résultat qui seul peut sauver mon honneur ?

— Absolument sûr ; mais, pour ne pas mettre vos jours en péril, ce qui rendrait mon sacrifice inutile, il faut du temps.

— Du temps ?

— Sans doute. Que vous importe, pourvu que vous soyez assurée du salut ?

— Soit.

— Revenez demain... Je vous donnerai une potion que je veux faire moi-même, car il est inutile de mettre un tiers dans la confidence.

— C'est juste.

— Une cuillerée matin et soir pendant un mois, et nous verrons !

— A demain, docteur, et merci, merci mille fois !

— A demain.

Le docteur écrivit un mot au baron, qui se rendit à son cabine'.

— Il y a longtemps, lui dit-il, que l'accord devrait être fait entre la baronne et vous.

— Je l'ai toujours trouvée intraitable, répondit le mari. Il m'a fallu du temps pour prendre mon parti de cette situation, mais toutes mes tentatives ont été inutiles et je paye cher une erreur d'un instant.

— Vous aimiez votre femme, n'est-ce pas ?

— Je l'aime encore.

— Eh bien ! essayez de la ramener...

— Je ne demande pas mieux.

Je la crois un peu apaisée... Priez une amie de vous faire dîner ensemble chez elle d'abord. Quand la baronne se sera trouvée à la même table que vous, elle reprendra peut-être une sorte de vie commune sous son propre toit.

— Elle est si dure, si hautaine !

— Essayez !

Quand la baronne revint, le docteur lui dit : — Voici la potion !

La jeune femme saisit d'une main fiévreuse le flacon qui lui était offert.

— Maintenant, reprit le docteur, j'ai une nouvelle inquiétante à vous donner.

— Inquiétante ?

Le docteur lui dit à demi-voix :

— Votre mari a des soupçons.

La jeune femme pâlit horriblement.

— Mais comment ? . .

Je n'en sais rien. Il m'attendait hier à la sortie de ma consultation. Il m'a abordé d'un air assez étrange, me demandant si je pensais qu'une femme jeune, d'une santé robuste, était suffisamment sauvegardée par la vertu et la religion pour se résigner à une solitude constante.

— Ah ! mon Dieu ! que faire ? Autant mourir tout de suite que de mourir de honte !

La baronne cacha sa tête dans ses mains.

— Avec du calme et du sang-froid, nous nous en tirerons, continua le médecin.

— Que me conseillez-vous ?

— Avant tout, n'ayez pas l'air d'éviter votre mari... M^{me} de L... doit vous inviter à dîner ; il y sera... acceptez.

— Que me demandez-vous là ?

— Si vous avez l'air de le fuir, vous êtes perdue.

— Bien, j'accepterai.

— Et surtout une cuillerée de la potion matin et soir !

Quinze jours après, le baron arrivait rayonnant chez le vieil ami de sa famille. Il lui sauta au cou et l'embrassa avec effusion.

— Vous m'avez rendu ma femme, merci !

— Cela est venu tout naturellement ?

— Oui... grâce à une potion qui semblait avoir sur elle une influence surprenante. Dès qu'elle en avait pris une cuillerée, elle me regardait d'un air adouci, presque tendre... Enfin, elle s'est laissée aller... et le pardon est scellé !

... Les mois s'écoulèrent, et la baronne mit au monde un petit baron qui fut reçu avec joie par les ascendants des deux branches.

Il y eut un grand dîner de relevailles et une fête pour le baptême.

Ce qu'il y a de particulier, c'est que le baron s'est pris d'une préférence marquée pour le dernier né. Le premier enfant, celui qui est bien de lui, est presque relégué. C'est le dernier, le fruit de la réconciliation, qui est devenu le Benjamin.

On dit même que le baron s'occupe de dénaturer sa fortune, afin de lui laisser la plus grosse part au détriment de son frère.

Il est vrai que le cadet est le portrait frappant du baron...

L'empreinte !

LES CENTS NOUVELLES NOUVELLES

I

LA RECHERCHE D'UN MIRACLE

Les faiseurs de la religion et les charlatans de sacristie ont la manie des inventions miraculeuses.

— Croyez cela et buvez de l'eau ! disent les desservants de Lourdes.

Il arrive quelquefois que l'affirmation par trop absolue a des inconvénients ; c'est quand on peut procéder à l'expérience d'un fait et à la vérification du prodige.

Il me souvient qu'au collège de Bordeaux, quand nous commençâmes à suivre le catéchisme, l'abbé X... mit entre nos mains un petit livre relié qui était intitulé : *Guide de la première communion*.

Il s'y trouvait bien cent pages de miracles destinés à donner une haute idée de l'Eucharistie. Entre autres se trouvait cette histoire :

« Un juif, ayant dérobé une hostie, osa l'emporter chez lui.

» Là, donnant libre carrière à sa fureur, il la

coupa avec un canif. Tout à coup, le sang jaillit en abondance. Le juif, épouvanté, tomba la face contre terre, et, quand sa femme rentra, elle le trouva mort sur le carreau ensanglanté. »

Cette anecdote nous donna beaucoup à réfléchir. Puis, le jour de la première communion arriva et les choses se passèrent aussi bien que possible.

Les discussions n'en continuèrent pas moins au sujet de l'histoire du juif, et, lorsque le jour du renouvellement arriva, une dizaine d'élèves mirent soigneusement l'hostie dans leur livre de messe. Un *grand*, fils du docteur V... offrit de parier ce qu'on voudrait, qu'il n'en sortirait pas une goutte de sang.

Il y eut une certaine hésitation. C'était à qui ne donnerait pas le premier coup de canif. Enfin L... l'espoir du barreau bordelais, prit son courage à deux mains et fit une incision dans la largeur de la petite tablette de pain...

Rien ne parut.

Ce fut alors une lacération générale. Les hosties furent mises en miettes et, à partir de ce jour, l'aumônier et l'abbé X... passèrent pour des blagueurs.

HOMME OU FEMME

Puisqu'on ne peut se venger des femmes et que, cependant, on n'est point à l'abri de leurs insultes, il faut se tirer d'affaire aussi habilement que le permettent les circonstances.

La baronne de C.... est mauvaise joueuse. Au château de F...., où elle passe quelques semaines tous les étés, on tuait le temps en jouant le besigue.

La baronne perdait, ce qui semblait la contrarier vivement ; elle s'en prenait à tout le monde de sa déveine, et il était évident que sa colère ne cherchait qu'une occasion d'éclater.

M. de la Falaise, colonel en retraite et voisin de campagne, se permit de lui faire une observation, pensant qu'il valait mieux jeter une carte qu'une autre.

— De quoi vous mêlez-vous ? s'écria la baronne en lui appliquant un soufflet.

Les invités, tous gens du monde et d'une politesse poussée jusqu'à l'affectation, furent émus de cet emportement. Ils entourèrent le colonel, qui mordait sa moustache en roulant des yeux féroces, et tâchèrent de le calmer.

La partie terminée, la baronne alla s'asseoir dans un fauteuil devant une fenêtre.

Le colonel faisait les cent pas dans le salon, Quelques minutes se passèrent ainsi.

Tout à coup, le vieux soudard s'approcha de la baronne, la saisit par les pieds et renversa le fauteuil en disant : « Mesdames et Messieurs après l'offense que j'ai reçue, il est bon que tout le monde sache que c'est bien avec une femme que j'ai eu affaire ! »

Le doute ne fut plus possible.

LES TROIS CURÉS DE GASGOGNE

(D'après Pogge)

Dans le temps où un clergé dissolu manquait souvent au vœu de chasteté, où les moines, cordeliers, capucins et autres traîneurs de besace s'en allaient par les chemins cherchant joyeuse aventure, une jolie meunière s'en était laissé conter par le curé de Villandraut, lieu renommé de la Gascogne. Ce curé, qui se nommait Ripaille, venait souvent boire et manger chez sa maîtresse, au grand dommage de son mari Claude. Celui-ci n'osait se plaindre trop haut, par crainte des sires de Villandraut, grands amis du curé Ripaille et possesseurs d'un château qui ne comptait pas moins de onze tours, avec donjon, fossés et pont-levis. On parlait de gens disparus dans les oubliettes, et Claude résolut d'user de

ruse pour se débarrasser de l'indiscret diseur de messes.

Il avait entendu dire que le curé de Langon ne le cédait en rien pour la galanterie à son confrère de Villandraut, et que le curé de Barsac valait encore moins que les deux autres.

Donc, Claude alla se confesser au curé de Langon. Il lui conta ses chagrins, ajoutant que tout, son bien s'en allait aux mains de Ripaille, tant sa femme en tenait pour son galant.

— Est-elle jolie, ta femme ? demanda le curé de Langon.

Claude fit une description des beautés secrètes de son épouse qui fit monter le sang à la tête du confesseur. Après quoi, il se rendit chez le curé de Barsac et lui joua la même comédie.

Le lendemain, comme il revenait du marché, M^{me} Claude lui dit : — Qu'allons-nous devenir ? Le curé de Barsac et le curé de Langon m'ont assigné tous deux rendez-vous pour ce soir.

— Où cela ?

— Ici même.

— Voilà qui est bien, fit Claude. Mets le couvert et sers-leur une oie rôtie, une salade à l'ail et six bouteilles de vin.

— J'obéirai, dit la meunière.

Claude s'en alla alors jusqu'à Villandraut et se

plaignit à M. Ripaille de l'indiscrétion des deux autres abbés.

— Ah ! ah ! fit Ripaille, on vient chasser sur nos terres. J'irai faire un tour par là, et je me charge de frotter les côtes de nos dîneurs.

Il ordonna de seller son bidet et se tint prêt à partir.

A l'heure convenue, la meunière reçut les galants, qui commencèrent par faire la grimace, chacun d'eux ayant espéré se trouver seul ; mais la vue de l'œie rôtie fit taire pour le moment toute autre préoccupation. Ils se mirent à table et commencèrent à vider les bouteilles.

Tout à coup, on entendit le trot d'un cheval.

— Grand Dieu ! s'écria M^{me} Claude, c'est le curé de Villandraut qui arrive tout en colère...

— Il faut nous cacher, dit le curé de Langon.

M^{me} Claude les fit entrer tous deux dans un bahut, qu'elle referma aussitôt.

— Or ça, s'écria Ripaille, j'en ai appris de belles sur votre compte !

Et voyant les trois couverts, il ajouta :

— Que sont devenus ces drôles ?

M^{me} Claude jura qu'elle n'en savait rien.

— Je saurai bien les trouver ! dit Ripaille ; et, ayant fureté partout, il finit par ouvrir le bahut.

Les deux curés s'y trouvaient, en effet, mais ils

étaient morts, bien morts, faute d'avoir pu respirer.

— Que faire ? demanda M^{me} Claude.

Ripaille lui dit :

Allez chercher le batelier qui mène le bac. Il nous débarrassera de ces deux damnés.

M^{me} Claude alla trouver le batelier et lui dit qu'un curé se trouvait chez elle, mort d'indigestion, et demanda combien il prendrait pour l'en débarrasser. Le batelier demanda un petit écu pour jeter le corps à l'eau. Le marché fut accepté.

Le batelier chargea le curé de Langon sur ses épaules ; il traversa un petit bois et le jeta dans la Garonne. Après quoi, il vint réclamer ce qui lui était dû.

— Homme de mauvaise foi, s'écria la meunière, comment peux-tu dire que tu l'as jeté à l'eau, quand le corps est toujours où tu l'as trouvé ?

Ouvrant le bahut, elle fit voir au batelier le curé Barsac qui dormait son dernier sommeil.

— Sur ma foi, dit le batelier, je ne l'aurai pas jeté assez loin. C'est un ouvrage à recommencer.

Il transporta le curé de Barsac et le précipita à l'endroit le plus profond de la rivière.

Comme il revenait au moulin, il rencontra le curé de Villandraut qui s'en allait sur son bidedet.

— Ah ! gredin ! s'écria le batelier, je ne m'étonne

plus que tu sois rendu avant moi. Je vais à pied et tu t'en retournes à cheval.

Là-dessus, il asséna deux coups de gourdin sur la tête de Ripaille et l'envoya rejoindre ses deux compères dans le pays des anguilles.

C'est ainsi que le batelier gagna un cheval et un petit écu, et que le meunier put par la suite vivre tranquille avec la meunière.

SANS EXEMPLE

Il est un âge heureux où l'on commence à avoir la conscience de son sexe. Les jeux cessent d'être complètement innocents ; le collégien poursuit la bonne de la maison, le cousin entraîne sa cousine dans les allées ombreuses.

C'est à ce moment supra-psychologique que les vacances avaient réuni le jeune Henri et la petite Alice. Henri allait avoir quatorze ans, Alice venait d'atteindre sa douzième année.

Une après-midi, la chaleur était accablante. Tous deux, après avoir couru dans les allées du parc, s'étaient étendus à l'ombre, au pied d'une meule de foin aux fortes senteurs.

Henri embrassait Alice sur les joues, sur les lèvres. La petite se laissait faire.

Tout à coup, le jeune mâle lui dit à demi-voix :
Fais moi voir ton... dos !...

— Non, répondit Alice en rougissant.

— Je t'en prie !

— Cela ne se peut pas.

— Et pourquoi !

— Parce que la religion le défend.

— Dans quel passage ?

— Tu sais comme moi que c'est défendu.

— Mais où as-tu vu cela ?

Alice, à bout d'arguments, répliqua d'un ton convaincu :

— Enfin, notre Seigneur Jésus-Christ ne l'a jamais montré à ses disciples.

II

L'AMANT PLONGEUR

Au fond de l'impasse des Feuillantines vivaient, il y a quelques années, toute une maisonnée de petits ménages et d'employés encore célibataires, gens de travail et d'épargne, tôt couchés, tôt levés.

Le premier et le deuxième étage étaient distribués en petits appartements de deux ou trois pièces et l'étage supérieur contenait un certain nombre de

chambres qui se louaient en garni, c'est-à-dire avec un lit, une table, deux chaises et un porte-manteau.

Les locataires étaient tenus d'aller remplir eux-mêmes leur pot-à-eau à la fontaine, située au fond de la cour; ce qui établissait rapidement entre eux une sorte d'intimité.

L'une des chambres était occupée par un jeune employé des postes, garçon de jolie figure et d'un tempérament équatorial.

Au-dessous de lui demeurait un gabelou, marié depuis deux ans avec une jolie brune, plus jeune que lui d'une dizaine d'années, un beau brin de fille, élevée dans les bons principes par les sœurs de la Visitation.

Le gabelou se nommait Mossafran et l'employé Adolphe.

Adolphe et M^{me} Idalie Mossafran se croisaient souvent dans l'escalier. Le jeune homme se rangeait avec empressement et souriait gracieusement à sa voisine.

Quand M^{me} Mossafran était allée en course et qu'elle se rencontrait avec Adolphe sur le seuil de la maison, il insistait pour qu'elle passât la première.

M^{me} Mossafran voyait bien qu'il laissait entre elle et lui l'espace de plusieurs marches et qu'il montait

à quatre pattes pour lui voir les mollets ; mais ce petit manège ne semblait pas lui déplaire. Bien mieux, elle augmentait chaque jour son petit horizon. Adolphe, parti de la cheville, en était arrivé à la ceinture, quand M^{me} Mossafran lui dit sur le palier : « Mon mari est retenu toute la nuit par son service une fois par semaine. Il partira demain matin à huit heures et ne rentrera que le jour suivant. »

Adolphe saisit Idalie par la taille et l'embrassa sur les deux joues. Sa poitrine s'était appuyée sur celle de la belle bourgeoise, et cette pression d'un instant avait suffi pour convaincre Adolphe que sa conquête ne boudait pas au blanc.

L'employé des postes passa une nuit agitée. Il lui semblait que le soleil ne se lèverait jamais. Il serrait son oreiller entre ses bras et le couvrait de caresses.

Enfin, huit heures sonnèrent. Adolphe entendit dans l'escalier un pas lourd et cadencé ; il courut à sa fenêtre, et vit le gabelou sortir de la maison et tourner le coin de la rue.

A ce moment, trois coups frappés au plafond — sous ses pieds — le firent tressaillir. C'était le signal ; Idalie l'attendait.

Adolphe descendit aussitôt ; la porte était entr'ou-

verte. M^{me} Mossafran, en chemise, les épaules nues, le fit entrer dans l'appartement conjugal. Elle donna un tour de clé, puis, se laissant tomber dans un fauteuil, la gorge au vent, les jambes sans bas, elle lui dit avec amertume :

— Adolphe, vous allez me juger bien mal ?

— Moi ? par exemple ! s'écria le fougueux employé des postes en tombant à ses genoux, pour voir si l'horizon n'était pas changé.

— Vous me prendrez pour une de ces femmes légères...

— Légère ? avec ce que je vois ! ce serait un contre-sens !

— Quand on a épousé un homme qui ne sait pas vous comprendre...

— Jete comprendrai, moi, Idalie !

— On éprouve le besoin de s'épancher...

— Epanchons-nous sans perdre de temps.

Ils commencèrent aussitôt à s'épancher.

Ah ! c'était une belle créature que M^{me} Mossafran ! Adolphe n'en pouvait croire ses yeux. La statue de la ville de Marseille, place Louis XV, n'étale pas aux regards des passants plus d'ampleur ni plus de fermeté.

Adolphe s'apprêtait à de nouveaux épanchements, quand un pas bien connu fit gémir l'escalier.

— Mon mari ! dit Idalie en pâissant.

— Diable ! murmura Adolphe, cherchant vainement une issue.

— Il lui sera arrivé quelque chose !

— Comment faire ?

— Par ici, dit M^{me} Mossafran entraînant son amant dans la seconde pièce.

Elle enleva le devant de la cheminée.

— Entre là et tiens-toi debout... Je te délivrerai le plus tôt possible.

— M'aimeras-tu encore, murmura Adolphe, quand tu m'auras vu couvert de suie ?

— La cheminée a été ramonée la semaine dernière...

Le gabelou frappa à la porte.

— Idalie, ouvre-moi !

Adolphe n'hésita plus ; il entra dans la cheminée, et M^{me} Mossafran, après avoir remplacé le cadre de toile et le carton qui représentait un petit garçon faisant jet d'eau dans une marmite, s'empressa d'aller ouvrir la porte à son époux.

— Comment ! c'est toi, mon ami ? tu vois, je m'étais barricadée...

— Tu as bien fait... Je n'aime pas que tu sortes quand je ne suis pas là.

— Mais qu'est-il arrivé ?

— Depuis hier, j'étais souffrant,.. A peine arrivé

à mon poste, j'ai eu un tournement de tête... Un camarade a bien voulu me remplacer, et je vais me reposer jusqu'à demain.

M. Mossafran commença à se déshabiller.

— En passant, ajouta-t-il, j'ai commandé un bain ; on le monte...

— En effet, un Auvergnat entra presque aussitôt, coiffé d'une baignoire.

— Où faut-il la mettre ? demanda-t-il.

— A côté, là... devant la cheminée.

— Mais, mon ami, fit observer M^{me} Mossafran, elle sera bien mieux ici... à deux pas du lit.

— Non, non, dit le gabelou, cela donnerait de l'humidité.

— L'Auvergnat roula la baignoire devant la cheminée où se morfondait Adolphe et, quand l'eau fut au point voulu, M. Mossafran s'installa commodément dans son bain.

— Idalie, dit-il, donne-moi ma pipe !

— Tu ne crains pas que ça te fasse du mal ?

— Au contraire, j'ai besoin de fumer.

Il alluma sa pipe, tira un peu en avant le devant de cheminée et se mit à cracher sur les jambes d'Adolphe.

Ce supplice dura près d'une heure.

Enfin, M. Mossafran se décida à se coucher.

Quand il fut au lit, M^{me} Mossafran lui dit : Je vais pousser la baignoire jusque sur le palier, pour qu'on ne te réveille pas en venant la chercher.

— Comme tu voudras, fit le gabelou.

M^{me} Mossafran ferma aussi hermétiquement qu'elle put les rideaux du lit, et, enlevant le devant de cheminée, elle dit à son malheureux amant :

— Entre dans la baignoire !

— Mais... en passant devant le lit, il peut me voir ?

— En passant devant le lit, il faudra plonger !

— La tête sous l'eau ?

— Autrement, nous sommes perdus tous les deux !

Mossafran se tourna dans le lit.

— Dépêche-toi donc, dit-il à sa femme.

Adolphe entra dans le bain. Retenant sa respiration et se bouchant les oreilles avec deux doigts, il se sentit rouler au dehors.

La porte se referma, et l'employé des postes s'élança, tout ruisselant, dans l'escalier, pour regagner son logement.

Il mit ses effets à sécher sur sa fenêtre, et la femme d'un tailleur qui demeurait au rez-de-chaussée dit le soir aux commères de la maison : — Il est très-gentil, M. Adolphe ; mais je ne l'aimerais pas, parce qu'il transpire énormément.

PAYE ET TU SERAS CONSIDÉRÉ

Un bon bourgeois de Paris, célibataire et philosophe, fait ses délices d'un magnifique pinson qui chante du matin au soir.

Le susdit bourgeois a pour bonne à tout faire une blonde fille de Quimperlé qui, dès son enfance, a suivi d'un œil sympathique la saison des amours, des nids et de la couvée.

— Monsieur, a-t-elle dit à son maître, le pinson est triste. Il fait le gros dos, ses plumes sont hérissées, cet oiseau souffre.

— Et qu'a-t-il donc ?

— Il lui faudrait une femelle.

— Tu crois ?

— J'en suis sûre, je connais ça. Si monsieur veut, j'irai en acheter une.

— C'est inutile, répondit le vieux Parisien. Place la cage de ton pinson sur le balcon, du côté du square.

— Et puis ?

— Le square est le rendez-vous des merles, des moineaux et des pinsons des deux sexes...

— Eh bien ?

— Laisse la porte de la cage entr'ouverte, et mets une pièce de cinq francs sur le millet, de façon qu'on la voie bien.

La bonne exécuta ponctuellement les ordres de son maître, et le lendemain matin le pinson fit entendre des cris joyeux.

Non seulement, il y avait une femelle dans la cage, mais encore elle avait mis le verrou !

UNE FEMME D'ÉTÉ

Dans un joli hôtel de la rue du Cirque habite une noble demoiselle, mariée depuis cinq ou six ans au vicomte de Lestampoïs.

Cinq ou six ans suffisent à calmer l'ardeur la plus vive, et M^{me} de Lestampoïs, qui est restée fidèle à son mari, passe plus d'une nuit à soupirer.

A ses avances, à ses tendresses les plus ingénieuses, le mari répond : il fait trop chaud ! — et se retire dans son appartement.

Le vicomte s'éponge le front du matin au soir et consomme une livre de glace à chaque repas.

L'autre soir, madame tire son époux par la manche et le conduit à son cabinet de toilette.

— Regarde, lui dit-elle alors.

Et le vicomte aperçoit le petit meuble qu'un huis-sier a qualifié « une cuvette en forme de guitare » et que les femmes de chambre appellent bidet, parce qu'on se met à cheval dessus. La « cuvette en forme de guitare » était rempli de glace pilée.

— Qu'est-ce que cela ? demanda monsieur.

— Tu n'as plus de raison de m'éviter, répondit langoureusement la vicomtesse ; connaissant tes goûts, je me suis fait *frapper*.

III

IL L'A VOULU !

Le baron de la Pinsardière est, comme personne ne l'ignore, député de Saint-Rebondy, chef-lieu du département des Basses-Cythères, 15,000 habitants.

Le baron est un bon vivant, grand et fort, d'un tempérament sanguin, qui lui avait valu le grade de colonel dans l'armée territoriale. Récemment révoqué pour ses opinions réactionnaires, il attend avec impatience un ministère Jules Simon pour être remis en possession de son grade.

Quand les vacances parlementaires permettent au joyeux député de revenir dans ses foyers, on le voit tous les soirs faire sa partie de billard au café du *Commerce et des Arts*, place de Jemmapes, à Saint-Rebondy.

Le café du Commerce et des Arts est tenu par M. Alfred Poupardin, successeur de son père et marié depuis trois ans à Julie Dutouquet, de la mai-

son Dutouquet et Souriceau (toiles et merceries).

Poupardin ne quitte jamais l'établissement où sa femme trône au comptoir. C'est bien le type du patron, comme l'entendent les garçons de café. Figure ronde haute en couleur, avec deux énormes favoris en palissandre. Poupardin est toujours tête nue et en manches de chemise.

Quand il dit sur le ton du commandement :

— Trois bocks jardin !

Ou :

— Deux demi-tasses petit salon !

Ou encore :

— Inscrivez billard !

Et :

— Arrêtez les frais !

On le prendrait facilement pour un général en tenue civile.

Mme Julie Poupardin, née Dutouquet, est véritablement une belle personne, plantureuse, pleine de sucs, exhalant la santé. Des cheveux magnifiques, de grands yeux noirs surmontés de sourcils lustrés et bien arqués, le buste d'une Minerve d'académie et, si l'on en croit les habitués qui épient le moment où elle gravit les deux marches du comptoir, des mollets qui excuseraient toutes les folies...

Mme Julie Poupardin a déjà reçu bien des déclarations ; les tables qui touchent le comptoir sont

disputées par les gommeux de Saint-Robondy. Plus d'un soupire et lève les yeux au ciel en passant devant la jolie limonadière, mais jusqu'au 5 juin 1880, elle était restée rigoureusement fidèle à son mari. Sa chute, — est-ce bien une chute ? — a été une fatalité. Il a fallu que son mari en préparât lui-même la scène et les péripéties ; aussi le ménage n'a-t-il été nullement troublé par cet accident. Elle n'a pas cueilli le fruit défendu, il lui est tombé dans la bouche.

Il faut savoir que M. Poupardin désirait depuis longtemps adjoindre un débit de tabac au café du Commerce et des Arts. Il avait, dans ce but, adressé vingt-deux pétitions au ministre des finances et trente suppliques aux ministres de l'intérieur et de la guerre.

On l'avait renvoyé au préfet, qui le renvoyait au ministre, — et ainsi de suite.

Poupardin faisait valoir habilement ses droits. Fils de veuve pendant six mois, cousin d'un soldat du train mort de la petite vérole pendant la guerre, souscripteur pour une somme de deux francs à l'œuvre du sou des chaumières, fondateur d'un don annuel de quatre demi-tasses à l'hospice de la ville, il ne s'expliquait pas que tous ces titres réunis pussent laisser le gouvernement si froid.

Le baron de la Pinsardière lui affirmait qu'il avait

chaleureusement plaidé sa cause sous le 16 Mai, qu'il avait insisté à diverses reprises, mais toujours sans succès.

Poupardin lui en voulait de cet échec.

— C'est au député de la ville, disait-il à sa femme, à faire le bonheur de ses électeurs. Le baron nous a négligés.

— Et c'est d'autant plus mal de sa part, s'écria un soir M^{me} Poupardin, dans un moment d'épanchement, que le baron me fait la cour... Un matin, il a été jusqu'à me prendre la taille pour m'embrasser, et, à chaque occasion, il me demande un rendez-vous.

— Nous le tenons ! s'écria Poupardin.

— Comment cela !

— Demain, usant d'un moyen nouveau, je vais annoncer négligemment que je suis obligé d'aller passer vingt-quatre heures à Châteauroux... Le baron profitera de l'occasion pour te serrer de près. Tu lui accorderas le rendez-vous demandé... dans ta chambre, à l'heure où toute la ville repose, neuf heures et demie, je serai caché dans le cabinet ; au moment où les choses me paraîtront aller trop loin, je sortirai brusquement de ma cachette... et nous aurons notre débit de tabac ?

— Mais, s'il m'embrasse ?

— Laisse-toi embrasser.

— S'il me chiffonne ?

— Laisse-toi chiffonner ; je suis le seul juge de notre honneur.

Les choses se passèrent comme l'avait indiqué l'astucieux limonadier.

A neuf heures et demie, la baron de la Pinsardière monta tout doucement l'escalier de bois qui conduisait à la chambre de M^{me} Poupardin.

Poupardin, caché dans la cabinet, retenait sa respiration.

Julie était dans un déshabillé des plus galants. Ses cheveux dénoués flottaient sur ses épaules, un simple bouton de porcelaine retenait son corsage de fine batiste et un jupon court, des plus légers, permettait d'apercevoir sa cheville et la naissance du mollet.

— Belle Julie, dit le baron en mettant le verrou, il y a longtemps que j'aspirais à ce délicieux tête-à-tête... vos rigueurs m'ont longtemps désespéré, et votre changement a été si prompt que certains soupçons m'ont assailli. Je vous adore, mais j'ai pris mes précautions. Voici mes pistolets d'arçon... malheur à qui viendrait nous déranger.

Poupardin, dans le cabinet, sentait une sueur froide se figer sur ses tempes.

Julie s'était contentée de sourire, et le baron, dé-

faisant le bouton du corsage, dévorait des yeux ces globes qu'on eût pu croire sortis de la cristallerie de Baccarat.

La belle Julie se laissait aller d'autant plus facilement que sa conscience ne lui reprochait rien.

— Il est seul juge de notre honneur, pensait-elle.

Cependant, le moment arriva où, suivant elle, Poupardin aurait dû se montrer.

Rien ne bougea.

Le baron passa une grande demi-heure dans le jardin d'Armide...

Puis il reprit ses pistolets et s'en alla tranquillement, en disant : au revoir, ma chérie !

M^{me} Poupardin ouvrit alors la porte du cabinet.

— Pardonne-moi ! s'écria le limonadier en tombant à ses pieds, je t'ai sacrifiée !...

Julie ne savait trop quoi dire.

— J'aurais pu m'élancer sur ce misérable, continua Poupardin, mais je ne voulais pas te laisser veuve.

— Je ne t'en veux pas, mon ami, répondit sincèrement Julie.

— Depuis ce jour, Poupardin ne fait plus semblant d'aller à Châteauroux. C'est la belle Julie qui s'absente quelquefois.

LE GOUFFRE

C'est une bien jolie femme et une bien séduisante cantatrice que Mme X... Sa beauté est malheureusement déparée par une bouche énorme, qui l'a fait surnommer M^{me} Maëlstrom. Quand elle chante une romance amoureuse, on aperçoit comme un grand trou noir, béant, avec de grosses lèvres qui font rêver de la Vénus hottentote.

L'aventure qui défraie aujourd'hui la conversation de tous les cercles parisiens est tellement singulière que, pour ne blesser l'amour-propre de celle qui en est le sujet, je changerai jusqu'à son prénom. Donc, si vous le voulez bien, nous l'appellerons Augustine.

C'est pour elle qu'on a parodié deux vers connus et qu'on a dit :

Augustine est un lac aux faciles abords :

On peut toujours rentrer quand on en est dehors.

Le difficile est d'en sortir, comme le prouve l'exemple suivant :

Le vicomte Arthur de Seine-et-Oise, descendant d'une famille si ancienne qu'elle était déjà ruinée au temps des croisades, avait conçu une violente passion pour la jolie chanteuse dont la bouche, comme nous l'avons dit ci-dessus, est certainement plus

large que la clémence du maréchal de Mac Mahon !

Augustine se laissa toucher... Quelle est la femme qui ne finit pas par se laisser toucher ? Elle accorda un rendez-vous au noble Arthur de Seine-et-Oise.

Ils étaient seuls dans le boudoir parfumé de la déesse d'opérette. Le peignoir d'Augustine était entr'ouvert, et le vicomte, persuadé que la bouche est le chemin du cœur, se pencha sur les lèvres de la femme aimée. Augustine se fit aussi étroite que possible, mais, malgré ses efforts, le gouffre s'ouvrit béant et profond. Arthur de Seine-et-Oise était sujet au vertige, à ce point qu'il ne pouvait habiter plus haut que le premier étage.

Quand il se vit au bord de l'abîme, la tête lui tourna. Il tenta vainement de se retenir et disparut tout entier dans la bouche d'Augustine.

Surpris par l'obscurité, il chercha sa route à tâtons, glissant à chaque pas sur ce chemin à la mode de Caen. Deux heures se passèrent ainsi, qui lui firent l'effet de deux siècles.

Le vicomte se souvint enfin qu'il avait dans sa poche une boîte d'allumettes en cire. Il en frotta une — et aperçut quelque chose qui brillait dans une cavité.

— Qui vive ? cria-t-il.

A cet appel, un jeune homme coiffé d'un casque de cuivre, se souleva lentement.

— Sauvez-moi ! murmura-t-il.

— Avec plaisir, répondit Arthur, je sais maintenant par où passer... mais, s'il n'y a pas d'indiscrétion, à qui ai-je l'honneur de parler ?

L'inconnu répondit :

— Je suis le pompier du théâtre. Il y a deux jours que je suis tombé au fond de M^{me} Augustine... et qu'il m'est impossible de retrouver mon chemin !

LE DERNIER MIRACLE

L'abbé Miryex, curé de S..., est venu au monde trois cents ans trop tard. Au moyen âge, il eût été l'un des tourmenteurs qui se sont fait un nom dans l'art d'accommoder les juifs. « On devient cuisinier, on naît rôtisseur, » a dit Brillat-Savarin. L'abbé Miryex était né rôtisseur.

Maigre, le front bombé, une braise sous chaque paupière, il était visible qu'il lui fallait un effort continuel pour modérer le son de sa voix et discipliner ses gestes. Il eût été mieux placé dans un couvent de dominicains que dans une cure de province, mais le hasard plutôt que sa volonté l'avait conduit à S... Il y passait avec raison pour un homme de mœurs très-pures, mais d'une intolérance qui avait éloigné de son église certains esprits moyens et modérés qui, tout en reconnaissant la nécessité d'une religion, trouvent inutile de s'en imposer les pratiques tyranniques.

Du haut de sa chaire, l'abbé Miryex tonnait con-

tre l'impiété de ses contemporains ; il menaçait les hésitants de toutes les foudres célestes ; il se plaisait à accumuler les tableaux sinistres, ne parlait que de l'enfer et des vers du tombeau. Les dévotes en avaient des sueurs froides.

L'abbé Miryex était entré dans les ordres poussé par une irrésistible vocation. Il avait eu une enfance farouche ; à l'école, il se tenait à l'écart et ne partageait jamais les jeux de ses camarades. Il passait ses récréations dans la chapelle, à genoux ou prosterné, les lèvres collées sur une médaille ou sur un reliquaire.

Un neveu de l'abbé Miryex, M. Charles Brénier, était entré à l'Ecole normale, dont il devint l'un des lauréats les plus distingués. A trente-six ans, il était professeur de philosophie dans l'un des lycées de Paris. Charles Brénier a publié des travaux remarquables dans la *Revue des Deux-Mondes* et dans plusieurs journaux scientifiques. Son ouvrage sur la *Nature de l'âme*, et ses études sur la doctrine de l'émanation et de l'absorption sont trop connus pour que j'aie besoin de les rappeler.

Il y a quatre ou cinq ans, M. Brénier, épuisé par un travail incessant, fut obligé de garder le lit. Il fallut quelques semaines pour assurer sa guérison.

Mais les médecins pensèrent que sa convalescence

pouvait être longue et lui donnèrent le conseil d'aller passer un ou deux mois dans les Pyrénées.

Pour se rendre à Pau, où il comptait séjourner quelque temps, Brénier passait par la ville où son oncle était curé. Il lui écrivit une lettre des plus affectueuses, pour lui annoncer sa visite.

L'abbé Miryex avait gardé de sa sœur un tendre souvenir. Moins âgé qu'elle de plusieurs années, il se rappelait les soins et les caresses de la « petite mère ». Puis, elle était pieuse ; après une vie exemplaire, elle avait fait *une bonne mort*. Son fils faisait tache dans la famille, il est vrai. Il s'était laissé entraîner par le courant moderne ; il était devenu le propagateur des idées subversives et malsaines. Mais, après tout, il n'était pas le premier venu, il s'était fait un nom.

M. Miryex répondit à son neveu qu'il le verrait avec plaisir et le recevrait en bon parent. Le prêtre fanatique n'était pas fâché, au fond, de tenir de près un ennemi de ses doctrines. Il se promit de l'interroger, de l'ausculter et, comme on dit familièrement, de voir ce que ces gens-là ont dans le ventre.

M. Brénier descendit à l'hôtel et alla seulement faire une visite à son oncle. Celui-ci, après avoir évoqué les premiers souvenirs de son enfance et versé quelques larmes sur cette sœur chérie que Dieu

avait rappelée à lui, insista pour que son neveu acceptât à dîner.

— J'ai invité pour ce soir, dit-il, deux ecclésiastiques de mes amis, et je veux leur montrer un libre penseur. Vous dînerez avec mon vicaire, M. Anselme, et le curé de Saint-Claude, M. Parentès.

Le professeur de philosophie accepta sans plus de façons l'invitation de son oncle.

Dîner bourgeois, modeste, mais suffisant. Petit vin du pays. Fruits du jardin de M. le curé, qui vanta surtout l'eau de sa fontaine, une source d'une incomparable limpidité.

Jusqu'au dessert, la conversation était restée sur le ton de la plus complète banalité.

Tout à coup, l'abbé Miryex se leva et, ouvrant la fenêtre :

— Regarde le ciel, s'écria-t-il. Contemple ces milliers d'étoiles qui s'allument pour la gloire de Dieu ! La main du créateur est partout, dans ces arbres où frissonne le vent, dans ces parfums qui se dégagent des lilas et viennent jusqu'à nous ! Elle est dans le ver qui troue la terre sous le gazon qui est à nos pieds, dans ce papillon qui vient tourner autour de la lampe, dans la source dont le murmure arrive à notre oreille, dans tout ce qui est grand et dans tout ce qui est petit !

Le vicaire Anselme et le curé Parentès firent tous deux le signe de la croix.

— Mon oncle, dit Brénier d'un ton grave, je respecte votre foi et ne suis point venu ici pour entrer en controverse avec vous.

— Je serai curieux, au contraire, d'entendre une fois un philosophe, un libre penseur, que je regarderais bien en face. Ces messieurs ont besoin, comme moi, de connaître les armes qu'on emploie contre la religion...

— La science, interrompit Brénier, poursuit son but, qui est la recherche de la vérité, et n'a de parti pris sur aucun des sujets qu'elle touche.

— Eh bien ! parle, nous t'écoutons.

— Alors, fit Brénier en souriant, c'est un cours de philosophie que vous me demandez.

— Une conférence sur le gouvernement de l'univers.

— Les idées que je vais exposer, dit Brénier, ne sont même pas de moi. Elles résument les différents ouvrages des philosophes contemporains...

— Nous t'écoutons.

— Est-il vrai, reprit Brénier, qu'il y ait des hommes qui, sans avoir commis eux-mêmes aucune faute, soient prédestinés à une éternité de tortures et de misères ? Cicéron, cité par Lactance, a dit :

« Une loi éternelle et immuable embrasse les choses et les temps ! »

Il y a deux interprétations possibles du mode de gouvernement de ce monde : l'intervention continue de Dieu ; l'action invariable de la loi.

Les prêtres inclineront toujours vers la première, puisque leur fonction est de s'interposer entre l'homme qui prie et la providence qui agit. Leur importance s'accroît en raison du pouvoir qu'on leur suppose d'influencer la divinité.

Dans la Rome païenne, leur office était de prédire l'avenir par les oracles, l'inspection des entrailles des victimes, et d'offrir les sacrifices pour rendre, d'une manière générale, les dieux propices aux hommes.

Dans la Rome nouvelle, ils élèvent leurs prétentions plus haut et prétendent régler le cours des affaires humaines, écarter les dangers qui nous menacent, opérer des miracles et même changer l'ordre de la nature.

Ce n'est donc pas sans raison que les prêtres sont les ennemis de la doctrine qui enseigne la souveraineté de la loi dans le gouvernement du monde. Cette doctrine semble abaisser leur dignité, amoindrir leur importance. Ils refusent d'admettre l'idée d'un Dieu qui ne peut être influencé.

Cependant, le mouvement régulier des astres n'a

pu manquer de faire une impression profonde sur l'observateur ; le lever et le coucher du soleil, les phases de la lune, le retour des saisons, la marche des planètes nous prouvent qu'il y a un ordre et un enchaînement. Il n'y jamais eu et il n'y aura jamais d'intervention arbitraire dans les lois naturelles. Les faits qui sont la conséquence des faits antérieurs et la cause directe des faits subséquents.

D'après le principe que tous les corps s'attirent les uns les autres par une force qui est en raison directe de leur masse et en raison inverse du carré des distances, Newton fit voir qu'on pouvait rendre compte de tous les mouvements des corps célestes.

Le jeu du système solaire est réglé par une loi invariable, qui n'est elle-même qu'une nécessité mathématique. D'Alembert a pu dire dans son *Introduction* à l'Encyclopédie : « L'univers n'est qu'un fait unique, une seule et même grande vérité. »

D'une masse chaotique un système organisé a dû sortir par l'action des lois naturelles. Le refroidissement de la matière a fait naître des mondes.

Vous demandez si on n'exclut pas le Tout-Puisant du monde qu'il a fait ?

Mais il n'y a pas de création. Un nuage se forme sur un ciel serein ; la vapeur augmente de volume et finit par obscurcir une partie des cieux. Elle prend des formes fantastiques, emprunte la lumière du so-

leil, puis disparaît, dissipée par le vent. Nous savons ce qu'est la condensation de la vapeur d'eau et n'avons point l'idée de faire intervenir un Dieu dans cette opération de la nature. Or, l'univers n'est pas autre chose qu'un nuage, un nuage de soleils et de mondes, un brouillard flottant.

Comme le nuage succède au nuage, le système stellaire (ce que nous appelons l'univers) succède à un nombre infini d'autres systèmes qui l'ont précédé et sera suivi d'une autre succession de systèmes également infinie. Les métamorphoses de la matière, l'enchaînement des effets et des causes n'ont ni commencement ni fin.

Le vicaire Anselme et le curé Parentès se regardaient d'un air effaré. L'abbé Miryex levait de temps en temps les yeux au plafond et pétrissait de sa main nerveuse un morceau de pain resté sur la table.

— Le mot de création, continua le professeur de philosophie, implique l'idée d'une apparition soudaine; le mot de *transformation*, celle d'une apparition graduelle. C'est ainsi que se présente à notre esprit la grande idée d'évolution. Progression, développement, ordre irrésistible. Rien n'est subit, rien n'est heurté.

Les animaux à sang chaud ne pouvaient exister

dans une atmosphère aussi chargée d'acide carbonique que l'était celle des premiers temps. L'absorption de cette subsistance par le feuillage sous l'action du soleil, l'enfouissement du carbone dans la terre, le dégagement de l'oxygène leur rendit l'existence possible.

Si l'un de vous est tenté de sourire de sa doctrine du développement successif des formes animales, chaîne organique interrompue depuis l'apparition de la vie sur la terre, qu'il réfléchisse que lui-même a passé par des modifications qui sont la répétition de celles qu'il refuse d'admettre. Pendant les neuf mois de la gestation, son type de vie a été le type aquatique. Au moment de sa naissance, son type est devenu aérien. Il a respiré, il a absorbé de nouveaux aliments. Avec le temps, des organes adaptés à ce changement de nourriture, les dents, ont paru. Puis, une fois atteint le point culminant de la vie, le déclin commence.

Y a-t-il donc, pour chacun de nous, intervention de la providence à chaque passage d'un état à un autre ! Ou bien tous les êtres humains qui ont couvert la terre se sont-ils trouvés sous l'empire d'une loi immuable ?

Les nations naissent et meurent comme les individus ; les mondes naissent et meurent comme les nations.

Les os, les cheveux, les reliques de toute sorte n'y pourront jamais rien. Nul n'a été le sujet ni l'objet d'aucun miracle...

L'abbé Miryex n'y pouvait plus tenir. Ses yeux lançaient des éclairs.

— Misérable blasphémateur ! s'écria-t-il, ne crains-tu pas que Dieu te pulvérise ?

— Non, répondit tranquillement Brénier.

— Tu nies qu'il ait le pouvoir de te tuer ?

— Je le nie absolument. Tenez, mon oncle, je relève de maladie ; je puis mourir subitement d'une maladie, d'une apoplexie, de la rupture d'un anévrisme, de quelque autre maladie foudroyante ; eh bien ! j'en cours le risque. Je défie Dieu de me tuer d'ici à dix minutes.

Le vicaire et le curé se signèrent de nouveau ; l'abbé Miryex regarda la pendule, Brénier restait calme et souriant.

L'abbé Miryex fixait sur lui des yeux ardents, comme eût pu le faire un magnétiseur. Sûrement, il évoquait Dieu tout bas le suppliant de punir l'impie.

Et Brénier souriait toujours.

Ce qui augmentait l'exaspération de Miryex, c'est qu'il lisait très-bien sur le visage de son vicaire qu'il ne croyait pas plus que Brénier à une intervention miraculeuse.

Cependant, les minutes s'écoulaient.

Le pendule fit entendre le petit *tac* qui précède la sonnerie. La dixième minute allait finir.

Subitement, le fanatique saisit un couteau de table et, le plongeant deux fois dans la poitrine de son neveu :

— Le voilà, le miracle ! s'écria-t-il. Ce n'est point moi qui veux tuer le fils de ma sœur, c'est Dieu qui arme mon bras !

Brénier tomba baigné dans son sang et rendit le dernier soupir dans les bras du vicaire Anselme.

— Triste époque, s'écria celui-ci, que celle où il faut faire les miracles soi-même !

On était alors sous le gouvernement du 16 Mai. La presse était bâillonnée, et de puissantes influences étouffèrent cette affaire. On fit passer l'abbé Miryex pour fou. Il fut enfermé cinq ou six mois dans une maison de santé, puis on le fit passer en Belgique. Il vit là-bas, sous un nom supposé, dans une des communautés religieuses qui infestent ce pays.

Les contumaces, de tout ordre, caissiers ou ecclésiastiques, ont là un refuge tout trouvé. On m'a du reste affirmé que le supérieur a prié l'abbé Miryex de s'abstenir de faire aucun miracle sur le territoire belge.

UNE NUIT D'AMOUR

Après la bataille de Magenta et le combat de Melegnano, les Autrichiens avaient précipité leur retraite derrière le Mincio, abandonnant les hauteurs qui forment au sud du lac de Garde une agglomération de mamelons escarpés. Il était évident que l'ennemi s'apprêtait à concentrer toute sa résistance sur le bord du fleuve, et l'armée franco italienne reçut l'ordre d'occuper aussitôt les positions abandonnées. L'armée de Victor-Emmanuel dut se porter sur Pozzolengo ; le maréchal Baraguay d'Hilliers, avec le premier corps, sur Solferino ; Mac-Mahon, avec le deuxième corps, sur Cavriana ; le maréchal Canrobert, avec le troisième corps, sur Medole, et le général Niel, avec le quatrième corps, sur Guidizzolo. Regnault de Saint-Jean d'Angély devait se diriger sur Castiglione, tandis que les deux divisions de cavalerie prenaient position au-dessus de Solferino.

Dans la nuit du 23 au 24 juin, les Autrichiens, re-

prenant l'offensive, franchirent le Mincio, et les deux armées marchaient sans le savoir au devant l'une de l'autre.

Sur la route de Mantoue, en avant de la ferme de Casa-Morino, un bataillon d'infanterie vint prendre position dans le petit village de Monte-Calvi. La chaleur était accablante, et, quand le détachement s'avança dans la rue tortueuse que bordaient les maisons pittoresques avec leurs murs peints à fresque et leurs terrasses étagées, où s'épanouissaient dans toute leur vigueur de grands cactus et des figuiers d'Arabie, le capitaine qui commandait le détachement sauta de son cheval en s'écriant avec dépit :

— Les habitants ont filé, c'est évident. Il nous faut pourtant du foin et de l'avoine pour nos chevaux... Frappez à toutes les portes et entrez, si l'on ne répond pas !

En un clin d'œil, les soldats se répandirent de tous côtés, Mais la population effrayée par la canonnade, avait, la veille, évacué en masse le village menacé.

Deux ou trois puits fournirent l'eau nécessaire, et, quand les chevaux et les hommes furent désaltérés, le capitaine annonça qu'il attendrait désormais des ordres et ne se remettrait probablement en marche que le lendemain au lever du soleil.

On trouva quelques jambons dans une maison bourgeoise, un peu de farine de maïs chez quelques paysans. Une douzaine de lapins qui étaient restés fidèles au poste payèrent de la vie leur attachement au pays natal.

Le capitaine, avec les lieutenants, et un chirurgien militaire, s'installa dans une maison assez vaste qui semblait appartenir à des gens aisés. En effet, deux officiers, étant descendus à la cave, en rapportèrent plusieurs bouteilles de vin, en disant qu'il y avait en bas plusieurs barriques pleines jusqu'à la bonde. D'autres trouvèrent dans une pièce voûtée au fond de la cour des jambons, du lard et du porc salé. Sur une étagère s'alignaient une vingtaine de fromages, et en face une provision abondante de larges pains noirs, évidemment destinés à la provision des hommes de culture.

La table fut bientôt dressée et les officiers, l'appétit singulièrement aiguïté par une marche de trente-six kilomètres, se livrèrent à une véritable bombance. Le vin blanc coulait à flots.

Raymond Bertheux, le chirurgien, avait eu l'excellente idée de placer les bouteilles dans un panier et de les descendre au fond du puits, d'où elles étaient remontées rafraîchies en quelques minutes, et, la gaieté française aidant, le repas devint bientôt des plus animés.

— Capitaine Laurent, dit le chirurgien en piquant

du bout de son couteau une tranche de jambon qu'il amena du milieu de la table jusqu'à son assiette, je ne sais si c'est demain que nous aurons des trous dans la peau, mais en attendant, bouchons toujours celui que nous avons dans l'estomac !

— Je pense, répondit le capitaine, qu'il nous faudra marcher au petit jour dans la direction de Solferino, où se trouvent les troupes sardes.

— Bonne nouvelle ! reprit le chirurgien, nous aurions ainsi sept ou huit heures de sommeil, ce qui n'est pas à dédaigner.

— Je crois bien, fit un petit lieutenant, il y a un mois que nous n'avons été à pareille fête.

— Qu'est-ce donc que ce petit vin blanc ? demanda le capitaine Laurent en faisant claquer sa langue sur son palais.

— Ce petit vin blanc, dit le chirurgien, est, si je ne me trompe, du vin d'Asti mousseux. Je le reconnaît à ce goût de muscat qui flatte en même temps l'odorat et le palais. Cet autre vin, plus sérieux et que je vous recommande, ressemble singulièrement au vin de Sicile. Emplissez vos verres, messieurs, et buvons un peu de ce volcan liquide !

Ce fut alors une suite de clameurs, de toasts et de libations. Les jeunes gens, encore en sueur, avaient déboutonné leurs uniformes couverts de

poussière. La nuit tombait. Une brise rafraîchissante s'engouffrait par les fenêtres laissées ouvertes.

— Messieurs, dit le capitaine, tâchez de trouver des matelas ou des bottes de paille. Nos forces sont à peu près réparées, quelques heures de sommeil vont achever de nous remettre en état.

La chambrée fut bientôt prête et tout le monde s'endormit, sauf le chirurgien Raymond Bertheux, qui se dirigea vers le vestibule en grommelant : il doit y avoir un lit dans cette maison !...

Le vin de Sicile commençait à faire son effet. Le jeune homme roulait comme un navire, il voyait les murs danser autour de lui et de temps en temps il faisait un faux pas, la tête en avant, comme si le sol s'était dérobé.

— Diable ! fit-il en ricanant, me voici dans un joli état pour un élève de la faculté.

Il saisit la rampe de bois de l'escalier, et se hêlant lui-même, il gravit lourdement les degrés.

Au premier étage se trouvait un long corridor sur lequel ouvraient des chambres en désordre, à moitié déménagées. Les officiers avaient enlevé les matelas pour les descendre au rez-de-chaussée.

— Ils ont tout pris, murmura Bertheux, qui continua son inspection.

Au bout du corridor, il aperçut un petit escalier en spirale et s'y engagea bravement. Il avait à peine

gravi la dernière marche qu'il aperçut une porte et, par le trou de la serrure, une lumière.

— Oh ! oh ! nous jouons à cache-cache ; fit-il en appuyant une main sur la porte, tandis qu'il abaissait son œil jusqu'à la serrure.

Il ne s'était pas trompé. Une bougie brûlait dans un chandelier placé sur une petite table, à côté d'un lit qui lui parut fort engageant.

Bertheux saisit une poignée, qu'il tourna, et la porte s'ouvrit sans résistance.

Il fit trois pas en avant et aperçut une jeune fille qui dormait paisiblement, et sans aucun souci de ce qui se passait autour d'elle.

Bertheux se pencha pour la mieux voir.

— Elle est divinement belle, murmura-t-il.

Et l'ivresse roulait des vagues rouges dans son cerveau. Il s'assit sur le bord du lit.

— Voyons, la belle, ouvrons ces jolis yeux !...

Et, lui soulevant les paupières, il s'extasia devant deux beaux yeux noirs qui le regardaient sans colère.

— Et moi qui cherchais un lit ! dit-il en riant d'un rire épais et satisfait. Tu vas me donner la moitié du tien, n'est-ce pas, mon ange ?

En deux enjambées, il traversa la chambre, ferma la porte, poussa le verrou, puis jeta sa tunique sur une chaise, ses bottes à droite et à gauche. Une

fois déshabillé, il souffla la bougie, se glissa dans le lit et, saisissant entre ses bras le corps jeune et souple de la belle Italienne, il appuya ses lèvres brûlantes sur les lèvres de la jeune fille.

La nuit fut courte. Aux premiers rayons du soleil, un roulement de tambour réveilla brusquement les hôtes de la ferme abandonnée. Le clairon sonna et, en une seconde, tout le monde fut debout.

Le chirurgien, encore alourdi par les fumées des vins d'Asti et de Sicile, se mit sur son séant, cherchant à rassembler ses idées.

Il entendit des voix qui appelaient : Bertheux ! Bertheux ! puis, de nouveau, le clairon et le tambour.

Tout à coup il se souvint et se frappa le front. Il s'habilla à la hâte et descendit l'escalier quatre à quatre, le cœur serré et sans regarder derrière lui.

En bas, la colonne était prête pour le départ. Quelques paysans arrivaient, les uns à pied, les autres sur des charrettes recouvertes d'une toile grossière, pour reprendre possession de leurs habitations.

Dans la salle basse, où les débris du festin de la veille s'éparpillaient sur la table maculée, Bertheux aperçut un homme d'une cinquantaine d'années et une femme un peu moins âgée qui se dirigeaient vers le vestibule en pleurant à chaudes larmes.

— Qu'avez-vous donc à pleurer ? demanda-t-il en italien. On vous payera votre vin et vos jambons...

— Oh ! ce n'est pas cela, signor, répondit la femme en sanglotant, les Français sont les amis de l'Italie... Mais, quand les Autrichiens sont venus jusqu'ici, nous sommes partis à la hâte, comme tous les gens du pays... Seulement, ils ne quittaient que leurs maisons, et nous...

— Eh bien ?

— Nous laissions en haut notre fille, qui est morte hier matin à dix heures !...

— En avant, marche ! commanda le capitaine.

Et le chirurgien, pâle, chancelant, épouvanté, rallia la petite troupe sans oser jeter un dernier regard sur la maison funèbre où il avait violé la mort !

HISTOIRE D'UN BAISER

Il n'y a pas besoin de mettre à la loterie pour gagner un gros lot, Paris est fécond en surprises et l'imprévu sera toujours le roi de ce monde, où les calculs les plus certains sont si souvent déjoués.

Qui ne court après la Fortune ?
Je voudrais être en lieu d'où je pusse aisément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du sort de royaume en royaume,
Fidèles courtisans d'un volage fantôme.
Quand ils sont près du bon moment,
L'inconstante aussitôt à leurs désirs échappe,
Pauvres gens ! je les plains, car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.
Cet homme, disait-il, était planteur de choux,
Et le voilà devenu pape !

Mais, quand La Fontaine contait l'histoire de l'homme qui court après la Fortune et de l'homme qui l'attend dans son lit, il ne pouvait prévoir le

cas de celui qui la trouve dans le lit de la Seine.

Il n'y a guère que quelques semaines de cela, les journaux ont raconté, dans les *faits divers*, que deux mariniers avaient retiré de l'eau un jeune homme qui venait de se précipiter du pont des Saint-Pères. Pas de nom, une simple initiale. Ce coup de tête dans le fleuve ne devait laisser aucune trace dans le souvenir du lecteur.

Et cependant ce jeune homme ne s'était pas jeté à l'eau comme l'eût fait le premier venu. Il avait voulu se donner, avant de mourir, une véritable satisfaction, et pour cela il était resté près d'une heure à faire les cent pas sur le pont.

Ce jeune homme se nommait Pécherel, Emile Pécherel, né à Saint-Michel, près de Montlhéry. Ses parents l'avaient envoyé à Paris pour y faire son droit, mais, avant qu'il eût passé le dernier examen qui devait le sacrer avocat, il perdit coup sur coup son père et sa mère. Quand on est orphelin et qu'on vient de toucher deux cent mille francs, on n'a aucune raison d'habiter Saint-Michel, Montlhéry ou Arpajon. D'autre part, on s'imagine que les deux cent mille francs dureront éternellement, et on ne passe pas son dernier examen.

Pécherel mena la grande vie. Il eut cent mille livres de rente pendant deux ans et anima de sa pré-

sence les boudoirs de nos principales « tendresses ». Le matin, il faisait sa promenade à cheval dans l'allée des Acacias, et il eut la satisfaction d'être souvent cité par le baron de Vaux comme un de nos sportmens les plus distingués.

Cher ami, la vie, que tu mènes
Ne peut pas toujours durer !...

C'est une chanson qui l'a dit — et Pécherel s'aperçut que la chanson disait vrai.

A bout de ressources, il vendit son phaéton, son cheval, — puis ses meubles, et, retiré dans un hôtel garni de la rue Mazarine, il se mit à réfléchir. Voici la déduction naturelle de ses idées :

- 1° Quand on bâille, on n'est pas heureux.
- 2° Je bâille continuellement.
- 3° Donc, je ne suis pas heureux.

Newton assurément ne se proposa jamais à lui-même une série de questions plus claires, plus vitales, plus cohérentes, plus logiques, d'un intérêt à la fois plus individuel et plus général.

Pécherel se répondit :

- 1° Je bâille parce que je m'ennuie.
- 2° Je m'ennuie parce que je ne suis pas heureux.
- 3° Je ne suis pas heureux parce que je n'ai pas d'argent.

Il est fâcheux, ajouta-t-il, qu'un homme n'ait pas

deux pères et deux mères, ou même trois, ou même six, parce qu'il hériterait plus souvent. La nature ingrate ne m'a donné ni un oncle ni une tante dont je puisse espérer quoi que ce soit. Où pourrais-je bien trouver de l'argent ? Il y en a chez les changeurs et chez les banquiers, mais cet argent est placé sous la protection des lois. En gagner moi-même, c'est impossible. A peine puis-je espérer de gagner cent cinquante francs par mois comme clerc d'avoué. A quoi bon ? J'ai connu les joies de ce monde, autant aller voir s'il y a d'autres joies de l'autre côté de la vie. Le poison fait souffrir, le pistolet détériore. Je me suis ménagé une ressource en n'apprenant pas à nager. Va donc pour le bain suprême !

Pécherel sourit comme un auteur qui a trouvé un dénouement.

— Cependant, ajouta-t-il, je veux un viatique. Le chrétien se munit du dernier sacrement. Le Parisien doit se munir du dernier baiser.

Et c'est pourquoi Pécherel faisait les cent pas sur le pont des Saints-Pères.

Il attendait au passage une inconnue, une fille jeune, belle, d'une allure qui lui plût. Il guettait un type, un idéal : celle qu'il aurait voulu épouser, — s'il s'était décidé à vivre.

Prendre un baiser sur ce front providentiel et

payer son audace d'une mort immédiate, tel était son but.

Au numéro 110 de la rue du Bac, dans un joli petit hôtel situé au fond d'une cité, vivait un Anglais veuf et riche. Il s'était retiré là avec sa fille Ellen. Un petit jardin avec de grands arbres, une pelouse sur laquelle venaient s'ébattre les merles et les moineaux, ces Parisiens emplumés qui trouvent leur subsistance dans des jardins de boîte à joujoux ; une serre dont il avait fait un jardin d'hiver, tel était l'ermitage de sir Bronson.

Miss Ellen avait dix-huit ans...

Celle que j'aime est blonde avec de longs cheveux ;
Londres, s'il la voyait, brûlerait son keepsake.
Elle a la neige au front et le feu dans les yeux ;
L'iman, pour l'adorer, blasphémerait la Mecque.
Quand elle joue et plonge au fond du ruisseau clair
L'onde qui court gémit de se séparer d'elle ;
Le rossignol répond quand elle chante un air.
Et les papillons bleus, en la voyant si belle,
Quand elle court les prés, suivent à tire-d'aile.
Mais ce trésor, ce cœur de flamme, cet onyx,
Cette âme de tempête et ce front de déesse,
Et ces cheveux cendrés des cendres du phénix,
Cette perle des mers, cet éclair de jeunesse,
Comment les retenir ! Et quel réseau de fer,
Quelle maille d'acier prendra cette ombre vaine ?

Il faudrait pour cela te demander ta chaîne,
Xerxès, toi qui voulais faire enchaîner la mer !

Cette poésie — dont l'auteur ne garde pas l'anonyme — équivaut à une photographie de miss Ellen par Etienne Carjat.

Or, miss Ellen, accompagnée de mistress Morglave, sa gouvernante, venait à pied (le temps était superbe) de la chapelle évangélique de la rue Royale. Elle avait suivi les quais et rentrait à l'hôtel de la rue du Bac, où l'attendait l'honorable M. Bronson.

M^{me} Morglave était née à Manchester (Scribe ajouterait : *sans murmurer*). Elle avait dû la confiance de M. Bronson à la dignité de son attitude. Les yeux baissés, le buste raide, portant d'un mouvement automatique un pied devant l'autre, M^{me} Morglave avançait sans prêter la moindre attention aux choses extérieures. A côté d'elle, miss Ellen, son petit bout du nez en l'air, avait l'air d'une alouette qui va s'envoler.

Pécherel avait déjà laissé passer une vingtaine de jeunes filles. Aucune d'elles ne répondait à son idéal. Il avait vu des brunes, des rousses, des châtain foncé et des châtain clair, sans trouver son affaire. Aucune d'elles ne pouvait lui tenir lieu de viatique.

Dieu, tous les jours encor dans sa grâce de père,
De deux cœurs qui se sont bien aimés sur la terre
Fait un seul ange dans le ciel.

L'idée de Pécherel était d'embrasser, avant de se tuer, celle avec laquelle il aurait désiré ne faire qu'un seul ange.

Evidemment, il la fallait blonde.

Et Pécherel l'attendait gesticulant et murmurant :

Quand vous vintes au monde, enfant, votre patronne,
Jusqu'à vous s'inclinant, vous bénit d'un baiser,
Et, de quelque ange blond détachant la couronne,
Sur votre front charmant elle vint la poser
C'est ainsi que, du ciel un moment exilée,
Mais dotée à la fois par chacun des élus,
Vous portez ainsi qu'eux l'auréole étoilée
Où fleurit chaque jour une étoile de plus ?

Deux sœurs passèrent seize et vingt ans, jolies comme des amours, mais le front encadré de bandeaux noirs...

Pécherel hésita et se contint.

Tout à coup, il tressaillit, Miss Ellen venait d'apparaître. L'heure de la mort avait sonné.

Pécherel sentit tout son sang affluer à son cœur ; ses tempes eurent des battements précipités.

Miss Ellen approchait.

Pécherel marcha droit sur elle, la saisit dans ses bras, appuya ses lèvres sur les siennes et — franchissant d'un bond le parapet — il se précipita dans le fleuve.

Miss Ellen poussa un cri d'épouvante. M^{me} Morglave s'appuya contre le bronze d'un candélabre.

La foule accourait. — Sauvez-le ! criait-on.

Deux hommes détachèrent un bateau et firent force de rames...

Arrivée sur le quai, miss Ellen, les joues en feu, les larmes dans les yeux, le cœur démonté, n'osant même pas se retourner, entendit des voix confuses : Le voilà ! Ils l'ont ! — Il est mort ! — Non ! il n'est qu'évanoui ! — Je vous dis qu'il est mort !

Puis, rien. M^{me} Morglave la poussait vers la rue du Bac.

A peine rentrée, miss Ellen fut prise d'une fièvre ardente. Elle eut le délire... Son père, mis au courant de l'aventure, était absolument consterné.

Quand elle revint à elle, miss Ellen demanda si le misérable qui l'avait offensée était mort ou vivant.

M. Bronson répondit qu'il était vivant. On l'avait soigné dans un hôpital — et rendu à la circulation.

— Eh bien ! mon père, dit la jeune fille, il faut que je le tue ou que je l'épouse.

L'Anglais répondit qu'en effet il n'y avait pas d'autre alternative.

Il alla chercher Pécherel à Montlhéry, où un de ses amis lui donnait l'hospitalité.

— Quelle était votre idée, monsieur, en me faisant violence ? demanda sévèrement miss Ellen.

— Désireux de mourir, répondit Pécherel, j'ai voulu prendre sur vos lèvres le dernier sacrement.

L'anglais plaça alors trois volumes sur la table : la *Bible*, *Robinson Crusoé* et *Gulliver*.

Sur la *Bible*, il fit jurer à Pécherel qu'il resterait fidèle à son épouse ;

Sur *Robinson Crusoé*, qu'il n'abandonnerait jamais son foyer pour courir le monde ;

Et sur *Gulliver*, qu'il vivrait à l'écart des intrigues des cours et des pompes de Satan.

Pécherel jura tout ce qu'on voulut.

Dernier obstacle ; sa religion. Pécherel était catholique, mais il déclara qu'il s'était toujours senti porté vers le culte réformé et que son plus ardent désir était d'abjurer le papisme.

Fier de cette conversion, l'Anglais lui accorda immédiatement la main de miss Ellen.

Nous sommes tous fort laids, même en habits de fête ;
Boutonnés, ficelés et traînant notre ennui,
Les pieds dans deux tuyaux, un tuyau sur la tête,
Les deux bras engainés, le corps dans un étui

Que fabrique un tailleur pour les preux d'aujourd'hui.
Aussi prêtons-nous mal à la mélancolie,
Et la belle qui rêve et veut l'émotion
Ne peut guère trouver que par une folie
L'emblème du monsieur qui fait sa passion !

UN CAS DE NÉVROSE

Pas plus que la toilette, pas plus que la forme des chapeaux et des bottines, la médecine n'échappe à la mode. En cela la médecine ne fait que suivre la maladie qui, à un moment donné, s'impose à une société tout entière, comme la valse, la polka et enfin le cotillon.

Qu'on les traite d'une façon ou d'une autre, les malades ne s'en portent ni mieux ni plus mal ; la moyenne des décès reste la même ; mais comme l'a dit un de mes prédécesseurs en philosophie : « C'est une grande consolation d'être tué selon les règles, parce que vos héritiers n'ont rien à vous reprocher. » Un homme doit être à la mode, qu'il soit malade ou docteur. Un docteur qui voudrait aller à l'encontre de la mode compromettrait inévitablement son salut dans l'autre monde et ses honoraires dans celui-ci.

Il n'y a pas encore bien longtemps que cette foule de maux anonymes qui assiègent les hauts rangs de

la société, et principalement les femmes, étaient compris sous la dénomination générale d'affections nerveuses.

Les modes ne cessent pas entièrement ; il arrive souvent qu'elles ne font que changer de couleur ou légèrement altérer leur forme. C'est ainsi que le mot si dur de *dyspepsie* a été substitué à celui de *vapeurs*. Les digestions laborieuses, les symptômes dyspeptiques devinrent la phraséologie à la mode.

Les affections du foie eurent la vogue à leur tour. On n'entendit plus parler que d'obstructions et de maladies bilieuses. Ce fut à qui tirerait la langue devant son miroir.

Le foie fut admis comme une excuse valable pour la mauvaise humeur ; à l'ombre de leur foie, les hommes moroses et les femmes querelleuses, qui maltraiétaient leurs enfants et leurs domestiques, réussirent à se faire excuser et même à se faire plaindre.

La bile se présenta dans un moment favorable. C'était une substance visible, tandis que l'existence des nerfs avait toujours eu quelque chose d'obscur et d'équivoque ; même au temps de leur plus grande vogue, des esprits hardis avaient mis en doute la réalité de leurs effets. Mais l'existence du foie ne pouvait être contestée. Tous les médecins envoyèrent alors leurs malades passer aux eaux deux ou trois saisons.

Les envies de femmes grosses ont perdu beaucoup de terrain. L'invention était cependant des plus ingénieuses ; mais tout passe. On ne s'en sert guère plus que pour les vols dans les magasins de nouveautés.

Un moyen infailible pour un médecin de se mettre à la mode, c'est de découvrir une nouvelle maladie. Celui qui l'a découverte peut seul la guérir, et personne ne la lui conteste, au moins pendant quelque temps. C'est le docteur qui fait la réputation de la maladie, et c'est la maladie qui fait la fortune du docteur.

Il est vrai qu'une maladie nouvelle ne se trouve pas sous les pas d'un cheval. Aussi suffit-il de changer le nom d'une des sept cent maladies connues.

On est assez disposé à éternuer dans les temps chauds. Donnez un nom à cette incommodité, appelez-la par exemple, *fièvre de fenaison*, et elle aura une vogue prodigieuse. « L'habile homme ! dira-t-on de l'inventeur ; il est le seul qui entende la fièvre de fenaison ! »

Mais la mode ne s'est jamais mieux affirmée que par l'extrême division qu'elle a introduite dans les travaux de la médecine. Jadis, le barbier maniait à la fois le rasoir et la lancette. Il coupait les cheveux, rasait le menton, remettait les bras et les jambes, et

appliquait les ventouses. Les chirurgiens survinrent et s'emparèrent de la meilleure partie de ces attributions. Ceux-ci ne tardèrent pas à être dépouillés à leur tour.

Nous avons maintenant des oculistes, des dentistes, des auristes, des pédicures, des manicures, des orthopédistes et des masseurs. Chaque jour voit éclore une nouvelle spécialité.

Il y a quelque temps, *Ignotus* constatait, dans un article intitulé : la *Grande Névrose*, un état d'esprit particulier à notre époque.

« Voici le printemps, disait-il. La sève s'agite dans la plante humaine. C'est l'époque où la névrose, qui est le mal contemporain, apporte ses principaux troubles à nos sens.

» Un grand établissement scolaire de jeunes filles a été visité dernièrement par un de nos plus célèbres médecins, appelé par la directrice. Cet établissement était mal surveillé. Il était comme ouvert à tous les bruits du dehors, à toutes les odeurs de la rue, comme disait Louis Veuillot. Peu à peu, les élèves semblèrent s'alanguir et s'étioler — comme s'il y avait eu une épidémie mystérieuse. « Epidémie de chlorose, » disait le médecin de l'établissement. « Epidémie de névrose, » déclara le grand médecin consultant. Il faudra peut-être faire évacuer l'établis-

sement, — et les jeunes filles iront porter la contagion dans leurs familles.

» Quelle était la cause de cette épidémie de névrose ? Était-ce la grande démoralisation précoce des élèves ? Non !

» Ces jeunes filles avaient appris — je veux bien le croire — la science de la vie avant d'avoir assez d'énergie vitale. C'est la vision brutale des nudités morales qui causait cette névrose. Le duvet de ces jeunes filles était tombé trop tôt.

» Elles étaient comme les petites artistes qui s'étiolent parce que leur cerveau est ébranlé par des vibrations prématurées. »

J'ai pu, dans ces derniers temps, constater moi-même un des phénomènes produits par un tel état d'esprit.

Après dix ans de mariage, M. et M^{me} de Beryls s'aimaient comme au premier jour.

Les ménages d'amoureux sont bien rares ; j'en connais cependant deux ou trois à Paris. M. de Beryls avait trente-cinq ans, sa femme vingt-six. Peut-être avaient-ils continué de s'aimer parce qu'ils n'avaient pas cessé d'être beaux ; peut-être aussi était-ce à un bonheur constant qu'était dû le rayonnement de leurs fronts, que n'avait jamais frôlé une pensée mauvaise.

Comme si chacun d'eux s'était affirmé dans cette union complète, ils avaient deux enfants : une fille de neuf ans et un garçon venu au monde onze mois après sa sœur.

Fils de parents jeunes, tous deux étaient sains et d'une intelligence peu commune.

Aussi le docteur T..., appelé tout à coup par les parents affligés, fut-il surpris de trouver le petit Georges pâle et maigre, les yeux bordés d'un cercle bleuâtre.

Envoyé pour huit jours à la campagne, à l'occasion du mariage d'une cousine, Georges était revenu dans un état maladif qui n'avait fait qu'empirer depuis cette époque.

Le docteur ordonna du fer, des viandes saignantes, et, prenant à part M^{me} de Beryls, il lui conseilla de surveiller du matin au soir le petit Georges, sans qu'il s'en aperçût.

La mère vigilante se mit à espionner son fils, tantôt par une porte entr'ouverte, tantôt par le trou de la serrure. Elle eut parfois recours à des ruses de sauvage pour ne pas perdre de vue l'enfant un seul instant.

Elle vit d'abord Georges se diriger vers la chambre de sa sœur. Il ouvrit une armoire taillée dans le mur, et dans laquelle on renfermait les jouets de Jeanne et les siens.

Là se trouvaient un peu pêle-mêle cinq ou six poupées de différentes dimensions, un grand polichinelle, un officier de zouaves, un gymnaste à casquette blanche sur un vélocipède qu'on montait avec une clef, puis, entassés dans un coin les éclopés de la première enfance : il y avait un pantin guillotiné, un soldat manchot, un tambour crevé, des bras cassés, des jambes de bois encore recouvertes de lambeaux rouges ou bleus, bordés d'une frange d'or ; un lapin à deux pattes, un petit cheval à bascule auquel il manquait le train de derrière ; la tête et le col s'appuyaient fièrement sur la poitrine, brusquement, coupée par un trou béant avec une bordure de carton effiloché.

Georges s'agenouilla. Il prit par le bras une poupée que sa sœur appelait *Dudu* et qui, objet de soins particuliers, reposait sur un tabouret.

Georges posa Dudu dans un fauteuil et s'agenouilla devant elle.

Cette Dudu était vraiment une merveilleuse création. Sa chevelure blonde avait les reflets du cocon de Chine. Deux yeux d'un bleu foncé avec de longs cils noirs ; une petite bouche avec des lèvres groseille, indice d'un tempérament vigoureux ; des bras finement modelés, des épaules adorables, un je ne

quoi de parisien dans toute sa personne : telle se présentait la troublante Dudu.

Georges lui prit la main et la couvrit de baisers : puis, après avoir contemplé son idole pendant quelques instants, il s'enhardit et, appuyant ses lèvres sur les lèvres de Dudu, il resta comme en syncope.

M^{me} de Beryls, songeant alors au séjour que le petit Georges avait fait à la campagne, se mit à reconstituer naturellement les scènes d'amour qui avaient dû précéder le mariage de sa cousine. On ne se gêne pas devant un enfant — et Georges avait tout vu.

Le lendemain, on éloigna les domestiques ; la petite Jeanne fut envoyée aux Champs-Élysées avec sa bonne ; M. de Beryls prit son chapeau et déclara qu'il sortait pour affaires.

M^{me} de Beryls, à son tour, dit au petit Georges : — Mon ami, je suis obligée de te laisser seul à la maison. J'ai une visite à faire, je compte être de retour dans une demi-heure. Sois bien sage.

— Oui, maman.

M^{me} de Beryls se mit aussitôt en observation.

Georges alla chercher Dudu, la porta dans sa chambre et, après l'avoir déshabillée, il la coucha dans son lit et prit bientôt place à côté d'elle. Il regardait avec ravissement la jolie tête de la délicieuse petite

personne et, la prenant dans ses bras, il lui disait :
— Dudu, je t'aime, je t'adore !

Le docteur était tenu au courant de tout ce qui se passait.

— Il faut frapper un grand coup, dit-il aux parents anxieux.

Il ouvrit l'armoire aux jouets et coucha l'officier de zouaves côte à côte avec Dudu sur le tabouret, dans un costume qui ne devait laisser aucun doute à l'observateur.

... Le lendemain matin, on entendit un grand cr dans la chambre de Jeanne. Le petit Georges avait saisi un sabre qui se trouvait dans l'armoire avec une petite giberne, et il avait troué la poitrine du malheureux officier. Le son avait jailli de sablature.

Quant à la coupable Dudu, sa physionomie était restée calme et sereine. Ainsi sont les femmes.

Georges eut le délire toute la nuit. Une fièvre ardente le consumait.

Il gardait le lit depuis trois jours, quand M^{me} de Beryls eut une idée.

Elle habilla la poupée en religieuse et, s'approchant du lit du petit Georges, elle lui dit : « Dudu, à peine devenue veuve, a pris une grande résolution. Elle avait commis une faute et elle veut l'expier. »

— Ah ? soupira interrogativement Georges.

— Elle entre au couvent, continua M^{me} de Beryls et vient te faire ses adieux. La voici !

Georges se mit sur son séant.

— Oui... c'était bien Dudu... la perfide Dudu, encore jolie sous cette coiffe aux grandes ailes blanches. Elle était vêtue d'une robe de bure et un cha-pelet à grains de bois enroulait sa taille.

— Embrasse-la pour la dernière fois, dit M^{me} de Beryls.

Deux grosses larmes s'échappèrent des yeux de Georges, et ce fut avec un douloureux respect qu'il mit un baiser sur chaque joue de celle qu'il avait tant aimée.

Quelques instants après, le bruit d'une voiture apprenait à l'enfant malade que Dudu renonçait au monde pour toujours.

Georges ferma les yeux et s'endormit presque consolé, en pensant que si Dudu était perdue pour lui, elle n'appartiendrait désormais qu'à Dieu.

TABLE

I

DRAMES DE LA VIE

Fille de joie.	1
Les coulisses du monde.	9
Scènes de la vie de Province.	18
La flèche d'or.	27
Abomination!	37
Fils de Dieu.	44
Rêve d'un ambitieux.	53
Histoire d'un fait divers.	61
Le cadavre et les fleurs.	72

II

HISTOIRES JOYEUSES ET GRIVOISES

Physionomies Contemporaines.	79
Le canapé du Belge.	99

Courrier d'Orient.	103
Le vice dévoilé.	111
La gangrène du vice.	130
Une soirée dans le monde.	139

III

FANTAISIES ET CHRONIQUES

Souvenirs de la fête de Saint-Cloud.	147
Le Grenier.	153
Un rêve d'Edgard Poë.	163
Lettre d'un pavillon noir.	173
L'Escrime et les femmes.	184
Illusions perdues.	192
Types de notre époque.	202
Les sous-sols parisiens.	209
L'acteur.	217

IV

VAUDEVILLES

Un mari collant.	227
Fantaisie d'été.	235
Araignée du soir.	245
Les vieilles lunes.	252

TABLE

377

Monseigneur.	261
Loin des yeux, loin du cœur.	269

V

CONTES ET PETITS ROMANS

Rêve d'automne.	281
Contes de la veillée de Noël.	289
L'empreinte.	302
Les cent nouvelles nouvelles.	310
Le dernier miracle.	336
Une nuit d'amour.	347
Histoire d'un baiser.	355
Un cas de névrose.	365

FIN DE LA TABLE

69705370

